REVUE

DES

DEUX MONDES.

—

QUATRIÈME SÉRIE.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, 14.

REVUE

DES

DEUX MONDES.

TOME TROISIÈME.

(QUATRIÈME SÉRIE.)

PARIS,
AU BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES,
RUE DES BEAUX-ARTS, 10.

1835.

MATTEA.

I.

. . . . . Le temps devenait de plus en plus menaçant, et l'eau, teinte d'une couleur de mauvais augure que les matelots connaissent bien, commençait à battre violemment les quais et à entrechoquer les gondoles amarrées aux degrés de marbre blanc de la Piazzetta. Le couchant, barbouillé de nuages, envoyait quelques lueurs d'un rouge vineux à la façade du palais ducal dont les découpures légères et les niches aiguës se dessinaient en aiguilles blanches sur un ciel couleur de plomb. Les mâts des navires à l'ancre projetaient sur les dalles de la rive des ombres grêles et gigantesques, qu'effaçait une à une le passage des nuées sur la face du soleil. Les pigeons de la république s'envolaient épouvantés, et se mettaient à l'abri sous le dais de marbre de leurs vieilles statues, sur l'épaule des saints et sur les genoux des madones. Le vent s'éleva, fit claquer les banderolles du port, et vint s'attaquer aux boucles roides et régulières de la perruque de ser Zacomo Spada, ni plus ni moins

que si c'eût été la crinière métallique du lion de Saint-Marc ou les écailles de bronze du crocodile de Saint-Théodore.

Ser Zacomo, insensible à ce tapage inconvenant, se promenait le long de la colonnade avec un air de préoccupation majestueuse. De temps en temps, il ouvrait sa large tabatière d'écaille blonde doublée d'or, et y plongeait ses doigts qu'il flairait ensuite avec recueillement, bien que le malicieux sirocco eût depuis long-temps mêlé les tourbillons de son tabac d'Espagne à ceux de la poudre enlevée à son chef vénérable. Enfin, quelques larges gouttes de pluie se faisant sentir à travers ses bas de soie, et un coup de vent ayant fait voler son chapeau et rabattu sur son visage la partie postérieure de son manteau, il commença à s'apercevoir de l'approche d'une de ces bourrasques qui arrivent à l'improviste sur Venise au milieu des plus sereines journées d'été, et qui font, en moins de cinq minutes, un si terrible dégât de vitres, de cheminées, de chapeaux et de perruques.

Ser Zacomo Spada s'étant débarrassé, non sans peine, des plis du camelot noir que le vent plaquait sur son visage, se mit à courir après son chapeau aussi vite que purent le lui permettre sa gravité sexagénaire et les nombreux embarras qu'il rencontrait sur son chemin. Ici, un brave bourgeois qui, ayant eu la malheureuse idée d'ouvrir son parapluie et s'apercevant bien vite qu'il n'y avait rien de moins à propos, faisait de furieux efforts pour le refermer, et s'en allait avec lui à reculons vers le canal; là, une vertueuse matrone occupée à contenir l'insolence de l'orage engouffré dans ses jupes; plus loin, un groupe de bateliers empressés de délier leurs barques, et d'aller les mettre à l'abri sous le pont le plus voisin; ailleurs un marchand de gâteaux de maïs courant après sa vile marchandise ni plus ni moins que ser Zacomo après son excellent couvrechef. Après bien des peines, le digne marchand de soieries parvint à l'angle de la colonnade du palais ducal où le fugitif s'était réfugié; mais au moment où il pliait un genou et alongeait un bras pour s'en emparer, le maudit chapeau repartit sur l'aile vagabonde du sirocco, et prit son vol le long de la rive des Esclavons, cotoyant le canal avec beaucoup de grace et d'adresse.

Le marchand de soieries fit un gros soupir, croisa un instant les bras sur sa poitrine d'un air consterné, puis s'apprêta courageu-

sement à poursuivre sa course en tenant d'une main sa perruque pour l'empêcher de suivre le mauvais exemple, de l'autre serrant les plis de son manteau qui s'entortillait obstinément autour de ses jambes. Il parvint ainsi au pied du pont de la Paille, et il mettait de nouveau la main sur son tricorne, lorsque l'ingrat, faisant une nouvelle gambade, traversa le petit canal des Prisons sans le secours d'aucun pont, ni d'aucun bateau, et s'abattit comme une mouette sur l'autre rive. Au diable le chapeau! s'écria ser Zacomo découragé; avant que j'aie monté et descendu un pont, il aura traversé tous les canaux de la ville. En profite qui voudra!...

Une tempête de rires et de huées répondit en glapissant à l'apostrophe de ser Zacomo. Il jeta autour de lui un regard courroucé, et se vit au milieu d'une troupe de polissons qui, sous leurs guenilles et avec leurs mines sales et effrontées, imitaient son attitude tragique et le froncement olympien de son sourcil.—Canaille! s'écria le brave homme en riant à demi de leurs singeries et de sa propre mésaventure, prenez garde que je ne saisisse l'un de vous par les oreilles et que je ne le lance avec mon chapeau au milieu des lagunes!

En proférant cette menace, ser Zacomo voulut faire le moulinet avec sa canne; mais comme il élevait les bras avec une noble fureur, ses jambes perdirent l'équilibre, et, comme il se trouvait malheureusement très près de la rive, il abandonna le pavé pour aller tomber......

Heureusement la gondole de la princesse Veneranda se trouvait là, arrêtée par un embarras de barques chioggiotes et faisait de vains efforts de rames pour les dépasser. Ser Zacomo, se voyant lancé, ne songea plus qu'à tomber le plus décemment possible, tout en se recommandant à la Providence, laquelle, prenant sa dignité de père de famille et de marchand de soieries en considération, daigna lui permettre d'aller s'abattre aux pieds de la princesse Veneranda, et de ne point chiffonner le panier de cette illustre personne trop malhonnêtement.

Néanmoins la princesse, qui était fort nerveuse, jeta un grand cri d'effroi, et les polissons pressés sur la rive applaudirent et trépignèrent de joie. Ils restèrent là tant que leurs huées et leurs rires purent atteindre le malheureux Zacomo, que la gondole

emportait trop lentement à travers la mêlée d'embarcations qui encombraient le canal.

La princesse grecque Veneranda Gica était une personne sur l'âge de laquelle les commentateurs flottaient irrésolus, du chiffre quarante au chiffre soixante. Elle avait la taille fort droite, bien prise dans un corps baleiné, d'une rigidité majestueuse. Pour se dédommager de cette contrainte, où, par amour de la ténuité, elle condamnait une partie de ses charmes, et pour paraître encore jeune et folâtre, elle remuait à tout propos les bras et la tête, de sorte qu'on ne pouvait être assis près d'elle sans recevoir au visage à chaque instant son éventail ou ses plumes. Elle était d'ailleurs bonne, obligeante, généreuse jusqu'à la prodigalité, romanesque, superstitieuse, crédule et faible. Sa bourse avait été exploitée par plus d'un charlatan, et son cortége avait été grossi de plus d'un chevalier d'industrie. Mais sa vertu était sortie pure de ces dangers, grace à une froideur excessive d'organisation que les puérilités de la coquetterie avaient fait passer à l'état de maladie chronique.

Ser Zacomo Spada était sans contredit le plus riche et le plus estimable marchand de soieries qu'il y eût dans Venise. C'était un de ces véritables amphibies qui préfèrent leur île de pierre au reste du monde qu'ils n'ont jamais vu, et qui croiraient manquer à l'amour et au respect qu'ils lui doivent, s'ils cherchaient à acquérir la moindre connaissance de ce qui existe au-delà. Celui-ci se vantait de n'avoir jamais mis le pied en terre ferme, et de ne s'être jamais assis dans un carrosse. Il était fort entendu aux affaires de son commerce et savait au juste quel îlot de l'Archipel ou quel canton de la Calabre élevait les plus beaux mûriers et filait les meilleures soies. Mais là se bornaient absolument ses notions sur l'histoire naturelle terrestre. Il ne connaissait de quadrupèdes que les chiens et les chats, et n'avait vu de bœuf que coupé par morceaux dans le bateau du boucher. Il avait du cheval une idée fort incertaine pour en avoir vu deux fois dans sa vie à de certaines solennités, où, pour divertir et surprendre le peuple, le sénat avait permis à des troupes de bateleurs d'en amener quelques-uns sur la rive des Esclavons. Mais ils étaient si bizarrement et si pompeusement enharnachés, que ser Zacomo et beaucoup d'autres avaient pu

penser que leurs crins étaient naturellement tressés et mêlés de fils d'or et d'argent. Quant aux touffes de plumes rouges et blanches dont on les avait couronnés, il était hors de doute qu'elles faisaient physiquement partie de leurs têtes, et ser Zacomo, en faisant à sa famille la description du cheval, déclarait que cet ornement naturel était ce qu'il y avait de plus beau dans l'animal extraordinaire apporté de la terre ferme. Il le rangeait d'ailleurs dans l'espèce du bœuf, et encore aujourd'hui beaucoup de Vénitiens ne connaissent le cheval sous une autre dénomination que celle de bœuf sans cornes, *bue senza corni.*

Ser Zacomo était d'ailleurs méfiant à l'excès, quand il s'agissait de risquer un sequin de plus ou de moins dans une affaire, crédule comme un enfant, et capable de se ruiner quand on savait s'emparer de son imagination, que l'oisiveté avait rendue fort impressionnable. Actif pour acquérir, mais paresseux et insouciant dans toutes les jouissances que pouvaient lui procurer ses bénéfices; amoureux de l'or monnayé et *dilettante di musica*, bien qu'il eût la voix fausse et battît toujours la mesure à contre-temps; doux, souple, et assez adroit pour régner au moins sur son argent sans trop irriter une femme acariâtre; du reste, inerte et gras comme ces vrais types de sa patrie, qui participent, pour le moins, autant de la nature du polype que de celle de l'homme.

Il y avait bien une trentaine d'années que M. Spada fournissait d'étoffes et de rubans la toilette effrénée de la princesse Gica; mais il se gardait bien de savoir le compte des ans écoulés lorsqu'il avait l'honneur de causer avec elle, ce qui arrivait assez souvent, d'abord parce que la princesse, dans ses fréquentes conférences avec son fournisseur d'atours, se livrait volontiers avec lui au plaisir de babiller, le plus doux qu'une femme grecque connaisse; ensuite parce que Venise a été de tout temps une ville de mœurs faciles et de relations familières qui n'appartiennent guère en France qu'aux petites villes, et que notre grand monde, plus collet-monté, appellerait du commérage de mauvais ton.

Après s'être fait expliquer l'accident qui avait lancé M. Zacomo à ses pieds, la princesse Veneranda le fit donc asseoir sans façon auprès d'elle, et le força, malgré ses humbles excuses, d'accepter un abri sous le drap noir de sa gondole, contre la pluie et le vent,



qui faisaient rage, et qui autorisaient suffisamment un tête-à-tête entre un vieux marchand sexagénaire et une jeune princesse qui n'avait pas plus de cinquante-cinq ans.

— Vous viendrez avec moi jusqu'à mon palais, lui avait-elle dit, et puis mes gondoliers vous conduiront jusqu'à votre boutique. — Et, chemin faisant, elle l'accablait de questions sur sa santé, sur ses affaires, sur sa femme, sur sa fille, toutes questions pleines d'intérêt, de bonté, mais surtout de curiosité; car on sait que les dames de Venise, passant leurs jours dans l'oisiveté, n'auraient absolument rien à dire le soir à leurs amans ou à leurs amis, si elles ne s'étaient fait le matin un petit recueil d'anecdotes plus ou moins puériles.

Ser Spada, d'abord très honoré de ces questions, y répondit moins nettement, d'une façon amphigourique et troublée, lorsque la princesse attaqua le chapitre du prochain mariage de sa fille. — Mattea, lui disait-elle pour l'encourager à répondre, est la plus belle personne du monde; vous devez être bien heureux et bien fier d'avoir une aussi charmante enfant. Toute la ville en parle, et il n'est bruit que de son air noble et de ses manières distinguées. Voyons, Spada, pourquoi ne me parlez-vous pas d'elle comme à l'ordinaire? Il me semble que vous avez quelque souci, et je gagerais que c'est à propos de Mattea, car, chaque fois que je prononce son nom, vous froncez le sourcil comme un homme qui souffre. Voyons, voyons, contez-moi cela. Je suis l'amie de votre petite famille; j'aime Mattea de tout mon cœur; c'est ma filleule; j'en suis fière. Je serais bien fâchée qu'elle fût pour vous un sujet de chagrin, et vous savez que j'ai droit de la morigéner. Aurait-elle une amourette? refuserait-elle d'épouser son cousin Checo?

M. Spada, dont toutes ces interrogations augmentaient visiblement la souffrance, essaya respectueusement de les éluder; mais Veneranda, ayant flairé là l'odeur d'un secret, s'acharnait à sa proie, et le bonhomme, quoique assez honteux de ce qu'il avait à dire, ayant une juste confiance en la bonté de la princesse, et d'ailleurs aimant à parler comme un Vénitien, c'est-à-dire presque autant qu'une Grecque, se résolut à confesser le sujet de sa préoccupation.

— Hélas! brillante excellence (*chiarissima*) dit-il en prenant une

prise de tabac imaginaire dans sa tabatière vide, c'est en effet ma fille qui cause le chagrin que je ne puis dissimuler. Votre seigneurie sait bien que Mattea est en âge de songer à autre chose qu'à des poupées. — Sans doute, sans doute, elle a tantôt cinq pieds de haut, répondit la princesse, la plus belle taille qu'une femme puisse avoir; c'est précisément ma taille. Cependant elle n'a pas plus de quatorze ans; c'est ce qui la rend un peu excusable, car après tout, c'est encore un enfant incapable d'un raisonnement sérieux. D'ailleurs ce précoce développement de sa beauté doit nécessairement lui donner quelque impatience d'être mariée. — Hélas! reprit ser Zacomo. Votre seigneurie sait combien ma fille est admirée, non-seulement par tous ceux qui la connaissent, mais encore par tous ceux qui passent devant notre boutique. Elle sait que les plus élégans et les plus riches seigneurs s'arrêtent des heures entières devant notre porte, feignant de causer entre eux ou d'attendre quelqu'un, le tout pour jeter de fréquens regards sur le comptoir où elle est assise auprès de sa mère. Plusieurs viennent marchander mes étoffes pour avoir le plaisir de lui adresser quelques mots, et ceux qui ne sont point provinciaux et mal appris achètent toujours quelque chose, ne fût-ce qu'une paire de bas de soie; c'est toujours cela. Dame Loredana, mon épouse, qui certes est une femme alerte et vigilante, avait élevé cette pauvre enfant dans de si bons principes, que jamais on n'a vu une fille si réservée, si discrète et si honnête jusqu'ici; toute la ville en rendrait témoignage. — Certes, reprit la princesse, il est impossible d'avoir un maintien plus convenable que le sien, et j'entendais dire l'autre jour dans une soirée, que la Mattea était une des plus belles personnes de Venise, et que sa beauté était rehaussée par un certain air de noblesse et de fierté, qui la distinguait de toutes ses égales, et la faisait paraître comme une princesse au milieu d'un troupeau de soubrettes. — Cela est vrai, par le Christ, vrai! répéta ser Zacomo d'un ton mélancolique. C'est une fille qui n'a jamais perdu son temps à s'attifer de colifichets, chose qui ne convient qu'aux dames de qualité; toujours propre et bien peignée dès le matin, et si tranquille, si raisonnable, qu'il n'y a pas un cheveu de dérangé à son chignon dans toute une journée; économe, laborieuse, et douce comme une colombe, ne répondant jamais pour se dispenser d'obéir,

silencieuse, que c'est un miracle, étant fille de ma femme; enfin un diamant, un vrai trésor. Ce n'est donc pas la coquetterie qui l'a perdue, car elle ne faisait nulle attention à ses admirateurs, pas plus aux honnêtes gens qui venaient acheter dans ma boutique, qu'aux godelureaux qui en encombraient le seuil pour la regarder. Ce n'est pas non plus l'impatience d'être mariée, car elle sait qu'elle a à Mantoue un mari tout prêt, qui n'attend qu'un mot pour venir lui faire sa cour. Eh bien! malgré tout cela, voilà que du jour au lendemain, et sans avertir personne, elle s'est monté la tête pour quelqu'un que je n'ose pas seulement nommer. — Pour qui? grand Dieu! s'écria Veneranda, est-ce le respect ou l'horreur qui glace ce nom sur vos lèvres? est-ce de votre vilain bossu garçon de boutique? est-ce du doge que votre fille est éprise? — C'est pis que tout ce que votre excellence peut imaginer, répondit ser Zacomo en s'essuyant le front, c'est d'un mécréant, c'est d'un idolâtre, c'est du Turc Abul!

—Qu'est-ce que cet Abul? demanda la princesse.— C'est, répondit Zacomo, un riche fabricant de ces belles étoffes de soie de Perse, brochées d'or et d'argent, que l'on façonne à l'île de Scio, et que votre excellence aime à trouver dans mon magasin. — Un Turc! s'écria Veneranda, sainte madone! c'est en effet bien déplorable, et je n'y conçois rien. Amoureuse d'un Turc, ô Spada! cela ne peut pas être; il y là-dessous quelque mystère. Quant à moi, j'ai été, dans mon pays, poursuivie par l'amour des plus beaux et des plus riches d'entre eux, et je n'ai jamais eu que de l'horreur pour ces gens-là. Oh! c'est que je me suis recommandée à Dieu dès l'âge où ma beauté m'a mise en danger, et qu'il m'a toujours préservée. Mais sachez que tous les musulmans sont voués au diable, et qu'ils possèdent tous des amulettes ou des philtres au moyen desquels beaucoup de chrétiennes renient le vrai Dieu pour se jeter dans leurs bras. Soyez sûr de ce que je vous dis. — N'est-ce pas une chose inouie, un de ces malheurs qui ne peuvent arriver qu'à moi? dit M. Spada. Une fille si belle et si honnête! — Sans doute, sans doute, reprit la princesse; il y a de quoi s'étonner et s'affliger. Mais, je vous le demande, comment a pu s'opérer un pareil sortilége? — Voilà ce qu'il m'est impossible de savoir. Seulement, s'il y a un charme jeté sur ma fille, je crois pouvoir en accuser un in-

fame serpent, appelé Timothée, Grec esclavon, qui est au service de ce Turc, et qui vient souvent avec lui dans ma maison pour servir d'interprète entre lui et moi, car ces mahométans ont une tête de fer, et depuis cinq ans qu'Abul vient à Venise, il ne parle pas plus chrétien que le premier jour. Ce n'est donc pas par les oreilles qu'il a séduit ma fille, car il s'assied dans un coin et ne dit mot non plus qu'une pierre. Ce n'est pas par les yeux, car il ne fait pas plus attention à elle que s'il ne l'eût pas encore aperçue. Il faut donc en effet, comme votre excellence le remarque et comme je l'avais déjà pensé, qu'il y ait une cause surnaturelle à cet amour-là ; car de tous les hommes dont Mattea est entourée, ce damné est le dernier auquel une fille sage et prudente, comme elle, eût dû songer. On dit que c'est un bel homme. Quant à moi, il me semble fort laid avec ses grands yeux de chouette et sa longue barbe noire. — Mon cher monsieur, interrompit la princesse, il y a du sortilège là-dedans. Avez-vous surpris quelque intelligence entre votre fille et ce Grec Timothée? — Certainement. Il est si bavard, qu'il parle même avec *Tisbé*, la chienne de ma femme, et il adresse très souvent la parole à ma fille, pour lui dire des riens, des âneries qui la feraient bâiller de la part de tout autre, mais qu'elle accueille fort bien de la sienne, tant elle s'intéresse à tout ce qui a rapport à ce Turc maudit; c'est au point que nous avons cru d'abord qu'elle était amoureuse du Grec, et comme c'est un homme de rien, nous en étions fort fâchés. Hélas! ce qui lui arrive est bien pis! — Et comment savez-vous que c'est du Turc et non pas du Grec que votre fille est amoureuse? — Parce qu'elle nous l'a dit elle-même ce matin. Ma femme la voyant maigrir, devenir triste, indolente et distraite, avait pensé que c'était le désir d'être mariée qui la tourmentait ainsi; et nous avions décidé que nous ferions venir son prétendu sans lui rien dire. Ce matin, elle vint m'embrasser d'un air si chagrin et avec un visage si pâle, que je crus lui faire plaisir en lui annonçant la prochaine arrivée de Checo. Mais, au lieu de se réjouir, elle hocha la tête d'une manière qui fâcha ma femme, laquelle, il faut l'avouer, est un peu emportée et traite quelquefois sa fille un peu trop sévèrement. — Qu'est-ce à dire! lui demanda-t-elle, est-ce ainsi que l'on répond à son papa? — Je n'ai rien répondu, dit la petite. — Vous avez fait

pis, dit la mère, vous avez témoigné du dédain et montré de la résistance aux volontés de vos parens. — Quelles volontés? demanda Mattea. — La volonté que vous receviez bien Checo, répondit ma femme; car vous savez qu'il doit être votre mari, et je n'entends pas que vous le tourmentiez de mille caprices, comme font les petites personnes d'aujourd'hui, qui meurent d'envie de se marier, et qui, pour faire les précieuses, font perdre la tête à un pauvre fiancé par des fantaisies et des simagrées de toute sorte. Depuis quelque temps, vous êtes devenue fort bizarre et fort insupportable, je vous en avertis, etc., etc.—Votre excellence peut imaginer tout ce que dit ma femme, elle a une si brave langue dans la bouche. Cela finit par impatienter la petite qui lui dit d'un air très hautain : — Apprenez que Checo ne sera jamais mon mari, parce que je le déteste, et parce que j'ai disposé de mon cœur.— Alors Loredana se mit dans une grande colère et lui fit mille menaces. Mais je la calmai en disant qu'il fallait savoir en faveur de qui notre fille avait, comme elle le disait, disposé de son cœur, et je la pressai de nous le dire. J'employai la douceur pour la faire parler, mais ce fut inutile. — C'est mon secret, disait-elle, je sais que je ne puis jamais épouser celui que j'aime, et j'y suis résignée; mais je l'aimerai en silence et je n'appartiendrai jamais à un autre. — Là-dessus, ma femme, s'emportant de plus en plus, lui reprocha de s'être enamourée de ce petit aventurier de Timothée, le laquais d'un Turc, et elle lui dit tant de sottises, que la colère fit plus que l'amitié, et que la malheureuse enfant s'écria en se levant et en parlant d'une voix ferme : — Toutes vos menaces sont inutiles, j'aimerai celui que mon cœur a choisi, et puisque vous voulez savoir son nom, sachez-le, c'est Abul. — Là-dessus elle cacha son visage enflammé dans ses deux mains, et fondit en larmes. Ma femme s'élança vers elle et lui donna un soufflet. — Elle eut tort, s'écria la princesse. — Sans doute, excellence, elle eut tort. Aussi quand je fus revenu de l'espèce de stupeur où cette déclaration m'avait jeté, j'allai prendre ma fille par la main, et pour la soustraire au ressentiment de sa mère, je courus l'enfermer dans sa chambre, et je revins essayer de calmer la Loredana. Ce ne fut pas facile; enfin, à force de la raisonner, j'obtins qu'elle laisserait l'enfant se dépiter et rougir de honte toute seule pendant quelques heures. Je me chargeai ensuite d'aller la répriman-

der, et de l'amener demander pardon à sa mère à l'heure du souper. En attendant que la petite eût le temps de faire ses réflexions, je suis sorti, emportant la clé de sa chambre dans ma poche, et songeant moi-même à ce que je pourrais lui dire de terrible et de convenable pour la frapper d'épouvante et la ramener à la raison. Malheureusement l'orage m'a surpris au milieu de ma méditation, et voici que je suis forcé de retourner au logis, sans avoir trouvé le premier mot de mon discours paternel. J'ai bien encore trois heures avant le souper, mais Dieu sait si les questions, les exclamations et les lamentations de la Loredana me laisseront le loisir d'un quart d'heure pour me préparer à la conférence. Ah! qu'on est malheureux, excellence, d'être père de famille, et d'avoir affaire à des Turcs!

— Rassurez-vous, mon digne monsieur, répondit la princesse d'un air grave. Le mal n'est peut-être pas aussi grand que vous l'imaginez. Peut-être quelques exhortations douces de votre part suffiront-elles pour chasser l'influence du démon. Je m'occuperai, quant à moi, de réciter des prières et de faire dire des messes. Et puis je parlerai; soyez sûr que j'ai de l'influence sur la Mattea. S'il le faut, je l'emmènerai à la campagne. Venez me voir demain, et amenez-la avec vous. Cependant faites bien attention à ce qu'elle ne porte aucun bijou, ni aucune étoffe que ce Turc ait touché. Veillez aussi à ce qu'il ne fasse pas devant elle de signes cabalistiques avec les doigts. Demandez-lui si elle n'a pas reçu de lui quelque don, et si cela est arrivé, exigez qu'elle le remette, et jetez-le au feu. A votre place, je ferais exorciser la chambre. On ne sait pas quel démon peut s'en être emparé. Allez, cher Spada, dépêchez-vous, et surtout tenez-moi au courant de cette affaire. Je m'y intéresse beaucoup.

En parlant ainsi, la princesse, qui était arrivée à son palais, fit un salut gracieux à son protégé et s'élança, soutenue de ses deux gondoliers, sur les marches du péristyle. Ser Zacomo, assez frappé de la profondeur de ces idées, et un peu soulagé de son chagrin, remercia les gondoliers, car le temps était déjà redevenu serein, et reprit à pied, par les rues étroites et anguleuses de l'intérieur, le chemin de sa boutique, située sous les vieilles Procuraties.

II.

Enfermée dans sa chambre, seule et pensive, la belle Mattea se promenait en silence, les bras croisés sur sa poitrine dans une attitude de mutine résolution, et la paupière humide d'une larme que la fierté ne voulait point laisser tomber. Elle n'était pourtant vue de personne; mais sans doute elle sentait, comme il arrive souvent aux enfans et aux femmes, que son courage tenait à un fil, et que la première larme qui s'ouvrirait un passage à travers ses longs cils noirs entraînerait un déluge difficile à réprimer. Elle se contenait donc et se donnait, en passant et en repassant devant sa glace, des airs dégagés, et affectait une démarche altière, en s'éventant d'un large éventail de la Chine, à la mode de ce temps-là.

Mattea, ainsi qu'on a pu le voir par la conversation de son père avec le gondolier, était une fort belle créature âgée de quatorze ans seulement, mais déjà très développée, et très convoitée par tous les galans de Venise. Ser Zacomo ne la vantait point au-delà de ses mérites en déclarant que c'était un véritable trésor, une fille sage, réservée, laborieuse, intelligente, etc., etc. Mattea possédait toutes ces qualités, et d'autres encore que son père était incapable d'apprécier, mais qui, dans la situation où le sort l'avait fait naître, devaient être pour elle une source de maux très grands. Elle était douée d'une imagination vive, facile à exalter, d'un cœur fier et généreux et d'une grande force de caractère. Si ces facultés eussent été bien dirigées dans leur essor, Mattea eût été la plus heureuse enfant du monde, et M. Spada, le plus heureux des pères. Mais Mme Loredana, avec son caractère violent, son humeur âcre et querelleuse, son opiniâtreté qui allait jusqu'à la tyrannie, avait sinon gâté, du moins affecté et irrité cette belle ame au point de la rendre orgueilleuse, volontaire, et même un peu farouche. Il y avait bien en elle un certain reflet du caractère absolu de sa mère, mais adouci par la bonté et l'amour de la justice, qui est la base de toute belle organisation. Une intelligence élevée qu'elle avait reçue de Dieu seul, et quelques furtives lectures romanesques récemment prises sur les heures du sommeil, la rendaient très supérieure

à ses parens, quoique après tout elle fût très ignorante et plus simple, peut-être, qu'une fille élevée dans notre civilisation moderne ne l'est à l'âge de huit ans.

Elevée rudement, quoique avec amour et sollicitude, réprimandée, et même frappée dans son enfance pour les plus légères inadvertances, Mattea avait conçu pour sa mère un sentiment de crainte qui touchait de près à l'aversion aux heures de leurs renaissans orages domestiques. Altière et dévorée de rage, en recevant ces corrections, elle s'était habituée à les subir dans un sombre silence, refusant héroïquement à son tyran femelle la satisfaction de l'implorer, ou même de paraître sensible à ses outrages. La fureur de sa mère en augmentait, et quoique au fond elle aimât sa fille, elle l'avait si cruellement maltraitée parfois, que ser Zacomo avait été obligé de l'arracher de ses mains. C'était le seul courage dont il fût capable, car il ne la redoutait pas moins que Mattea, et, de plus, la faiblesse de son caractère le plaçait sous la domination de cet esprit plus obstiné et plus impétueux que le sien. En grandissant, Mattea avait appelé la prudence au secours de son oppression, et par frayeur, par aversion peut-être, elle s'était habituée à une stricte obéissance et à une muette ponctualité dans sa conduite; mais la conviction, qui enchaîne et retient les cœurs, s'éloignait du sien chaque jour davantage. En elle-même elle détestait son joug, et dans toutes les sujétions qui en résultaient, sa volonté, son intention secrète démentait à chaque instant (non pas ses paroles, elle ne parlait jamais, pas même à son père, dont la faiblesse lui causait une sorte d'indignation), mais ses actions, et jusqu'à sa contenance. Ce qui la révoltait peut-être le plus, et à juste titre, c'était que sa mère, au milieu de son despotisme, de ses violences et de ses injustices, se piquait d'une austère dévotion, et la contraignait aux plus étroites pratiques du bigotisme. Cette piété, généralement si douce, si tolérante et si gaie de la nation vénitienne, était dans le cœur de la Piémontaise Loredana un fanatisme insupportable, et il avait produit chez sa fille une secrète haine et une profonde incrédulité pour tout le côté mesquin, injuste et cruel du vieux catholicisme. Tout en aimant la vertu, tout en adorant le Christ, et en dévorant à ses pieds chaque jour bien des larmes amères, la pauvre enfant

avait osé, chose inouie et tout exceptionnelle en ce temps et en ce pays, se séparer intérieurement du dogme à l'égard de beaucoup de points arbitraires. Elle s'était fait, sans beaucoup de réflexion et sans aucune controverse, une religion personnelle, pure, sincère, instinctive, sans ligne de démarcation, sans catéchisme systématique. Elle se l'apprenait chaque jour à elle-même cette religion de son choix, l'occasion amenant le précepte, l'absurdité des arrêts amenant les révoltes du bon sens; et quand elle entendait sa mère damner impitoyablement tous les hérétiques, quelque vertueux et sincères qu'ils fussent, sa raison et son bon cœur se révoltant contre cette opinion méchante et sotte, elle allait assez loin dans l'opinion contraire, pour absoudre même les infidèles et les regarder comme ses frères. Mais elle ne disait point ses pensées à cet égard, car quoique son extrême docilité apparente eût dû désarmer pour toujours la mégère, celle-ci, à la moindre marque d'inattention ou de lenteur dans l'accomplissement de ses volontés, lui infligeait des châtimens tout-à-fait réservés à l'enfance, et dont l'ame outrée de l'adolescente Mattea ressentait vivement les profondes atteintes.

Si bien que cent fois elle avait formé le projet de s'enfuir de la maison paternelle, et elle l'eût déjà exécuté si elle eût pu compter sur un lieu de refuge; mais dans son ignorance absolue du monde, elle se le peignait fort en noir, et sans en connaître les vrais écueils, craignait de n'y pouvoir trouver nulle part asile et protection.

Elle ne connaissait, en fait de femmes, que sa mère, et quelques volumineuses matrones de même acabit, plus ou moins exercées aux criailleries conjugales, mais toutes aussi bornées, aussi étroites dans leurs idées, aussi intolérantes dans ce qu'elles appelaient leurs principes moraux et religieux. Mattea s'imaginait toutes les femmes semblables à celles-là, tous les hommes aussi incertains, aussi opprimés, aussi peu éclairés que son père. Sa marraine, la princesse Gica, lui était douce et facile, mais l'absurdité de son caractère n'offrait pas plus de garantie que celui d'un enfant. Elle ne savait où placer son espérance, et songeait à se retirer dans quelque désert pour y vivre de racines et de pleurs. Si le monde est ainsi, se disait-elle dans ses vagues rêveries, si les malheureux

sont repoussés de partout, si celui que l'injustice révolte doit être maudit et chassé comme un impie, ou chargé de fers comme un fou dangereux, il faut que je meure, ou que je cherche la Thébaïde. Alors elle pleurait, et tombait dans de grandes réflexions sur cette Thébaïde qu'elle ne se figurait guère plus éloignée que Trieste ou Padoue, et qu'elle songeait à gagner à pied avec quelques sequins, fruit des épargnes de toute sa vie.

Toute autre qu'elle eût songé à se sauver dans un couvent, refuge ordinaire, en ce temps-là, des filles coupables ou désolées. Mais elle avait une invincible méfiance et une espèce de haine pour tout ce qui portait un habit religieux. Son confesseur l'avait trahie dans de soi-disant bonnes intentions, en discourant avec sa mère, et de la confession reçue, et de la pénitence fructueuse à imposer. Mattea le savait, et, forcée de retourner vers lui, elle avait eu la fermeté de refuser et la pénitence et l'absolution. Menacée par le confesseur, elle l'avait menacé à son tour d'aller se jeter aux pieds du patriarche et de lui tout déclarer. C'était une menace qu'elle n'aurait point exécutée, car la pauvre opprimée eût craint de trouver dans le patriarche lui-même un oppresseur plus puissant; mais elle avait réussi à effrayer le prêtre, et depuis ce temps le secret de sa confession avait été respecté.

Depuis ce temps aussi, Mattea s'imaginant que toute nonne ou prêtre à qui elle aurait recours, bien loin de prendre sa défense, la livrerait à sa mère et rendrait sa chaine plus pesante, repoussait non-seulement l'idée d'implorer de telles gens, mais encore celle de fuir. Elle chassait vite ce projet, dans la singulière crainte de le faire échouer en étant forcée de s'en confesser, et par une sorte de jésuitisme instinctif aux ames féminines, elle se persuadait n'avoir eu que d'involontaires velléités de fuite, tandis qu'elle conservait solide et intacte, dans je ne sais quel repli caché de son cœur, la volonté de partir à la première occasion.

Toute autre qu'elle encore eût accueilli des idées et des espérances auxquelles la raison et la noblesse de Mattea opposaient une forte barrière; cette autre eût cherché dans les offres, ou seulement dans les désirs naissans de quelque adorateur, une garantie de protection et de salut. Mais Mattea, aussi chaste que son âge, n'y avait jamais pensé; il y avait, dans les regards avides

que sa beauté attirait sur elle, quelque chose d'insolent qui blessait son orgueil au lieu de le flatter, et qui l'augmentait dans un sens tout opposé à la puérile vanité des jeunes filles. Elle n'était occupée qu'à se créer un maintien froid et dédaigneux qui éloignait toute impertinente entreprise, et elle y réussissait si bien, que nulle parole d'amour n'avait osé arriver jusqu'à son oreille, aucun billet jusqu'à la poche de son tablier.

Mais comme elle agissait ainsi par disposition naturelle, et non par suite des leçons emphatiques de sa mère, elle ne repoussait pas absolument l'espoir de trouver un cœur noble, une amitié solide et désintéressée, qui consentît à la sauver sans rien exiger d'elle; car si elle ignorait bien des choses, elle en savait aussi beaucoup que les filles d'une condition médiocre apprennent de très bonne heure; et cette science précoce est un bien: sans elle, il leur serait difficile de se préserver des inconvéniens de leur ignorance à tous autres égards.

Le cousin Checo étant stupide et insoutenable comme tous les maris tenus en réserve par la prévoyance des parens, Mattea s'était juré de se précipiter dans le canalazzo, plutôt que d'épouser cet être ridicule, et c'était principalement pour se garantir de ses poursuites qu'elle avait déclaré le matin même à sa mère, dans un effort désespéré, que son cœur appartenait à un autre.

Mais cela n'était réellement pas vrai. Quelquefois peut-être, Mattea laissant errer ses yeux sur le calme et beau visage du marchand turc, dont le regard ne la recherchait jamais et ne l'offensait point comme celui des autres hommes, peut-être, dis-je, avait-elle laissé passer précipitamment dans sa tête l'idée que cet homme étranger aux lois et aux préjugés de son pays, et surtout renommé entre tous les négocians turcs pour sa noblesse et sa probité, pouvait la secourir. Mais à cette idée folle et rapide avait succédé un raisonnable avertissement de son orgueil; Abul ne semblait nullement éprouver pour elle amour, amitié ou compassion. Il ne paraissait pas seulement la voir la plupart du temps, et s'il lui adressait quelques regards fixes et étonnés, c'était de la singularité de son vêtement européen, ou du bruit que faisait à son oreille la langue presque inconnue qu'elle parlait, qu'il paraissait émerveillé. Mattea s'était rendu compte de tout cela. Elle se disait sans humeur, sans dépit,

sans chagrin, peut-être seulement avec un peu de surprise ingénue, qu'elle n'avait produit aucune impression sur Abul; et la seule qu'elle reçût de lui la portait à se dire: — Si quelque marchand turc d'une bonne et honnête figure, et d'une intacte réputation, comme voici Abul-Amet, venait à m'offrir de m'épouser et de m'emmener dans son pays, bien loin, bien loin, j'accepterais sans répugnance et sans scrupule de bigotte; et quelque médiocrement heureuse que je fusse, je ne pourrais manquer de l'être plus qu'ici. — C'était là tout, en vérité. Ni le Turc Abul, ni le Grec Timothée ne lui avait adressé une parole qui donnât suite à ces idées, et c'était dans un moment d'exaspération singulière, délirante, inexplicable, comme il en vient seulement aux jeunes filles, que Mattea, soit pour désespérer sa mère, soit pour se persuader à elle-même qu'elle avait une volonté bien arrêtée, s'était imaginé de nommer le Turc plutôt que le Grec, plutôt que le premier Vénitien venu.

Cependant, à peine cette parole fut-elle lâchée, étrange effet de la volonté ou de l'imagination dans les jeunes têtes! que Mattea chercha à se pénétrer de cet amour chimérique et à se persuader que depuis plusieurs jours elle en avait ressenti les sourdes et mystérieuses atteintes. — Non, se disait-elle, je n'ai point menti, je n'ai point avancé au hasard une assertion folle. J'aimais, sans le savoir; toutes mes pensées, toutes mes espérances se reportaient vers lui. Au moment du péril, dans la crise décisive du désespoir, mon amour s'est révélé aux autres et à moi-même; ce nom est sorti de mes lèvres par l'effet d'une volonté divine, et je le sais, je le sens maintenant, Abul est ma vie, mon salut, mon amour.

En parlant ainsi à haute voix dans sa chambre, exaltée, belle comme un ange dans sa vive rougeur, Mattea se promenait avec agitation, faisant voltiger son éventail autour d'elle.

III.

Timothée était un petit homme d'une figure agréable et fine, dont le regard un peu railleur était tempéré par l'habitude d'une prudente courtoisie. Il avait environ vingt-huit ans et sortait d'une

bonne famille de Grecs esclavons ruinée par les exactions du pouvoir ottoman. De bonne heure il avait couru le monde, cherchant un emploi, exerçant tous ceux qui se présentaient à lui, sans morgue, sans timidité, ne s'inquiétant pas, comme les hommes de nos jours, de savoir s'il avait une vocation, une *spécialité* quelconque, mais s'occupant avec constance à rattacher son existence isolée à celle de la foule. Nullement fanfaron, mais fort entreprenant, il abordait tous les moyens de faire fortune, même les plus étrangers aux moyens précédemment tentés par lui. En peu de temps il se rendait propre aux travaux que son nouvel état exigeait, et lorsque son entreprise avortait, il en embrassait aussitôt une autre. Pénétrant, actif, passionné comme un joueur pour toutes les chances de la spéculation, mais prudent, discret et tant soit peu fourbe, non pas jusqu'à la déloyauté, mais bien jusqu'à la malice, il était de ces hommes qui échappent à tous les désastres avec ce mot : *nous verrons bien!* Ceux-là, s'ils ne parviennent pas toujours à l'apogée de la destinée, se font du moins une place commode au milieu de l'encombrement des intrigues et des ambitions, et lorsqu'ils réussissent à monter jusqu'à un poste brillant, on s'étonne de leur subite élévation, on les appelle les privilégiés de la fortune. On ne sait pas par combien de revers patiemment supportés, par combien de fatigantes épreuves et d'audacieux efforts ils ont acheté ses faveurs.

Timothée avait donc exercé tour à tour les fonctions de garçon de café, de glacier, de colporteur, de trafiquant de fourrures, de commis, d'aubergiste, d'empirique et de régisseur, toujours à la suite ou dans les intérêts de quelque musulman; car les Grecs de cette époque, en quelque lieu qu'ils fussent, ne pouvaient s'affranchir de la domination turque, sous peine d'être condamnés à mort en remettant le pied sur le sol de leur patrie, et Timothée ne voulait point se fermer l'accès d'une contrée dont il connaissait parfaitement tous les genres d'exploitation commerciale. Il avait été chargé d'affaires de plusieurs trafiquans qui l'avaient envoyé en Allemagne, en France, en Égypte, en Perse, en Sicile, en Moscovie, et en Italie surtout, Venise étant alors l'entrepôt le plus considérable du commerce avec l'Orient. Dans ces divers voyages, Timothée avait appris incroyablement vite à parler, sinon correctement, du moins

facilement, les diverses langues des peuples qu'il avait visités. Le dialecte vénitien était un de ceux qu'il possédait le mieux, et le teinturier Abul-Amet, négociant considérable, dont les ateliers étaient à Corfou, l'avait pris depuis peu pour inspecteur de ses ouvriers, teneur de livres, truchement, etc. Il avait en lui une extrême confiance, et prenait un grand plaisir à écouter silencieusement, et sans la moindre marque d'intelligence ou d'approbation, ses joyeuses saillies et son babil spirituel.

Il faut dire en passant que les Turcs étaient et sont encore les hommes les plus probes de la terre. De là une grande simplicité de jugement et une admirable imprudence dans les affaires. Ennemis des écritures, ils ignorent l'usage des contrats et des mille preuves de scélératesse qui ressortent des lois de l'Occident. Leur parole vaut mieux que signatures, timbres et témoins. Elle est reçue dans le commerce, même avec les nations étrangères, comme une garantie suffisante, et à l'époque à laquelle vivaient Abul-Amet, Timothée, et cet illustre M. Spada, il n'y avait point encore eu à la Bourse de Venise un seul exemple de faillite de la part d'un Turc. On en compte deux aujourd'hui. Les Turcs se sont vus obligés de marcher avec leur siècle et de rendre cet hommage au règne des lumières.

Quoique mille fois trompés par les Grecs et par les Vénitiens, populations également avides, retortes et rompues à l'escroquerie, avec cette différence que les riverains orientaux de l'Adriatique ont servi d'exemples et de maîtres à ceux de l'Occident, les Turcs sont exposés et comme forcés chaque jour à se laisser dépouiller par ces fourbes commettans. Peu pourvus d'intelligence et ne sachant dominer que par la force, ils ne peuvent se passer de l'entremise des nations civilisées. Aujourd'hui, ils les appellent franchement à leur secours. Dès-lors, ils commençaient à rechercher leur influence et leur aide. Ils s'abandonnaient à leurs Grecs, esclaves adroits qui savaient se rendre nécessaires, et qui se vengeaient, par la ruse et la supériorité d'esprit, de l'oppression sanguinaire et brutale. Il y avait pourtant encore quelques honnêtes gens parmi ces fins larrons, et Timothée était à tout prendre un honnête homme.

Timothée était un très joli garçon, quand on voulait se donner la peine de le regarder. Au premier abord, comme il était d'une

assez chétive complexion, les femmes de Venise le décrétaient insignifiant; mais un peintre tant soit peu intelligent ne l'eût pas trouvé tel. Son teint bilieux et uni faisait ressortir la blancheur de l'émail des dents et des yeux, contraste qui constitue une beauté chez les Orientaux, et que la statuaire grecque ne nous a pu faire soupçonner. Ses cheveux, fins comme la soie et toujours imprégnés d'essence de rose, étaient, par leur longueur et leur beau noir d'ébène, un nouvel avantage que les Italiennes, habituées à ne voir que des têtes poudrées, n'avaient pas le bon goût d'apprécier; enfin, la singulière mobilité de sa physionomie et le rayon pénétrant de son regard l'eussent fait remarquer, s'il eût eu affaire à des gens moins incapables de comprendre ce que son visage et sa personne trahissaient de supériorité sur eux.

Il était venu pour parler d'affaires à M. Spada, à peu près à l'heure où la tempête avait forcé celui-ci à tomber dans la gondole de la princesse Veneranda. Il avait trouvé dame Loredana seule au comptoir, et si refrognée, si revêche, qu'il avait renoncé à s'asseoir dans la boutique, et qu'il s'était décidé à attendre le marchand de soieries en prenant un sorbet et en fumant une pipe sous les arcades des Procuraties, à trois pas de la porte de M. Spada.

Les galeries des Procuraties sont disposées à peu près comme celles du Palais-Royal, à Paris. Le rez-de-chaussée est consacré aux boutiques et aux cafés, et l'entresol, dont les fenêtres sont abritées par le plafond des galeries, est occupé par les familles des boutiquiers ou par les cabinets des limonadiers; seulement, l'affluence des consommateurs est telle dans l'été, que les chaises et les petites tables obstruent le passage en dehors des cafés et couvrent la place Saint-Marc sous les tentes dressées à l'extérieur des galeries.

Timothée se trouvait donc à une de ces petites tables, précisément en face des petites fenêtres situées au-dessus de la boutique de Zacomo, et comme ses regards se portaient furtivement sur une d'elles, il aperçut dans une mitaine de soie noire un beau bras de femme qui semblait lui faire signe, mais qui se retira timidement avant qu'il eût pu s'en assurer. Ce manége ayant recommencé, Timothée, à qui rien ne semblait étranger au sujet de ses préoccupations et qui songeait à l'impertinence extraordinaire avec

laquelle dame Loredana l'avait accueilli, se leva, et sans affectation, rapprocha sa petite table et sa chaise de la fenêtre mystérieuse. Alors ce qu'il avait prévu arriva : une lettre tomba dans la corbeille où étaient ses macarons au girofle. Il la prit fort tranquillement et la cacha dans sa bourse, tout en remarquant l'anxiété de Loredana, qui à chaque instant s'approchait de la vitre du rez-de-chaussée pour l'observer ; mais elle n'avait rien vu. Timothée rentra dans la salle du café et lut le billet suivant ; il l'ouvrit sans façon, ayant reçu une fois pour toutes de son maître l'autorisation de lire les lettres qui lui seraient adressées et sachant bien d'ailleurs qu'Abul ne pourrait pas se passer de lui pour en comprendre le sens.

« Abul-Amet, je suis une pauvre fille opprimée et maltraitée ; je sais que votre vaisseau va mettre à la voile dans quelques jours, voulez-vous me donner un petit coin pour que je me réfugie en Grèce? Vous êtes bon et généreux, à ce qu'on dit ; vous me protégerez, vous me mettrez dans votre palais ; ma mère m'a dit que vous aviez plusieurs femmes et beaucoup d'enfans, j'élèverai vos enfans et je broderai pour vos femmes, ou je préparerai la soie dans vos ateliers, je serai une espèce d'esclave; mais comme étrangère, vous aurez des égards et des bontés particulières pour moi, vous ne souffrirez pas qu'on me persécute pour me faire abandonner ma religion, ni qu'on me traite avec trop de dédain. J'espère en vous et en un Dieu qui est celui de tous les hommes.

« MATTEA. »

Cette lettre parut si étrange à Timothée, qu'il la relut plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il en eût pénétré le sens. Comme il n'était pas homme à comprendre à demi, lorsqu'il voulait s'en donner la peine, il vit, au travers de cet appel à la protection d'un inconnu, quelque chose de romanesque qui ressemblait à de l'amour et qui n'en était pourtant pas. Il avait vu souvent les grands yeux noirs de Mattea s'attacher avec une singulière expression de doute, de crainte et d'espoir, sur le beau visage d'Abul ; il venait de voir la mauvaise humeur de la mère et son désir de l'éloigner ; il réfléchit à ce qu'il avait à faire, puis il alluma sa pipe avec la lettre, paya

son sorbet, et marcha à la rencontre de ser Zacomo, qu'il apercevait venir du bout de la place.

Le marchand de soieries, en quittant la princesse, s'était plongé aussi dans ses réflexions, et tout en songeant à sa fille, une idée dominante ayant éloigné ses inquiétudes paternelles, il était en proie à mille rêves de sollicitude commerciale. Au moment où Timothée l'aborda, il caressait l'acquisition prochaine d'une cargaison de soie arrivant de Smyrne pour recevoir la teinture à Venise, comme cela se pratiquait à cette époque. La soie retournait ensuite en Orient pour recevoir la fabrication, ou bien elle était fabriquée et débitée à Venise selon l'occurrence. Cette affaire lui offrait la perspective la plus brillante et la mieux assurée; mais un rocher tombant du haut des montagnes dans la surface unie d'un lac y cause moins de trouble que ces paroles de Timothée n'en produisirent dans son ame: « Mon cher seigneur Zacomo, je viens vous présenter les salutations de mon maître Abul-Amet, et vous prier de sa part de vouloir bien acquitter une petite note de 2,000 sequins, qui vous sera présentée à la fin du mois, c'est-à-dire dans dix jours. »

Cette somme était à peu près celle dont M. Spada avait besoin pour acheter sa chère cargaison de Smyrne, et il s'était promis d'en disposer à cet effet, se flattant d'un plus long crédit de la part d'Abul. — Ne vous étonnez point de cette demande, lui dit Timothée d'un ton léger et feignant de ne point voir sa pâleur, Abul vous aurait donné, s'il eût été possible, l'année tout entière pour vous acquitter, comme il l'a fait jusqu'ici, et c'est avec grand regret, je vous jure, qu'un homme aussi obligeant et aussi généreux s'expose à vous causer peut-être une petite contrariété; mais il se présente pour lui une magnifique affaire à conclure. Un petit bâtiment smyrniote, que nous connaissons, vient d'apporter une cargaison de soie vierge.—Oui, j'ai entendu parler de cela, balbutia Spada, de plus en plus effrayé.—L'armateur du smyrniote a appris en entrant dans le port un échec épouvantable arrivé à sa fortune; il faut qu'il réalise à tout prix quelques fonds et qu'il coure à Corfou, où sont ses entrepôts. Abul, voulant profiter de l'occasion sans abuser de la position du Smyrniote, lui offre 2,500 sequins de sa cargaison; c'est une belle affaire pour tous les deux, et qui fait honneur à la loyauté

d'Abul, car on m'a dit que le maximum des propositions faites ici au Smyrniote est de 2,000 sequins. Abul, ayant la somme excédante à sa disposition, compte sur le billet à ordre que vous lui avez signé; vous n'apporterez pas de retard à l'exécution de nos traites, nous le savons, et vous prions, cher seigneur Zacomo, d'être assuré que sans une occasion extraordinaire.... — Oh! faquin! délivre-moi au moins de tes phrases, s'écriait dans le secret de son ame le triste Spada; bourreaux, qui me faites manquer la plus belle affaire de ma vie et qui venez encore me dire en face de payer pour vous! traîtres, qui me ruinez en me faisant payer ce que je vous dois, et en achetant ce que je voulais acheter avec votre argent.... Mais ces exclamations intérieures se changeaient en souris forcés et en regards effarés sur le visage de M. Spada. — Eh quoi! dit-il enfin en étouffant un profond soupir, Abul doute-t-il de moi, et d'où vient qu'il veut être soldé avant l'échéance ordinaire? — Abul ne doutera jamais de vous, vous le savez depuis long-temps, et la raison qui l'oblige à vous réclamer sa somme, votre seigneurie vient de l'entendre. — Il ne l'avait que trop entendue, aussi joignait-il les mains d'un air consterné; enfin, reprenant courage: — Mais savez-vous, dit-il, que je ne suis nullement forcé de payer avant l'époque convenue! — Si je me rappelle bien l'état de nos affaires, cher M. Spada, répondit Timothée avec une tranquillité et une douceur inaltérables, vous devez payer à vue sur présentation de vos propres billets. — Hélas! hélas! Timothée! votre maître est-il un homme capable de me persécuter et d'exiger à la lettre l'exécution d'un traité avec moi? — Non, sans doute: aussi depuis cinq ans, vous a-t-il donné, pour vous acquitter, le temps de rentrer dans les fonds que vous aviez dehors, mais aujourd'hui.... — Mais, Timothée, la parole d'un musulman vaut un titre, à ce que dit tout le monde, et ton maître s'est engagé mainte fois, verbalement, à me laisser toujours la même latitude; je pourrais fournir des témoins au besoin, et.... — Et quoi? dit Timothée, qui devinait fort bien. — Et ma foi!.... répondit Zacomo, on ne peut forcer personne par des engagemens semblables, mais on peut les discréditer en faisant connaître leur conduite désobligeante. — C'est-à-dire, reprit tranquillement Timothée, profondément dégoûté de la saleté des ames sordides auxquelles il avait affaire, mais telle-

ment habitué à lutter contre elles qu'il ne s'étonnait plus de rien, c'est-à-dire que vous déshonoreriez un homme qui, ayant des billets à ordre signés de vous, dans sa poche, vous a laissé un crédit illimité pendant cinq ans! le jour où cet homme serait forcé de vous faire tenir vos engagemens à la lettre, vous lui allégueriez un engagement chimérique; vous le déshonoreriez, dis-je (si vous pouviez!), mais on ne déshonore pas Abul-Amet, et tous vos témoins attesteraient qu'Amet vous a fait verbalement cette concession avec une restriction dont voici la lettre exacte: M. Spada ne sera point requis de payer avant un an à moins d'un cas extraordinaire. — A moins d'une perte totale des marchandises d'Abul dans le port, interrompit M. Spada, et ce n'est pas ici le cas. — A moins d'un cas extraordinaire, répéta Timothée avec un sang-froid imperturbable. Je ne saurais m'y tromper. Ces paroles ont été traduites du grec moderne en vénitien, et c'est par ma bouche que cette traduction est arrivée à vos oreilles, mon cher seigneur; ainsi donc... — Il faut que j'en parle avec Abul, s'écria M. Spada dévoré d'angoisse, il faut que je le voie. — Quand vous voudrez, répondit le jeune Grec. — Ce soir, dit Spada. — Ce soir il sera chez vous, reprit Timothée, et il s'éloigna en accablant de révérences le malheureux Zacomo, qui, malgré sa politesse ordinaire, ne songea pas à lui rendre seulement un salut, et rentra dans sa boutique, dévoré d'anxiété.

Son premier soin fut de confier à sa femme le sujet de son désespoir. Loredana n'avait pas les mœurs douces et paisibles de son mari, mais elle avait l'ame plus désintéressée et le caractère plus fier. Elle le blâma sévèrement d'hésiter à remplir ses engagemens, surtout lorsque la passion funeste de leur fille pour ce Turc devait leur faire une loi d'en finir au plus vite avec lui et de l'éloigner pour jamais de leur maison. Mais elle ne put jamais ranger son mari à cet avis. Il était dans leurs querelles d'une souplesse de formes qui rachetait l'inflexibilité de ses opinions et de ses desseins. Il finit par la décider à envoyer sa fille pour quelques jours à la campagne avec la signora Veneranda, qui le lui avait offert, promettant, durant son absence, de terminer avantageusement l'affaire d'Abul. Le Turc, d'ailleurs, allait partir après cette opération; il ne s'agissait que de mettre la petite en sûreté jusque-là. — Il n'en sera

point ainsi, dit Loredana ; il restera ici jusqu'à ce que sa soie puisse être emportée, et s'il la met en couleur ici, ce ne sera pas fait de si tôt. Néanmoins elle consentit à envoyer sa fille chez sa protectrice. M. Spada, cachant bien à sa femme qu'il avait donné rendez-vous à Abul pour le soir même, et se promettant de le recevoir sur la place ou au café, loin de l'œil de son Honesta, monta, en attendant, à la chambrette de sa fille, se vantant tout haut de la gronder, et se promettant bien tout bas de la consoler.

— Voyons, lui dit-il en se jetant tout haletant de fatigue et d'émotion sur une chaise, qu'as-tu dans la tête? cette folie est-elle passée? — Non, mon père, dit Mattea d'un ton respectueux, mais ferme. — Oh! par le corps de la madone, s'écria Zacomo, est-il possible que tu penses vraiment à ce Turc? T'imagines-tu de l'épouser? Tu crois qu'on épouse un Turc comme ça, toi? Et le salut de ton ame? crois-tu qu'un prêtre t'admettrait à la communion catholique après un mariage turc? Et ta liberté? ne sais-tu pas que tu seras enfermée dans un harem? Et ta fierté? tu auras quinze ou vingt rivales. Et ta dot? tu n'en profiteras pas, tu seras esclave. Et tes pauvres parens? les quitteras-tu pour aller demeurer au fond de l'Archipel? Et ton pays, et tes amis, et Dieu, et ton vieux père? — Ici M. Spada s'attendrit, sa fille s'approcha de lui, lui baisa la main; mais faisant un grand effort pour ne pas s'attendrir elle-même : — Mon père, dit-elle, je suis ici captive, opprimée, esclave, autant qu'on peut l'être dans le pays le plus barbare. Je ne me plains pas de vous, vous m'avez toujours été doux et débonnaire; mais vous ne pouvez pas me défendre; j'irai en Turquie, je ne serai point la femme ni la maîtresse d'un homme qui aura vingt femmes, je serai sa servante ou son amie, comme il voudra. Si je suis son amie, il m'épousera et renverra ses vingt femmes; si je suis sa servante, il me nourrira et ne me battra pas. — Te battre, te battre! par le Christ! on ne te bat pas ici. — Mattea ne répondit rien, mais son silence eut une éloquence qui paralysa son père. Ils furent tous deux muets pendant quelques instans, l'un plaidant sans vouloir parler, l'autre lui donnant gain de cause sans oser l'avouer. — Je conviens que tu as eu quelques chagrins, dit-il enfin, mais écoute : ta marraine va t'emmener à la campagne, cela te distraira, personne ne te tourmentera plus, et tu oublieras ce Turc.

Voyons, promets-le-moi. — Mon père, dit Mattea, il ne dépend pas de moi de l'oublier, car croyez bien que mon amour pour lui n'est pas volontaire, et que je n'y céderai jamais si le sien n'y répond pas. — Ah! voilà ce qui me rassure, dit M. Zacomo en riant, c'est que le sien n'y répond pas du tout... — Qu'en savez-vous, mon père? dit Mattea, poussée par un petit mouvement d'orgueil blessé. Cette parole fit frémir Spada de crainte et de surprise. Peut-être se sont-ils entendus, pensa-t-il; peut-être l'aime-t-il et l'a-t-il séduite par l'entremise de son Grec, si bien que rien ne pourra l'empêcher de courir à sa perte. Mais en même temps qu'il s'effrayait de cette supposition, je ne sais comment les deux mille sequins, le bâtiment smyrniote et la soie blanche lui traversèrent le cerveau, et son cœur bondit d'espérance et de désir. Je ne veux pas savoir non plus par quel fil mystérieux l'amour du gain unit ces deux sentimens opposés, et fit que Zacomo se promit de ruser avec Abul et de triompher de lui par un artifice qu'il crut fort innocent et sans conséquence. Le fait est qu'il se promit de s'assurer des sentimens d'Abul pour sa fille, et de les exploiter en lui donnant une trompeuse espérance. Il y a tant d'honnêtes moyens de vendre la virginité d'une fille à la concupiscence secrète d'un homme! cela peut se faire au moyen d'un regard qu'on lui permet d'échanger en détournant soi-même la tête et en fredonnant d'un air distrait. Spada entendit l'horloge de la place sonner l'heure du rendez-vous avec Abul. Le temps pressait; tant de chalands pouvaient être déjà dans le port autour du bâtiment smyrniote! — Allons, prends ton voile, dit-il à sa fille, et viens faire un tour de promenade. La fraîcheur du soir te fera du bien, et nous causerons plus tranquillement. — Mattea obéit. — Où donc menez-vous cette fille égarée? s'écria Loredana en se mettant devant eux au moment où ils sortaient de la boutique. — Nous allons voir la princesse, répondit Zacomo, Mattea veut lui promettre de la suivre à la campagne. La mère les laissa passer. Ils n'eurent pas fait dix pas, qu'ils rencontrèrent Abul et son interprète qui venaient à leur rencontre. — Allons faire un tour sur la Zueca, leur dit Zacomo : ma femme est malade à la maison, et nous causerons mieux d'affaires dehors. Timothée sourit et comprit très bien qu'il avait greffé dans le cœur de l'arbre. Mattea, très surprise et un peu en méfiance, sans savoir

de quoi, s'assit toute seule au bord de la gondole, et s'enveloppa dans sa mantille de dentelle noire. Abul, ne sachant absolument rien de ce qui se passait autour de lui et à cause de lui, se mit à fumer à l'autre extrémité avec l'air de majesté qu'aurait un homme supérieur en faisant une grande chose. C'était un vrai Turc, solennel, emphatique et beau, soit qu'il se prosternât dans une mosquée, soit qu'il ôtât ses babouches pour se mettre au lit. M. Zacomo, se croyant plus fin qu'eux tous, et triomphant dans sa barbe diplomatique, se mit à lui faire beaucoup de prévenances; mais chaque fois qu'il jetait les yeux sur sa fille, un sentiment de remords s'emparait de lui. Regarde-le encore aujourd'hui, lui disait-il dans le secret de sa pensée en voyant les grands yeux humides de Mattea briller au travers de son voile et se fixer sur Abul; va, sois belle et fais-lui soupçonner que tu l'aimes. Quand j'aurai la soie blanche, tu rentreras dans ta cage, et j'aurai la clé dans ma poche.

IV.

La belle Mattea s'étonnait avec raison de se voir amenée en cette compagnie par son propre père, et dans le premier moment, elle avait craint quelque sortie maladroite, ou quelque inconvenante proposition de mariage de sa part; mais en l'entendant parler de ses affaires à Timothée avec beaucoup de chaleur et d'intérêt, elle crut comprendre qu'elle servait de leurre ou d'enjeu, et que son père mettait en quelque sorte sa main à prix. Elle en était humiliée et blessée, et l'involontaire mépris qu'elle ressentait pour cette conduite augmentait en elle l'envie de se soustraire à l'autorité d'une famille qui l'opprimait ou la dégradait.

Elle eût été moins sévère et moins injuste à l'égard de M. Spada, si elle se fût rendu bien compte de l'indifférence d'Abul, et de l'impossibilité d'un mariage légal entre elle et lui. Mais depuis qu'elle avait résolu à l'improviste de concevoir une grande passion pour lui, elle était en train de divaguer, et déjà elle se persuadait que l'amour d'Abul avait prévenu le sien, qu'il l'avait déclaré à ses parens, et que, pour cette raison, sa mère avait voulu la forcer d'épouser au plus vite son cousin Checo. Le redouble-

ment de politesses et de prévenances de M. Spada envers ces deux étrangers, que le matin même elle lui avait entendu maudire et traiter de chiens et d'idolâtres, semblait, au reste, une confirmation assez évidente de cette opinion. Mais si cette opinion flattait sa fantaisie, sa fierté naturelle et sa délicatesse se révoltaient contre l'espèce de marché dont elle se croyait l'objet; et, craignant d'être complice d'une embûche dressée au musulman, elle s'enveloppait dans sa mante, et restait morne, silencieuse et froide, comme une statue, le plus loin de lui qu'il lui était possible.

Cependant Timothée, résolu à s'amuser le plus long-temps possible de cette comédie inventée et mise en jeu par son génie facétieux, car Abul n'avait pas plus songé à réclamer ses deux mille sequins pour acheter de la soie blanche, qu'il n'avait songé à trouver Mattea jolie; Timothée, dis-je, semblable à un petit gnome ironique, prolongeait les émotions de M. Zacomo, en le jetant dans une perpétuelle alternative de crainte et d'espoir. Celui-ci le pressait de communiquer à Abul la proposition d'acheter la soie smyrniote de moitié avec lui, offrant de payer le tout comptant, et de ne rembourser à Abul les deux mille sequins qu'avec le bénéfice de l'affaire. Mais il n'osait pressentir le rôle que jouait Mattea dans cette négociation, car rien dans la contenance d'Abul ne trahissait une passion dont elle fût l'objet. Timothée retardait toujours cette proposition formelle d'association, en disant qu'Abul était sombre et intraitable, si on le dérangeait quand il était en train de fumer un certain tabac. Voulant voir jusqu'où irait la cupidité misérable du Vénitien, il le fit consentir à descendre sur la rive droite de la Zueca, et à s'asseoir avec sa fille et le Musulman sous la tente d'un café. Là, il commença un dialogue fort divertissant pour tout spectateur qui eût compris les deux langues qu'il parla tour à tour; car tandis qu'il s'adressait à Zacomo pour établir avec lui les conditions du traité, il se tournait vers son maître et lui disait : « M. Spada me parle de la bonté que vous avez eue jusqu'ici de ne jamais user de vos billets à ordre, et d'avoir bien voulu attendre sa commodité; il dit qu'on ne peut avoir affaire à un plus digne négociant que vous. — Dis-lui, répondait Abul, que je lui souhaite toutes sortes de prospérités, qu'il ne trouve jamais sur sa route une maison sans hospita-

lité, et que le mauvais œil ne s'arrête point sur lui dans son sommeil. — Que dit-il? demandait Spada avec empressement. — Il dit que cela présente d'énormes difficultés, répondait Timothée. Nos mûriers ont tant souffert des insectes l'année dernière, que nous avons un tiers de perte sur nos taffetas pour nous être associés à des négocians de Corfou qui ont eu part égale à nos bénéfices, sans avoir part égale aux frais.— Cette bizarre conversation se prolongeait; Abul n'accordait aucune attention à Mattea, et Spada commençait à désespérer de l'effet des charmes de sa fille. Timothée, pour compliquer l'imbroglio dont il était le poète et l'acteur, proposa de s'éloigner un instant avec Spada pour lui faire en secret une observation importante. Spada, se flattant à la fin d'être arrivé au fait, le suivit sur la rive hors de la portée de la voix, mais sans perdre Mattea de vue. Celle-ci resta donc avec son Turc dans une sorte de tête-à-tête.

Cette dernière démarche parut à Mattea une triste confirmation de tout ce qu'elle soupçonnait. Elle crut que son père flattait son penchant d'une manière perfide, et l'engageait à entrer dans ses vues de séduction, pour arriver plus sûrement à duper le musulman. Extrême dans ses jugemens, comme le sont les jeunes têtes, elle ne pensa pas seulement que son père voulait retarder ses paiemens, mais encore qu'il voulait manquer de parole et donner les œillades et la réputation de sa fille en échange des marchandises turques qu'il avait reçues. Cette manière d'agir des Vénitiens envers les Turcs était si peu rare, et ser Zacomo lui-même avait en sa présence usé de tant de mesquins subterfuges pour tirer d'eux quelques sequins de plus, que Mattea pouvait bien craindre, avec quelque apparence de raison, d'être engagée dans une intrigue semblable.

Ne consultant donc que sa fierté, et cédant à un irrésistible mouvement d'indignation généreuse, elle se flatta de faire comprendre la vérité au marchand turc. S'armant de toute la résolution de son caractère, dans un moment où elle était seule avec lui, elle entr'ouvrit son voile, se pencha sur la table qui les séparait, et lui dit, en articulant nettement chaque syllabe et en simplifiant sa phrase autant que possible pour être entendue de lui : — Mon père vous trompe, je ne veux pas vous épouser. —

Abul, surpris, un peu ébloui peut-être de l'éclat de ses yeux et de ses joues, ne sachant que penser, crut d'abord à une déclaration d'amour, et répondit en turc : — Moi aussi, je vous aime, si vous le désirez. — Mattea, ne sachant ce qu'il répondait, répéta sa première phrase plus lentement, en ajoutant : — Me comprenez-vous? — Abul, remarquant alors sur son visage une expression plus calme et une fierté plus assurée, changea d'avis et répondit à tout hasard : — Comme il vous plaira, *madamigella*. — Enfin, Mattea ayant répété une troisième fois son avertissement en essayant de changer et d'ajouter quelques mots, il crut comprendre, à la sévérité de son visage, qu'elle était en colère contre lui. Alors, cherchant en lui-même en quoi il avait pu l'offenser, il se souvint qu'il ne lui avait fait aucun présent, et s'imaginant qu'à Venise, comme dans plusieurs des contrées qu'il avait parcourues, c'était un devoir de politesse indispensable envers la fille de son associé, il réfléchit un instant au don qu'il pouvait lui faire sur-le-champ pour réparer son oubli. Il ne trouva rien de mieux qu'une boîte de cristal pleine de gomme de lentisque qu'il portait habituellement sur lui, et dont il mâchait une pastille de temps en temps, suivant l'usage de son pays. Il tira ce don de sa poche et le mit dans la main de Mattea. Mais comme elle le repoussait, il craignit d'avoir manqué de grace, et se souvenant d'avoir vu les Vénitiens baiser la main aux femmes qu'ils abordaient, il baisa celle de Mattea, et voulant ajouter quelque parole agréable, il mit sa propre main sur sa poitrine en disant en italien d'un air grave et solennel : *Votre ami.*

Cette parole simple, ce geste franc et affectueux, la figure noble et belle d'Abul, firent tant d'impression sur Mattea, qu'elle ne se fit aucun scrupule de garder un présent si honnêtement offert. Elle crut s'être fait comprendre, et interpréta l'action de son nouvel ami comme un témoignage d'estime et de confiance. Il ignore nos usages, se dit-elle, et je l'offenserais sans doute en refusant son présent. Mais ce mot d'ami qu'il a prononcé exprime tout ce qui se passe entre lui et moi; loyauté sainte, affection fraternelle; nos cœurs se sont entendus.

Elle mit la boîte dans son sein en disant : *Oui, amis, amis pour la vie.* Et tout émue, joyeuse, attendrie, rassurée, elle referma son voile et reprit sa sérénité. Abul, satisfait d'avoir rempli son

devoir, se rendit le témoignage d'avoir fait un présent de valeur convenable, la boîte étant de cristal du Caucase et la gomme de lentisque étant une denrée fort chère et fort rare que produit la seule île de Scio, et dont le grand-seigneur avait alors le monopole. Dans cette confiance, il reprit sa cuillère de vermeil et acheva tranquillement son sorbet à la rose.

Pendant ce temps, Timothée, jaloux de tourmenter M. Spada, lui communiquait d'un air important les observations les plus futiles, et chaque fois qu'il le voyait tourner la tête avec inquiétude pour regarder sa fille, il lui disait : — Qui peut vous tourmenter ainsi, mon cher seigneur? la signora Mattea n'est pas seule au café. N'est-elle pas sous la protection de mon maître, qui est l'homme le plus galant de l'Asie mineure? Soyez sûr que le temps ne semble pas trop long au noble Abul-Amet. Ces réflexions malignes enfonçaient mille serpens dans l'ame bourrelée de Zacomo; mais en même temps elles réveillaient la seule chance sur laquelle pût être fondé l'espoir d'acheter la soie blanche, et Zacomo se disait : Allons, puisque la faute est faite, tâchons d'en profiter. Pourvu que ma femme ne le sache pas, tout sera facile à arranger et à réparer. Il en revenait alors à la supputation de ses intérêts. — Mon cher Timothée, disait-il, sois sûr que ton maître a offert beaucoup trop de cette marchandise. Je connais bien celui qui en a offert deux mille sequins (c'était lui-même), et je te jure que c'était un prix honnête. — Eh quoi! répondait le jeune Grec, n'auriez-vous pas pris en considération la situation malheureuse d'un confrère, si c'était vous, je suppose, qui eussiez fait cette offre?...— Ce n'est pas moi, Timothée; je connais trop les bons procédés que je dois à l'estimable Amet, pour aller jamais sur ses brisées dans un genre d'affaire qui le concerne exclusivement. — Oh! je le sais, reprit Timothée d'un air grave, vous ne vous écartez jamais en secret de la branche d'industrie que vous exercez en public; vous n'êtes pas de ces débitans qui enlèvent aux fabricans qui les fournissent un gain légitime, non certes! En parlant ainsi, il le regarda fixement sans que son visage trahît la moindre ironie, et ser Zacomo, qui, à l'égard de ses affaires, possédait une assez bonne dose de ruse, affronta ce regard sans que son visage trahît la moindre perfidie.

— Allons donc décider Amet, reprit Timothée, car entre gens de

bonne foi, comme nous le sommes, on doit s'entendre à demi-mot. — M. Spada vient de m'offrir pour vous, dit-il en turc à son maître le remboursement de votre créance de cette année; le jour où vous aurez besoin d'argent, il le tiendra à votre disposition. — C'est bien, répondit Abul, dis à cet honnête homme que je n'en ai pas besoin pour le moment, et que mon argent est plus en sûreté dans ses mains que sur mes navires. La foi d'un homme vertueux est un roc en terre ferme, les flots de la mer sont comme la parole d'un larron. — Mon maître m'accorde la permission de conclure cette affaire avec vous de la manière la plus loyale et la plus avantageuse aux deux parties, dit Timothée à M. Spada; nous en parlerons donc dans le plus grand détail demain, et si vous voulez que nous allions ensemble examiner la marchandise dans le port, j'irai vous prendre de bonne heure.—Dieu soit loué! s'écria M. Spada, et que dans sa justice il daigne convertir à la vraie foi l'ame de ce noble musulman! —Après cette exclamation ils se séparèrent, et M. Spada reconduisit sa fille jusque dans sa chambre, où il l'embrassa avec tendresse, lui demandant pardon dans son cœur de s'être servi de sa passion comme d'un enjeu; puis il se mit en devoir d'examiner ses comptes de la journée. Mais il ne fut pas long-temps tranquille, car Mme Loredana vint le trouver avec un coffre à la main. C'étaient quelques hardes qu'elle venait de préparer pour sa fille, et elle exigeait que son mari la conduisît chez la princesse le lendemain dès le point du jour. M. Spada n'était plus aussi pressé d'éloigner Mattea : il tâcha d'éluder ces sommations, mais voyant qu'elle était décidée à la conduire elle-même dans un couvent, s'il hésitait à l'emmener, il fut forcé de lui avouer que la réussite de son affaire dépendait seulement de quelques jours de plus de la présence de Mattea dans la boutique. Cette nouvelle irrita beaucoup la Loredana, mais ce fut bien pis lorsqu'ayant fait subir un interrogatoire implacable à son époux, elle lui fit confesser qu'au lieu d'aller chez la princesse dans la soirée, il avait parlé au musulman dans un café, en présence de Mattea. Elle devina les circonstances aggravantes que célait encore M. Spada, et les lui ayant arrachées par la ruse, elle entra dans une juste colère contre lui, et l'accabla d'injures violentes, mais trop méritées.

Au milieu de cette querelle, Mattea, à demi déshabillée, entra, et

se mettant à genoux entre eux deux : Ma mère, dit-elle, je vois que je suis un sujet de trouble et de scandale dans cette maison, accordez-moi la permission d'en sortir pour jamais. Je viens d'entendre le sujet de votre dispute. Mon père suppose qu'Abul-Amet a le desir de m'épouser, et vous, ma mère, vous supposez qu'il a celui de me séduire et de m'enfermer dans son harem avec ses concubines. Sachez que vous vous trompez tous deux. Abul est un honnête homme à qui sa religion défend sans doute de m'épouser, car il n'y songe pas, mais qui, ne m'ayant point achetée, ne songera jamais à me traiter comme une concubine ; je lui ai demandé sa protection, et une existence modeste en travaillant dans ses ateliers ; il me l'accorde; donnez-moi votre bénédiction, et permettez-moi d'aller vivre à l'île de Scio; j'ai lu un livre chez ma marraine, dans lequel j'ai vu que c'était un beau pays, paisible, industrieux, et celui de toute la Grèce où les Turcs exercent une domination plus douce. J'y serai pauvre, mais libre, et vous serez plus tranquilles quand vous n'aurez plus, vous, ma mère, un objet de haine, vous, mon père, un sujet d'alarmes. J'ai vu aujourd'hui combien le soin de vos richesses a d'empire sur votre ame; mon exil vous tiendra quitte de la dot sans laquelle Checo ne m'eût point épousée, et cette dot dépassera de beaucoup les deux mille sequins auxquels vous eussiez sacrifié le repos et l'honneur de votre fille, si Abul n'eût été un honnête homme, digne de respect encore plus que d'amour. — En achevant ce discours que ses parens écoutèrent jusqu'au bout, paralysés qu'ils étaient par la surprise, la romanesque enfant, levant ses beaux yeux au ciel, invoqua l'image d'Abul pour se donner de la force ; mais en un instant, elle fut renversée sur une chaise et rudement frappée par sa mère, qui était réellement folle dans la colère. M. Spada, épouvanté, voulut se jeter entre elles deux, mais la Loredana le repoussa si rudement, qu'il alla tomber sur la table. — Ne vous mêlez pas d'elle, criait la mégère, ou je la tue. — En même temps elle poussa sa fille dans sa chambre, et comme celle-ci lui demandait avec un sang-froid forcé, inspiré par la haine, de lui laisser de la lumière, elle lui jeta le flambeau à la tête. Mattea reçut une blessure au front, et voyant son sang couler : Voilà, dit-elle à sa mère, de quoi m'envoyer en Grèce sans regret et sans remords. Loredana exaspérée eut envie

de la tuer, mais saisie d'épouvante, au milieu de sa frénésie, cette femme, plus malheureuse que sa victime, s'enfuit en fermant la porte à double tour, arracha violemment la clé qu'elle alla jeter à son mari, puis elle courut s'enfermer dans sa chambre où elle tomba sur le carreau en proie à d'affreuses convulsions.

Mattea essuya le sa ng qui coulait sur son visage, et regarda une minute cette porte par laquelle sa mère venait de sortir; puis elle fit un grand signe de croix, en disant : Pour jamais! — En un instant les draps de son lit furent attachés à sa fenêtre, qui, étant située immédiatement au-dessus de la boutique, n'était éloignée du sol que de dix à douze pieds. Quelques passans attardés virent glisser une ombre qui disparut sous les couloirs sombres des Procuraties; puis bientôt après, une gondole de place dont le fanal était caché, passa sous le pont de *San Mose*, et s'enfuit rapidement avec la marée descendante le long du grand canal.

Je prie le lecteur de ne point trop s'irriter contre Mattea : elle était un peu folle, elle venait d'être battue et menacée de la mort ; elle était couverte de sang, et de plus elle avait quatorze ans ; ce n'était pas sa faute si la nature lui avait donné trop tôt la beauté et les malheurs d'une femme, quand sa raison et sa prudence étaient encore dignes d'un enfant.

Pâle, tremblante et retenant sa respiration, comme si elle eût craint de s'apercevoir elle-même au fond de la gondole, elle se laissa emporter pendant environ un quart d'heure. Lorsqu'elle aperçut les dentelures triangulaires de la mosquée, se dessiner en noir sur le ciel éclairé par la lune, elle commanda au gondolier de s'arrêter à l'entrée du petit canal *dei Turchi*.

La mosquée de Venise est un bâtiment sans beauté, mais non sans caractère, flanqué et comme surchargé de petites constructions, qui, par leur entassement et leur irrégularité au milieu de la plus belle ville du monde, présentent le spectacle de la barbarie ottomane, inerte au milieu de l'art européen. Ce pâté de temple et de fabriques grossières est appelé à Venise *il fondaco dei Turchi*. Les maisonnettes étaient toutes habitées par des Turcs ; le comptoir de leur compagnie de commerce y était établi, et lorsque Phingari, — la lune, — brillait dans le ciel, ils passaient les

longues heures de la nuit prosternés dans la mosquée silencieuse.

A l'angle formé par le grand et le petit canal qui baignent ces constructions, une d'elles, qui n'est, pour ainsi dire, que la coque d'une chambre isolée, s'avance sur les eaux à la hauteur de quelques toises. Un petit prolongement y forme une jolie terrasse; je dis jolie à cause d'une tente de toile bleue, et de quelques beaux lauriers-roses qui la décorent. Dans une pareille situation, au sein de Venise, et par le clair de lune, il n'en faut pas davantage pour former une retraite délicieuse. C'est là qu'Abul-Amet demeurait. Mattea le savait pour l'avoir vu souvent fumer au déclin du jour, accroupi sur un tapis au milieu de ses lauriers-roses; d'ailleurs chaque fois que son père passait avec elle en gondole devant le fondaco, il lui avait montré cette barraque dont la position était assez remarquable, en lui disant : Voici la maison de notre ami Abul, le plus honnête de tous les négocians.

On abordait à cette prétendue maison par une marche au-dessus de laquelle une niche, pratiquée dans la muraille, protégeait une lampe, et derrière cette lampe, il y avait et il y a encore une madone de pierre qui est bien littéralement flanquée dans le ventre de la mosquée turque, puisque toutes les constructions adjacentes sont superposées sur la base massive du temple. Ces deux cultes vivaient là en bonne intelligence, et le lien de fraternité entre les mécréans et les giaours, ce n'était pas la tolérance, encore moins la charité; c'était l'amour du gain, le dieu d'or de toutes les nations.

Mattea suivit le degré humide qui entourait la maison jusqu'à ce qu'elle eût trouvé un escalier étroit et sombre qu'elle monta au basard. Une porte, fermée seulement au loquet, s'offrit à elle, et ensuite une pièce carrée, blanche et unie, sans aucun ornement, sans autre meuble qu'un lit très bas et d'un bois grossier, couvert d'un tapis de pourpre rayé d'or; une pile de carreaux de cachemire, une lampe de terre égyptienne, un coffre de bois de cèdre, incrusté de nacre de perle, des sabres, des pistolets, des poignards et des pipes du plus grand prix; une veste qui valait bien quatre ou cinq cents thalers, et à laquelle une corde tendue en travers de la chambre servait d'armoire. Une écuelle d'airain de Corinthe pleine de pièces d'or, était posée à terre à côté d'un yatagban; c'étaient la bourse et la serrure d'Amet. Sa carabine, couverte de rubis et

d'émeraudes, était sur son lit, et une devise en gros caractères arabes était écrite sur la muraille, au-dessus de son chevet.

Mattea souleva la portière de tapisserie qui servait de fenêtre, et vit sur la terrasse Abul déchaussé et prosterné devant la lune.

Cette profonde immobilité de sa prière, que la présence d'une femme seule avec lui, la nuit, dans sa chambre, ne troublait pas plus que le vol d'un moucheron, frappa la jeune fille de respect. Ce sont là, pensa-t-elle, les hommes que les mères qui battent leurs filles vouent à la damnation. Comment donc seront damnés les cruels et les injustes?

Elle s'agenouilla sur le seuil de la chambre, et attendit, en se recommandant à Dieu, qu'il eût fini sa prière. Quand il eut fini en effet, il vint à elle, la regarda, essaya d'échanger avec elle quelques paroles inintelligibles de part et d'autre; puis, comprenant tout bonnement que c'était une fille amoureuse de lui, il résolut de ne pas faire le cruel, et, souriant sans rien dire, il appela son esclave, qui dormait en plein air sur une terrasse supérieure, et lui ordonna d'apporter des sirops, des confitures sèches et des glaces. Puis il se mit à charger sa plus longue pipe de cerisier, afin de l'offrir à la belle compagne de sa nuit fortunée.

Heureusement pour Mattea, qui ne se doutait guère des pensées de son hôte, mais qui commençait à trouver fort embarrassant qu'il ne comprît pas un mot de sa langue, une autre gondole avait descendu le grand canal en même temps que la sienne. Cette gondole avait aussi éteint son fanal, preuve qu'elle allait en aventures. Mais c'était une gondole élégante, bien noire, bien fluette, bien propre, avec une grande scie bien brillante, et montée par les deux meilleurs rameurs de la place. Le signore que l'on menait en conquête était couché tout seul au fond de sa boîte de satin noir, et, tandis que ses jambes nonchalantes reposaient alongées sur les coussins, ses doigts agiles voltigeaient, avec une négligente rapidité, sur une guitare. La guitare est un instrument qui n'a son existence véritable qu'à Venise, la ville silencieuse et sonore. Quand une gondole rase ce fleuve d'encre phosphorescente, où chaque coup de rame enfonce un éclair, tandis qu'une grêle de petites notes légères, nettes et folâtres, bondit et rebondit sur les cordes que parcourt une main invisible, on voudrait arrêter et sai-

sir cette mélodie faible, mais distincte, qui agace l'oreille des passans et qui fuit le long des grandes ombres des palais, comme pour appeler les belles aux fenêtres, et passer en leur disant: Ce n'est pas pour vous la sérénade, et vous ne saurez ni d'où elle vient, ni où elle va.

Or, la gondole était celle que louait Abul durant les mois de son séjour à Venise, et le joueur de guitare était Timothée. Il allait souper chez une actrice, et sur son passage il s'amusait à lutiner par sa musique les jaloux ou les amantes qui veillaient sur les balcons. De temps en temps il s'arrêtait sous une fenêtre et attendait que la dame eût prononcé bien bas en se penchant sous sa *tendina*, le nom de son galant, pour lui répondre: *Ce n'est pas moi*, et reprendre sa course et son chant de fauvette moqueuse. C'est à cause de ces courtes, mais fréquentes stations, qu'il avait tantôt dépassé, tantôt laissé courir devant lui, la gondole qui renfermait Mattea. La fugitive s'était effrayée chaque fois à son approche, et dans sa crainte d'être poursuivie, elle avait presque cru reconnaître une voix dans le son de sa guitare.

Il y avait environ cinq minutes que Mattea était entrée dans la chambre d'Abul, lorsque Timothée, passant devant le fondaco, remarqua cette gondole sans fanal qu'il avait déjà rencontrée dans sa course, amarrée maintenant sous la niche de la madone des Turcs. Abul n'était guère dans l'usage de recevoir des visites à cette heure, et d'ailleurs l'idée de Mattea devait se présenter d'emblée à un homme aussi perspicace que Timothée. Il fit amarrer sa gondole à côté de celle-là, monta précipitamment et trouva Mattea qui recevait une pipe de la main d'Abul, et qui allait recevoir un baiser auquel elle ne s'attendait guère, mais que le Turc se reprochait de lui avoir déjà trop fait désirer. L'arrivée de Timothée changea la face des choses; Abul en fut un peu contrarié. — Retire-toi, mon ami, dit-il à Timothée, tu vois que je suis en bonne fortune. — Mon maître, j'obéis, répliqua Timothée, cette femme est-elle donc votre esclave? — Non pas mon esclave, mais ma maîtresse, comme on dit à la mode d'Italie; du moins elle va l'être, puisqu'elle vient me trouver. Elle m'avait parlé tantôt, mais je n'avais pas compris. Elle n'est pas mal. — Vous la trouvez belle? dit Timothée. — Pas beaucoup, répondit Abul, elle est trop jeune

et trop mince; j'aimerais mieux sa mère, c'est une belle femme bien grasse. Mais il faut bien se contenter de ce qu'on trouve en pays étranger, et d'ailleurs ce serait manquer à l'hospitalité que de refuser à cette fille ce qu'elle désire. —Et si mon maître se trompait, reprit Timothée; si cette fille était venue ici dans d'autres intentions?—En vérité, le crois-tu?—Ne vous a-t-elle rien dit?— Je ne comprends rien à ce qu'elle dit. — Ses manières vous ont elles prouvé son amour?—Non, mais elle était à genoux pendant que j'achevais ma prière. —Est-elle restée à genoux quand vous vous êtes levé?—Non, elle s'est levée aussi.—Eh bien! dit Timothée en lui-même, en regardant la belle Mattea qui écoutait, toute pâle et toute inderdite, cet entretien auquel elle n'entendait rien, pauvre insensée! il est encore temps de te sauver de toi-même. —Mademoiselle, lui dit-il, d'un ton un peu froid, que désirez-vous que je demande de votre part à mon maître?—Hélas! je n'en sais rien, répondit Mattea fondant en larmes, je demande asile et protection à qui voudra me l'accorder; ne lui avez-vous pas traduit ma lettre de ce matin? Vous voyez que je suis blessée et ensanglantée; je suis opprimée et maltraitée au point que je n'ose pas rester une heure de plus dans la maison de mes parens; je vais me réfugier de ce pas chez ma marraine la princesse Gica, mais elle ne voudra me soustraire que bien peu de temps aux maux qui m'accablent et que je veux fuir à jamais, car elle est faible et dévote. Si Abul veut me faire avertir le jour de son départ, s'il consent à me faire passer en Grèce sur son brigantin, je fuirai, et j'irai travailler toute ma vie dans ses ateliers, pour lui prouver ma reconnaissance..... — Dois-je dire aussi votre amour? dit Timothée d'un ton respectueux, mais insinuant.—Je ne pense pas qu'il soit question de cela, ni dans ma lettre, ni dans ce que je viens de vous dire, répondit Mattea en passant d'une pâleur livide à une vive rougeur de colère; je trouve votre question étrange et cruelle dans la position où je suis; j'avais cru jusqu'ici à de l'amitié de votre part. Je vois bien que la démarche que je fais m'ôte votre estime; mais en quoi prouve-t-elle, je vous prie, que j'aie de l'amour pour Abul-Amet? — C'est bon, pensa Timothée, c'est une fille sans cervelle et non pas sans cœur. Il lui fit d'humbles excuses, l'assura qu'elle avait droit au secours et au respect de son maître,

ainsi qu'aux siens, et s'adressant à Abul : Seigneur mon maître, qui avez été toujours si doux et si généreux envers moi, lui dit-il, voulez-vous accorder à cette fille la grace qu'elle demande, et à votre serviteur fidèle, celle qu'il va vous demander? — Parle, répondit Abul, je n'ai rien à refuser à un serviteur et à un ami tel que toi. — Eh bien! dit Timothée, cette fille, qui est ma fiancée et qui s'est engagée à moi par des promesses sacrées, vous demande la grace de partir avec nous sur votre brigantin, et d'aller s'établir dans votre atelier à Scio; et moi je vous demande la permission de l'emmener et d'en faire ma femme. C'est une fille qui s'entend au commerce et qui m'aidera dans la gestion de nos affaires. — Il n'est pas besoin qu'elle soit utile à mes affaires, répondit gravement Abul; il suffit qu'elle soit fiancée à mon serviteur fidèle, pour que je devienne son hôte sincère et loyal. Tu peux emmener ta femme, Timothée, je ne soulèverai jamais le coin de son voile, et quand je la trouverais dans mon hamac, je ne la toucherais pas. — Je le sais, ô mon maître, répondit le jeune Grec, et tu sais aussi que le jour où tu me demanderas ma tête, je me mettrai à genoux pour te l'offrir; car je te dois plus qu'à mon père, et ma vie t'appartient plus qu'à celui qui me l'a donnée. — Mademoiselle, dit-il à Mattea, vous avez bien fait de compter sur l'honneur de mon maître: tous vos désirs seront remplis, et si vous voulez me permettre de vous conduire chez votre marraine, je connaîtrai désormais en quel lieu je dois aller vous avertir et vous chercher au moment du départ de notre voile.

Mattea eût peut-être bien désiré une réponse un peu moins strictement obligeante de la part d'Abul, mais elle n'en fut pas moins touchée de sa loyauté. Elle en exprima sa reconnaissance à Timothée, tout en regrettant tout bas qu'une parole tant soit peu affectueuse n'eût pas accompagné ses promesses de respect. Timothée la fit monter dans sa gondole, et la conduisit au palais de la princesse Veneranda. Elle était si confuse de cette démarche hardie, aveugle inspiration d'un premier mouvement d'effervescence, qu'elle n'osa dire un mot à son compagnon durant la route. — Si l'on vous emmène à la campagne, lui dit Timothée en la quittant à quelque distance du palais, faites-moi savoir où vous allez, et comptez que j'irai vous y trouver. — On



m'enfermera peut-être, dit Mattea tristement. — On sera bien malin si on m'empêche de me moquer des gardiens, reprit Timothée. Je ne suis pas connu de cette princesse Gica; si je me présente à vous, devant elle, n'ayez pas l'air de m'avoir jamais vu. Adieu, bon courage. Gardez-vous de dire à votre marraine que vous n'êtes pas venue directement de votre demeure à la sienne. Nous nous reverrons bientôt.

V.

Au lieu d'aller souper chez son actrice, Timothée rentra chez lui et se mit à rêver. Lorsqu'il s'étendit sur son lit, aux premiers rayons du jour, pour prendre le peu d'instans de repos nécessaire à son organisation active, le plan de toute sa vie était déjà conçu et arrêté. Timothée n'était pas, comme Abul, un homme simple et candide, un héros de sincérité et de désintéressement. C'était un homme bien supérieur à lui dans un sens, et peu inférieur dans l'autre, car ses mensonges n'étaient jamais des perfidies, ses méfiances n'étaient jamais des injustices. Il avait toute l'habileté qu'il faut pour être un scélérat, moins l'envie et la volonté de l'être. Dans les occasions où sa finesse et sa prudence étaient nécessaires pour opérer contre des fripons, il leur montrait qu'on peut les surpasser dans leur art sans embrasser leur profession. Ses actions portaient toutes un caractère de profondeur, de prévoyance, de calcul et de persévérance. Il avait trompé bien souvent, mais il n'avait jamais dupé; ses artifices avaient toujours tourné au profit des bons contre les méchans. C'était là son principe, que tout ce qui est nécessaire est juste, et que ce qui produit le bien ne peut être le mal. C'est un principe de morale turque qui prouve le vide et la folie de toute formule humaine, car les despotes ottomans s'en servent pour faire couper la tête à leurs amis sur un simple soupçon, et Timothée n'en faisait pas moins une excellente application à tous ses actes. Quant à sa délicatesse personnelle, un mot suffisait pour la prouver : c'est qu'il avait été employé par dix maîtres cent fois moins habiles que lui, et qu'il n'avait pas amassé la plus petite pacotille à leur service. C'était un garçon jovial, aimant la vie, dépensant le peu qu'il gagnait, aussi incapable de prendre que de

conserver, mais aimant la fortune et la caressant en rêve comme une maîtresse qu'il est très difficile d'obtenir et très glorieux de fixer.

Sa plus chère et plus légitime espérance dans la vie était de se trouver un jour assez riche pour s'établir en Italie ou en France, et pour être affranchi de toute domination. Il avait pourtant une vive et sincère affection pour Abul, son excellent maître. Quand il faisait des tours d'adresse à ce crédule patron (et c'était toujours pour le servir, car Abul se fût ruiné en un jour s'il eût été livré à ses propres idées dans la conduite des affaires); quand, dis-je, il le trompait pour l'enrichir, c'était sans jamais avoir l'idée de se moquer de lui, car il l'estimait profondément, et ce qui était à ses yeux de la stupidité chez ses autres maîtres, devenait de la grandeur chez Abul.

Malgré cet attachement, il désirait se reposer de cette vie de travail, ou au moins en jouir par lui-même, et ne plus user ses facultés au service d'autrui. Une grande opération l'eût enrichi, s'il eût eu beaucoup d'argent; mais n'en ayant pas assez, il n'en voulait pas faire de petites, et surtout il repoussait avec un froid et silencieux mépris les insinuations de ceux qui voulaient l'intéresser aux leurs, aux dépens d'Abul-Amet. M. Spada n'y avait pas manqué; mais comme Timothée n'avait pas voulu comprendre, le digne marchand de soieries se flattait d'avoir été assez habile en échouant pour ne pas se trahir.

Un mariage avantageux était la principale utopie de Timothée. Il n'imaginait rien de plus beau que de conquérir son existence, non sur des sots et des lâches, mais sur le cœur d'une femme d'esprit. Mais comme il ne voulait pas vendre son honneur à une vieille ou laide créature, comme il avait l'ambition d'être heureux en même temps que riche, et qu'il voulait la rencontrer et la conquérir jeune, belle, aimable et spirituelle, on pense bien qu'il ne trouvait pas souvent l'occasion d'espérer. Cette fois, enfin, il l'avait touchée du doigt, cette espérance. Depuis long-temps il essayait d'attirer l'attention de Mattea, et il avait réussi à lui inspirer de l'estime et de l'amitié. La découverte de son amour pour Abul l'avait bouleversé un instant; mais en y réfléchissant, il avait compris combien peu de crainte devait lui inspirer cet amour fantasque,

rêve d'un enfant en colère qui veut fuir ses pédagogues, et qui parle d'aller dans l'île des Fées. Un instant aussi, il avait failli renoncer à son entreprise, non plus par découragement, mais par dégoût; car il voulait aimer Mattea en la possédant, et il avait craint de trouver en elle une effrontée. Mais il avait reconnu que la conduite de cette jeune fille n'était que de l'extravagance, et il se sentait assez supérieur à elle pour l'en corriger, en faisant le bonheur de tous deux. Elle avait le temps de grandir, et Timothée ne désirait ni n'espérait l'obtenir avant quelques années. Il fallait commencer par détruire un amour dans son cœur avant d'y pouvoir établir le sien. Timothée sentit que le plus sûr moyen qu'un homme puisse employer pour se faire haïr, c'est de combattre un rival préféré et de s'offrir à la place. Il résolut, au contraire, de favoriser en apparence le sentiment de Mattea, tout en le détruisant par le fait sans qu'elle s'en aperçût. Pour cela, il n'était pas besoin de nier les vertus d'Abul, Timothée ne l'eût pas voulu; mais il pouvait faire ressortir l'impuissance de ce cœur musulman pour un amour de femme, sans porter la moindre atteinte de regret à l'amateur éclairé qui trouvait la matrone Loredana plus belle que sa fille.

La princesse Veneranda fut dérangée au milieu de son précieux sommeil par l'arrivée de Mattea à une heure indue. Il n'est guère d'heures indues à Venise; mais, en tout pays, il en est pour une femme qui subordonne toutes ses habitudes à l'importante affaire de se maintenir le teint frais. Comme pour ajouter au bienfait de ses longues nuits de repos, elle se servait d'un enduit cosmétique dont elle avait acheté la recette à prix d'or à un sorcier arabe. Elle fut assez troublée de cet événement, et s'essuya à la hâte pour ne point faire soupçonner qu'elle eût besoin de recourir à l'art. Quand elle eut écouté la plainte de Mattea, elle eut bien envie de la gronder, car elle ne comprenait rien aux idées exaltées; mais elle n'osa le faire, dans la crainte d'agir comme une vieille, et de paraître telle à sa filleule et à elle-même. Grace à cette crainte, Mattea eut la consolation de lui entendre dire : — Je te plains, ma chère amie; je sais ce que c'est que la vivacité des jeunes têtes; je suis encore bien peu sage moi-même, et entre femmes on se doit de l'indulgence. Puisque tu viens à moi, je me conduirai avec toi

comme une véritable sœur, et te garderai quelques jours, jusqu'à ce que la fureur de ta mère, qui est un peu trop dure, je le sais, soit passée. En attendant, couche-toi sur le lit de repos qui est dans mon cabinet, et je vais envoyer chez tes parens afin qu'en s'apercevant de ta fuite, ils ne soient pas en peine.

Le lendemain, M. Spada vint remercier la princesse de l'hospitalité qu'elle voulait bien donner à une malheureuse folle. Il parla assez sévèrement à sa fille. Néanmoins il examina, avec une anxiété qu'il s'efforçait vainement de cacher, la blessure qu'elle avait au front. Quand il eut reconnu que c'était peu de chose, il pria la princesse de l'écouter un instant en particulier, et quand il fut seul avec elle, il tira de sa poche la boîte de cristal de roche qu'Abul avait donnée à Mattea. — Voici, dit-il, un bijou et une drogue que cette pauvre infortunée a laissé tomber de son sein pendant que sa mère la frappait. Elle ne peut l'avoir reçue que du Turc ou de son serviteur. Votre excellence m'a parlé d'amulettes et de philtres; ceci ne serait-il point quelque poison analogue propre à séduire et à perdre les filles? — Par les clous de la sainte croix, s'écria Veneranda, cela doit être! Mais quand elle eut ouvert la boîte et examiné les pastilles: — Il me semble, dit-elle, que c'est de la gomme de lentisque, que nous appelons mastic dans notre pays. En effet, c'est même de la première qualité, du véritable skynos. Néanmoins il faut essayer d'en tremper un grain dans de l'eau bénite, et nous verrons s'il résistera à l'épreuve.

L'expérience ayant été faite, à la grande gloire des pastilles, qui ne produisirent pas la plus petite détonation et ne répandirent aucune odeur de soufre, Veneranda rendit la boîte à M. Spada, qui se retira en la remerciant et en la suppliant d'emmener au plus vite sa fille loin de Venise.

Cette résolution lui coûtait beaucoup à prendre, car avec elle il perdait l'espoir de sa soie blanche, et il retrouvait la crainte d'avoir à payer ses deux mille *doges*. C'est ainsi que, suivant une vieille tradition, il appelait ses sequins, parce que leur effigie représente le doge de Venise à genoux devant Saint-Marc. *Doze a Zinocchion* est encore pour le peuple synonyme de sequins de la république. Cette monnaie, qui mériterait par son ancienneté de trouver place dans les musées et dans les cabinets, a encore cours à Venise, et

les Orientaux la recoivent de préférence à toute autre, parce qu'elle est d'un or très pur.

Néanmoins Abul-Amet, à sa prière, se montra d'autant plus miséricordieux, qu'il n'avait jamais songé à le rançonner; mais comme le vieux fourbe avait voulu couper l'herbe sous le pied à son généreux créancier, en s'emparant de la soie blanche en secret, Timothée trouva que c'était justice de faire faire cette acquisition à son maître, sans y associer M. Spada. Assem, l'armateur smyrniote, s'en trouva bien, car Abul lui en donna mille sequins de plus qu'il n'en espérait, et M. Spada reprocha souvent à sa femme de lui avoir fait, par sa fureur, un tort irréparable; mais il se taisait bien vite lorsque la virago, pour toute réponse, serrait le poing d'un air expressif, et il se consolait un peu de ses angoisses de tout genre avec l'assurance de ne payer ses chers et précieux doges, ses *dattes succulentes*, comme il les appelait, qu'à la fin de l'année.

Veneranda et Mattea quittèrent Venise. Mais cette prétendue retraite où la captive devait être soustraite au voisinage de l'ennemi, n'était autre que la jolie île de Torcello, où la princesse avait une charmante villa, et où l'on pouvait venir dîner en partant de Venise en gondole après la sieste. Il ne fut pas bien difficile à Timothée de s'y rendre entre onze heures et minuit sur la *barchetta* d'un pêcheur d'huîtres.

Mattea était assise avec sa marraine sur une terrasse couverte de sycomores et d'aloës, d'où ses grands yeux rêveurs contemplaient tristement le lever de la lune qui argentait les flots paisibles et semait d'écailles d'argent le noir manteau de l'Adriatique. Rien ne peut donner l'idée de la beauté du ciel dans cette partie du monde, et quiconque n'a pas rêvé seul le soir dans une barque au milieu de cette mer, lorsqu'elle est plus limpide et plus calme qu'un beau lac, ne connaît pas la volupté. Ce spectacle dédommageait un peu la sérieuse Mattea des niaiseries insipides dont l'entretenait une vieille fille coquette et bornée.

Tout à coup il sembla que le vent apportait les notes grêles et coupées d'une mélodie lointaine. La musique n'était pas chose rare sur les eaux de Venise, mais Mattea crut reconnaître des sons qu'elle avait déjà entendus. Une barque se montrait au

loin, semblable à une imperceptible tache noire sur un immense voile d'argent. Elle s'approcha peu à peu, et les sons de la guitare de Timothée devinrent toujours plus distincts. Enfin la barque s'arrêta à quelque distance de la villa, et une voix chanta une romance amoureuse, où le nom de Veneranda revenait à chaque refrain au milieu des plus emphatiques métaphores. Il y avait si longtemps que la pauvre princesse n'avait plus d'aventures, qu'elle ne fut pas difficile sur la poésie de cette romance : elle en parla tout le reste de la soirée et tout le lendemain avec des minauderies charmantes, et en ajoutant tout haut, pour moralité à ses doux commentaires, de grandes exclamations sur le malheur des femmes qui ne pouvaient échapper aux inconvéniens de leur beauté et qui n'étaient en sûreté nulle part. Le lendemain, Timothée vint chanter plus près encore une romance encore plus absurde, qui fut trouvée non moins belle que l'autre. Le jour suivant, il fit parvenir un billet, et le quatrième jour il s'introduisit en personne dans le jardin, bien certain que la princesse avait fait mettre les chiens à l'attache et qu'elle avait envoyé coucher tous ses gens. Ce n'est pas qu'aux temps les plus florissans de sa vie elle eût été galante. Elle n'avait jamais eu ni une vertu ni un vice; mais tout homme qui se présentait chez elle avec l'adulation sur les lèvres, était sûr d'être accueilli avec reconnaissance. Timothée avait pris de bonnes informations, et il se précipita aux pieds de la douairière dans un moment où elle était seule, et sans s'effrayer de l'évanouissement qu'elle ne manqua pas d'avoir, il lui débita une si belle tirade, qu'elle s'adoucit, et pour lui sauver la vie (car il ne fit pas les choses à demi, et comme tout galant eût fait à sa place, il menaça de se tuer devant elle), elle consentit à le laisser venir de temps en temps baiser le bas de sa robe. Seulement, comme elle tenait à ne pas donner un mauvais exemple à sa filleule, elle recommanda bien à son humble esclave de ne pas s'avouer pour le chanteur de romances, et de se présenter dans la maison comme un parent qui arrivait de Morée.

Mattea fut bien surprise le lendemain à table, lorsque ce prétendu neveu, annoncé le matin par sa marraine, parut sous les traits de Timothée; mais elle se garda bien de le reconnaître, et ce ne fut qu'au bout de quelques jours qu'elle se hasarda à lui par-

ler. Elle apprit de lui, à la dérobée, qu'Abul, occupé de ses soieries et de sa teinture, ne retournerait guère dans son île qu'au bout d'un mois. Cette nouvelle affligea Mattea, non-seulement parce qu'elle lui inspirait la crainte d'être forcée de retourner chez sa mère d'où il lui serait très difficile désormais de s'échapper, mais parce qu'elle lui ôtait le peu d'espérance qu'elle conservait d'avoir fait quelque impression sur le cœur d'Abul. Cette indifférence de son sort, cette préférence donnée sur elle à des intérêts commerciaux, c'était un coup de poignard enfoncé peut-être dans son amour-propre encore plus que dans son cœur, car nous avouons qu'il nous est très difficile de croire que son cœur jouât un grand rôle dans ce roman de grande passion. Néanmoins comme ce cœur était noble, la mortification de l'orgueil blessé y produisit de la douleur et de la honte sans aucun mélange d'ingratitude ou de dépit; elle ne cessa pas de parler d'Abul avec vénération et de penser à lui avec une sorte d'enthousiasme.

Timothée devint, en moins d'une semaine, le sigisbé en titre de Veneranda. Rien n'était plus agréable pour elle que de trouver, à son âge, un tout jeune et assez joli garçon, plein d'esprit, et jouant merveilleusement de la guitare, qui voulût bien porter son éventail, ramasser son bouquet, lui dire des impertinences, et lui écrire des bouts rimés. Il avait soin de ne jamais venir à Torcello qu'après s'être bien assuré que M. et Mme Spada étaient occupés en ville et ne viendraient pas le surprendre aux pieds de sa princesse, qui ne le connaissait que sous le nom du prince Zacharias Kalasi.

Durant les longues soirées, le sans-gêne de la campagne permettait à Timothée d'entretenir Mattea, d'autant plus qu'il venait souvent faire des visites, et que dame Gica, par soin de sa réputation, prescrivait à son cavalier servant de l'attendre au jardin, tandis qu'elle serait au salon, et pendant ce temps, comme elle ne craignait rien au monde plus que de le perdre, elle recommandait à sa filleule de lui tenir compagnie, sûre que ses charmes de quatorze ans ne pouvaient entrer en lutte avec les siens. Le jeune Grec en profita, non pour parler de ses prétentions, il s'en garda bien, mais pour l'éclairer sur le véritable caractère d'Abul, qui n'était rien moins qu'un galant paladin, et qui, malgré sa douceur et sa bonté naturelles, faisait jeter une femme adultère dans un puits, ni plus

ni moins qui si c'eût été un chat. Il lui peignit en même temps les mœurs des Turcs, l'intérieur des harems, l'impossibilité d'enfreindre leurs lois qui faisaient de la femme une marchandise appartenant à l'homme, et jamais une compagne ou une amie. Il lui porta le dernier coup en lui apprenant qu'Abul, outre vingt femmes dans son harem, avait une femme légitime dont les enfans étaient élevés avec plus de soin que ceux des autres, et qu'il aimait autant qu'un Turc peut aimer une femme, c'est-à-dire un peu plus que sa pipe et un peu moins que son cheval. Il engagea beaucoup Mattea à ne pas se placer sous la domination de cette femme, qui, dans un accès de jalousie, pourrait bien la faire étrangler par ses eunuques. Comme il lui disait toutes ces choses par manière de conversation et sans paraître lui donner des avertissemens dont elle se fût peut-être méfiée, elles faisaient une profonde impression sur son esprit et la réveillaient comme d'un rêve.

En même temps il eut soin de lui dire tout ce qui pouvait lui donner l'envie d'aller à Scio, pour y jouir, dans les ateliers qu'il dirigeait, d'une liberté entière et d'un sort paisible. Il lui dit qu'elle trouverait à y exercer les talens qu'elle avait acquis dans la profession de son père, ce qui l'affranchirait de toute obligation qui pût faire rougir sa fierté auprès d'Abul. Enfin, il lui fit une si riante peinture du pays, de sa fertilité, de ses productions rares, des plaisirs du voyage, du charme qu'on éprouve à se sentir le maître et l'artisan de sa destinée, que sa tête ardente et son caractère fort et aventureux embrassèrent l'avenir sous cette nouvelle face. Timothée eut soin aussi de ne pas détruire tout-à-fait son amour romanesque, qui était le plus sûr garant de son départ, et dont il ne se flattait pas vainement de triompher. Il lui laissa un peu d'espoir, en lui disant qu'Abul venait souvent dans les ateliers et qu'il y était adoré. Elle pensa qu'elle aurait au moins la douceur de le voir, et quant à lui, il connaissait trop la parole de son maître pour s'inquiéter des suites de ces entrevues. Quand tout ce travail que Timothée avait entrepris de faire dans l'esprit de Mattea, eut porté les fruits qu'il en attendait, il pressa son maître de mettre à la voile, et Abul, qui ne faisait rien que par lui, y consentit sans peine. Au milieu de la nuit, une barque vint prendre la fugitive à Torcello et la conduisit droit au canal des Marano, où elle s'amarra

à un des pieux qui bordent ce chemin des navires au travers de bas-fonds. Lorsque le brigantin passa, Abul tendit lui-même une corde à Timothée, car il eût emmené trente femmes plutôt que de laisser ce serviteur fidèle, et la belle Mattea fut installée dans la plus belle chambre du navire.

VI.

Trois ans environ après cette catastrophe, la princesse Veneranda était seule un matin dans sa villa de Torcello, sans filleule, sans sigisbé, sans autre société pour le moment que son petit chien, sa soubrette et un vieil abbé qui lui faisait encore de temps en temps un madrigal ou un acrostiche. Elle était assise devant une superbe glace de Murano, et surveillait l'édifice savant que son coiffeur lui élevait sur la tête avec autant de soin et d'intérêt qu'aux plus beaux jours de sa jeunesse. C'était toujours la même femme, pas beaucoup plus laide, guère plus ridicule, aussi vide d'idées et de sentimens que par le passé. Elle avait conservé le goût fantasque qui présidait à sa parure et qui caractérise les femmes grecques lorsqu'elles sont dépaysées, et qu'elles veulent entasser sur elles les ornemens de leur costume avec ceux des autres pays. Veneranda avait en ce moment sur la tête un turban, des fleurs, des plumes, des rubans, une partie de ses cheveux poudrés et une autre teinte en noir. Elle essayait d'ajouter des crépines d'or à cet attirail qui ne la faisait pas mal ressembler à une des belettes empanachées dont parle La Fontaine, lorsque son petit nègre lui vint annoncer qu'un jeune Grec demandait à lui parler. — Juste ciel! serait-ce l'ingrat Zacharias? s'écria-t-elle. — Non, madame, répondit le nègre, c'est un très beau jeune homme que je ne connais pas et qui ne veut vous parler qu'en particulier. — Dieu soit loué! c'est un nouveau sigisbé qui me tombe du ciel, pensa Veneranda, et elle fit retirer les témoins en donnant l'ordre d'introduire l'inconnu par l'escalier dérobé. Avant qu'il parût, elle se hâta de donner un dernier coup d'œil à sa glace, marcha dans la chambre pour essayer la grace de son panier, fonça un peu son rouge, et se posa ensuite gracieusement sur son ottomane.

Alors un jeune homme, beau comme le jour, ou comme un prince de conte de fées, et vêtu d'un riche costume grec, vint se précipiter à ses pieds et s'empara d'une de ses mains qu'il baisa avec ardeur. — Arrêtez, monsieur, arrêtez, s'écria Veneranda éperdue, on n'abuse pas ainsi de l'étonnement et de l'émotion d'une femme dans le tête-à-tête; laissez ma main, vous voyez que je suis si tremblante, que je n'ai pas la présence d'esprit de vous la retirer. Qui êtes-vous? au nom du ciel! et que doivent me faire craindre ces transports imprudens? — Hélas! ma chère marraine, répondit le beau garçon, ne reconnaissez-vous point votre filleule, la coupable Mattea, qui vient vous demander pardon de ses torts et les expier par son repentir? — La princesse jeta un cri en reconnaissant en effet Mattea, mais si grande, si forte, si brune et si belle sous ce déguisement, qu'elle lui causait la douce illusion d'un jeune homme charmant à ses pieds. — Je te pardonnerai à toi, lui dit-elle en l'embrassant, mais que ce misérable Zacharias, Timothée, ou comme on voudra l'appeler, ne se présente jamais devant moi. — Hélas! chère marraine, il n'oserait, dit Mattea; il est resté dans le port sur un vaisseau qui nous appartient et qui apporte à Venise une belle cargaison de soie blanche. Il m'a chargé de plaider sa cause, de vous peindre son repentir, et d'implorer sa grace. — Jamais! jamais! s'écria la princesse. Cependant elle s'adoucit en recevant, de la part de son infidèle sigisbé, un cachemire si magnifique, qu'elle oublia tout ce qu'il y avait d'étrange et d'intéressant dans le retour de Mattea, pour examiner ce beau présent, l'essayer et le draper sur ses épaules. Quand elle en eut admiré l'effet, elle parla de Timothée avec moins d'aigreur et demanda depuis quand il était armateur et négociant pour son compte. — Depuis qu'il est mon époux, répondit Mattea, et qu'Abul lui a fait un prêt de cinq mille sequins pour commencer sa fortune. — Eh quoi! vous avez épousé Zacharias? s'écria Veneranda qui voyait dès-lors en Mattea une rivale; c'était donc de vous qu'il était amoureux, lorsqu'il me faisait ici de si beaux sermens et de si beaux quatrains? O perfidie d'un petit serpent réchauffé dans mon sein! Ce n'est pas que j'aie jamais aimé ce freluquet: Dieu merci, mon cœur superbe a toujours résisté aux traits de l'amour; mais c'est un affront que vous m'avez fait l'un et l'autre... — Hélas! non, ma bonne marraine, répondit

Mattea, qui avait pris un peu de la fourberie moqueuse de son mari, Timothée était réellement fou d'amour pour vous. Rassemblez bien vos souvenirs, vous ne pourrez en douter. Il songeait à se tuer par désespoir de vos dédains. Vous savez que de mon côté j'avais mis dans ma petite cervelle une passion imaginaire pour notre respectable patron Abul-Amet. Nous partîmes ensemble, moi pour suivre l'objet de mon fol amour, Timothée pour fuir vos rigueurs qui le rendaient le plus malheureux des hommes. Peu à peu, le temps et l'absence calmèrent sa douleur, mais la plaie n'a jamais été bien fermée, soyez-en sûre, madame, et s'il faut vous l'avouer, tout en demandant sa grace, je tremble de l'obtenir, car je ne songe pas sans effroi à l'impression que lui fera votre vue.—Rassure-toi, ma chère fille, répondit la Gica tout-à-fait consolée, en embrassant sa filleule, tout en lui tendant une main miséricordieuse et amicale, je me souviendrai qu'il est maintenant ton époux, et je te ménagerai son cœur, en lui montrant la sévérité que je dois avoir pour un amour insensé. La vertu que, grace à la sainte madone, j'ai toujours pratiquée, et la tendresse que j'ai pour toi, me font un devoir d'être austère et prudente avec lui. Mais explique-moi, je te prie, comment ton amour pour Abul s'est passé, et comment tu t'es décidée à épouser ce Zacharias, que tu n'aimais point.

— J'ai sacrifié, répondit Mattea, un amour inutile et vain à une amitié sage et vraie. La conduite de Timothée envers moi fut si belle, si délicate, si sainte, il eut pour moi des soins si désintéressés et des consolations si éloquentes, que je me rendis avec reconnaissance à son affection. Lorsque nous avons appris la mort de ma mère, j'ai espéré que j'obtiendrais le pardon et la bénédiction de mon pauvre père, et nous sommes venus l'implorer, comptant sur votre intercession, ô ma bonne marraine!—J'y travaillerai de mon mieux; cependant je doute qu'il pardonne jamais à ce Zacharias, à ce Timothée, veux-je dire, les tours perfides qu'il lui a joués. — J'espère que si, reprit Mattea; la position de mon mari est assez belle maintenant, et ses talens sont assez connus dans le commerce, pour que son alliance ne semble point désavantageuse à mon père.

La princesse fit aussitôt amener sa gondole, et conduisit Mattea chez M. Spada. Celui-ci eut quelque peine à la reconnaître sous son habit sciote. Mais, dès qu'il se fut assuré que c'était elle, il lui

tendit les bras, et lui pardonna de tout son cœur. Après le premier mouvement de tendresse, il en vint aux reproches et aux lamentations; mais dès qu'il fut au courant de la face qu'avait prise la destinée de Mattea, il se consola, et voulut aller sur-le-champ dans le port voir son gendre et la soie blanche qu'il apportait. Pour acheter ses bonnes graces, Timothée la lui vendit à un très bas prix, et n'eut point lieu de s'en repentir, car M. Spada, touché de ses égards, et frappé de son habileté dans le négoce, ne le laissa point repartir pour Scio sans avoir reconnu son mariage, et sans l'avoir mis au courant de toutes ses affaires. En peu d'années, la fortune de Timothée suivit une marche si heureuse et si droite, qu'il put rembourser la somme que son cher Abul lui avait prêtée, mais il ne put jamais lui en faire accepter les intérêts. M. Spada, qui avait un peu de peine à abandonner la direction de sa maison, parla pendant quelque temps de s'associer à son gendre; mais enfin Mattea étant devenue mère de deux beaux enfans, Zacomo, se sentant vieillir, céda son comptoir, ses livres et ses fonds à Timothée, en se réservant une large pension, pour le paiement régulier de laquelle il prit scrupuleusement toutes ses sûretés, en disant toujours qu'il ne se méfiait pas de son gendre, mais en répétant ce vieux proverbe des négocians : *Les affaires sont les affaires.*

Timothée, se voyant maître de la belle fortune qu'il avait attendue et espérée, et de la belle femme qu'il aimait, se garda bien de laisser jamais soupçonner à celle-ci combien ses vues dataient de loin. En cela, il eut raison. Mattea crut toujours de sa part à une affection parfaitement désintéressée, née à l'île de Scio, et inspirée par son isolement et ses malheurs. Elle n'en fut pas moins heureuse, pour être un peu dans l'erreur. Son mari lui prouva toute sa vie qu'il l'aimait encore plus que son argent, et l'amour-propre de la belle Vénitienne trouva son compte à se persuader que jamais une pensée d'intérêt n'avait trouvé place dans l'ame de Timothée à côté de son image. Avis à ceux qui veulent savoir le fond de la vie, et qui tuent la poule aux œufs d'or pour voir ce qu'elle a dans le ventre! Il est certain que si Mattea, après son mariage, eût été déshéritée, Timothée ne l'aurait pas moins bien traitée, et probablement il n'en eût pas ressenti la moindre humeur; les hommes comme lui ne font pas souffrir les autres de leurs revers, car il

n'est guère de véritables revers pour eux. Abul-Amet et Timothée restèrent associés d'affaires et amis de cœur toute leur vie. Mattea vécut toujours à Venise, dans son magasin, entre son père, dont elle ferma les yeux, et ses enfans pour lesquels elle fut une tendre mère, disant sans cesse qu'elle voulait réparer envers eux les torts qu'elle avait eus envers la sienne. Timothée alla tous les ans à Scio, et Abul revint quelquefois à Venise. Chaque fois que Mattea le revit après une absence, elle éprouva une émotion dont son mari eut très grand soin de ne jamais s'apercevoir. Abul ne s'en apercevait réellement pas, et, lui baisant la main à l'italienne, il lui disait la seule parole qu'il eût pu jamais apprendre : *Votre ami.*

Quant à Mattea, elle parlait à merveille les langues modernes de l'Orient, et dans la conduite de ses affaires, elle était presque aussi entendue que son mari. Plusieurs personnes, à Venise, se souviennent de l'avoir vue. Elle était devenue un peu forte de complexion pour une femme, et le soleil d'Orient l'avait bronzée, de sorte que sa beauté avait pris un caractère un peu viril. Soit à cause de cela, soit à cause de l'habitude qu'elle en avait contractée dans la vie de commis qu'elle avait menée à Scio, et qu'elle menait encore à Venise, elle garda toujours son élégant costume sciote, qui lui allait à merveille, et qui la faisait prendre pour un jeune homme par tous les étrangers. Dans ces occasions, Veneranda, quoique décrépite, se redressait encore, et triomphait d'avoir un si beau sigisbé au bras. La princesse laissa une partie de ses biens à cet heureux couple, à la charge de la faire ensevelir dans une robe de drap d'or, et de prendre soin de son petit chien.

George Sand.

POÉSIES POPULAIRES

DE LA BRETAGNE.

—

TROISIÈME PARTIE.[1]

DRAMES.

§ I.

Introduction. — Sainte Triffine.

Il nous reste à parler de la tragédie légendaire de *Sainte Triffine* que nous avons promis de faire connaître; mais ici, nous l'avouons, notre embarras devient extrême. Après les deux drames longuement racontés par nous, dans un précédent article, nous craignons de fatiguer le lecteur par la répétition des mêmes formes, et la monotonie de notre analyse louangeuse. L'intérêt que nous inspirent ces œuvres bretonnes ne nous aveugle pas à un tel point, que nous espérions le faire partager à tous. Outre la prévention patriotique, il y a pour nous, dans ces drames, un charme fascinateur qui n'existe point pour tout le monde. Au milieu de

(1) *Poésies populaires de la Bretagne.* Voir les n°s du 1er décembre 1834 et du 15 février 1835.

notre prose flasque et concassée, nous entendons encore l'accent biblique du vers breton, nous entrevoyons l'original à travers notre pâle traduction, et la phrase française nous frappe comme ferait une note, insignifiante pour tout autre, mais qui, à nous, nous rappellerait un chant de nourrice, ou quelque fatale romance rattachée à d'amers souvenirs. Malheureusement, ce charme mystérieux n'existe que pour nous seul. Notre traduction ne rappelle rien à la plupart de nos lecteurs, elle ne leur reflète pas toute une nature spéciale et aimée, tous les usages, toute la foi, toutes les attitudes d'un peuple fraternel; elle ne leur apporte point, comme à nous, ce parfum d'ajoncs en fleurs et de blé noir, ni ce tintement des cloches de village, ni ces bruissemens de la marée sur nos grèves, ni ces modulations mélancoliques des trompes d'avoine de nos pâtres, sur les montagnes bleues du pays. Si nos études sur les poésies celtiques ont éveillé quelque intérêt, nous devons l'attribuer au mouvement de curiosité et de surprise qu'a dû exciter, au premier moment, une littérature aussi inconnue, aussi singulière et aussi touchante; mais ce sentiment, nous craignons qu'il ne soit déjà épuisé, et que notre Bretagne ne produise l'effet de ces enfans présentés par leurs parens à des étrangers, et qui, après les voir amusés un instant par leurs gracieux caprices, les fatiguent bientôt.

Cependant nous avons à cœur de compléter ce que nous avons dit du drame breton, et la tragédie de *Sainte Triffine* diffère si essentiellement de celles que nous avons déjà analysées, elle est si spéciale par son sujet et par son exécution, si supérieure de style et de logique, qu'il nous a semblé impossible de la passer sous silence.

Jusqu'ici on n'a vu, dans le drame celtique, que l'expression âpre et dure de la passion. *Saint Guillaume* et *les Quatre fils d'Aymon* sont deux inspirations sauvages où les sentimens suaves n'apparaissent que par accident, comme un rayon de soleil dans un ciel d'hiver. Ce qui fait le fond de ces deux compositions, c'est une sorte de rusticité fauve, mêlée aux élans énergiques d'une piété sincère à faire peur. Après ces pièces, il restait à traiter l'aspect sentimental des affections humaines, à formuler l'expression élégiaque de la passion, dans un cœur à plus molle épiderme que celui du comte de Poitou et de Renaud. Les ames humaines ont deux sexes comme les corps; les tragédies bretonnes ne nous en avaient encore montré que de mâles et de fortes, l'ame féminine restait à peindre: c'est elle que l'auteur de *Sainte Triffine* s'est efforcé de révéler dans son œuvre.

Avez-vous trouvé quelquefois, dans votre vie, une de ces femmes pieuses qui passent leurs jours entre un mari égoïste, des enfans malades, et

les gênes du ménage, sans qu'un soupir tombé de leurs lèvres, sans qu'une ride plissée sur leur front protestât contre leurs souffrances; une de ces femmes dont l'ame est si simple, si pure, si bien conformée, que la douleur y passe, comme sur un corps vigoureux et sain, sans pouvoir l'enfiévrer? véritables *vases d'élection* où rien n'aigrit, où les pensées et les sentimens tombent ainsi que la rosée dans le calice des fleurs, sans y laisser d'amertume ni de lie; de ces femmes qui sont long-temps gaies, long-temps belles, long-temps aimantes; qu'on ne peut regarder sans s'attendrir, et auxquelles on attacherait volontiers des ailes pour les renvoyer au ciel, si on n'aimait mieux les voir des femmes que des anges. Si vous n'en avez pas rencontré de telles, du moins vous en avez rêvé. Eh bien! telle est Triffine, épouse d'Arthur, et reine de Bretagne; Triffine, la pauvre jeune fille d'Hybernie, poursuivie par le démon, dans la personne de son frère Kervoura; Triffine, qui passe par toutes les hontes, par toutes les terreurs, par toutes les souffrances, et qui reste tendre, douce jusqu'à la fin. Et ne croyez pas que cette céleste résignation lui vienne d'insensibilité. La jeune fille d'Hybernie aime les beaux vêtemens, les pages à toques bleues, et les crucifix d'or. Elle aime à s'asseoir aux pieds de son noble époux, sa tête blonde bercée sur ses genoux; elle aime la vie, car, près de mourir, elle pleure, elle crie à Dieu son effroi, elle lui dit: — « Mourir! mourir d'une mort violente! mais vous ne savez donc pas ce que c'est que mourir, Seigneur! » — Connaissez-vous rien de plus terrible, de plus éperdu, de plus sublime, que ces paroles adressées à Dieu: *Mais vous ne savez donc pas ce que c'est que mourir, Seigneur!* — Et plus tard, à genoux sur l'échafaud, elle étend encore ses bras vers les jeunes filles qu'elle voit dans la foule, et leur dit: — « Adieu, jeunes filles! adieu, heureuses jeunes filles! dans votre joie de vivre n'oubliez pas Triffine que les vers mangeront dans sa fosse; adieu à tous ceux qui sont ici, ajoute-t-elle; il en est un surtout à qui je dis trois fois adieu, je l'attendrai dans le ciel. » — Et Arthur, à qui elle adresse ces mots, est là, vis-à-vis; il est venu pour voir sa tête rouler à terre, et elle ne lui en veut pas, elle l'aime toujours; elle lui a dit: — « Je meurs sans colère, car c'est vous qui me faites mourir; je meurs sans regrets, car vous ne m'aimez plus! » Cela n'est-il pas beau, cela n'est-il pas déchirant? Ne trouvez-vous point que cette Triffine est parente de Desdemona? qu'elle n'est ni moins dévouée, ni moins mélancolique, ni moins belle à voir mourir?

Aux amateurs de mythes, nous pourrions dire que Triffine personnifie la femme bretonne, soumise, pieuse, façonnée au joug de l'homme, et prenant la vie avec résignation comme une épreuve, où tout ce qui n'est pas douleur est une grace; mais telle n'a point été la pensée de l'auteur.

Triffine est une idéalité trouvée entre le paradis et la terre, dans le monde de la poésie, par quelque candide imagination armoricaine. C'est la jeune captive de Chénier, *qui pleure et espère, et qui, au noir souffle du nord, plie et relève la tête.*

Quant au drame d'où se détache cette touchante figure, il était fourni par les légendes. C'est une histoire comme toutes nos histoires bretonnes, où l'on trouve un enfant miraculeux, des pirates du nord que le ciel frappe de paralysie, et un évêque avec lequel Dieu entretient une correspondance suivie. Encore dans *Sainte Triffine* Jésus-Christ ni la Vierge ne viennent-ils dénouer la pièce. L'auteur savait sans doute son Horace :

> Nec Deus intersit, nisi dignus vindice nodus
> Inciderit.

Le jugement de Dieu suffit pour tout éclaircir, et tout mettre à sa place. Ce dénouement, du reste, n'est dépourvu ni de poésie ni de grandeur; c'est un beau spectacle que cet enfant frappant un homme fort de son glaive et posant son petit pied sur la tête du méchant, en proclamant l'innocence et la sainteté de sa mère, injustement condamnée; c'était un dramatique commentaire des mots de l'Écriture : Dieu seul est fort ! — Le plus grossier Celte devait les comprendre en voyant ce vengeur de douze ans, debout près du cadavre de Kervoura.

Du reste, le récit du drame de *Sainte Triffine*, présenté simplement et sans analyse, fera comprendre le charme de cette composition bien mieux que ne le feraient nos réflexions. Nous allons le donner ici, mais en le plaçant dans son cadre et en faisant revivre, autant que nous le pourrons, l'époque pour laquelle fut composée cette tragédie; peut-être, posée ainsi devant son siècle et entourée de son atmosphère, fera-t-elle mieux ressortir ses simplicités ravissantes, ses graces paysannes et ses attendrissantes naïvetés de douleur. Ce sera d'ailleurs pour nous une nouvelle occasion de faire connaître un coin de cet immense poème qu'on nomme la Bretagne. D'ici qu'elle ait trouvé son Michel-Ange, pour la peindre en pied, sur une toile à sa taille, il faut s'en tenir aux croquis et aux études qui peuvent du moins la faire connaître en détail.

§. II.

Une réunion de poètes bretons au seizième siècle.

Le quinzième jour du mois de décembre de l'année 1550 fut un des plus froids qu'on eût vus, de mémoire d'homme, à Bréhand-Loudéac,

petite ville de la province de Bretagne. La neige, qui couvrait la terre depuis huit jours accomplis, avait tellement refroidi l'air, qu'à moins d'affaires pressantes, nul bourgeois ne quittait la maison, et toutes les rues étaient désertes. Quant aux grands chemins, on n'y voyait plus ni colporteurs, ni étrangers, ni soudards. On apercevait seulement, de temps en temps, dans les campagnes, un prêtre qui allait porter le viatique, un capucin faisant la quête dans les fermes, ou quelques jeunes gentilshommes, vêtus de bon drap fourré, qui chassaient dans les bruyères. Mais les paysans avaient abandonné tous leurs travaux. A peine si l'on en rencontrait quelques-uns, de loin en loin, allant à la ville ou en revenant, par nécessité; et encore c'était pitié de les voir marcher le long des sentiers, les deux mains sous leurs aisselles, les jarrets pliés, cherchant le côté de la route où le soleil montrait sa réjouissante flambée, et, si grelotans, si transis, si resserrés dans leur sentiment de froid, qu'ils passaient devant les calvaires sans découvrir leurs têtes, ni faire le signe de la croix.

Comme nous l'avons dit en commençant ce chapitre, le quinzième jour de ce mois de décembre le froid avait semblé s'accroître encore. Il s'était élevé, vers le soir, une bise mêlée de givre qui coupait le visage à tel point qu'on ne rencontrait que des nez rouges et des yeux pleureurs. Aussi chacun s'était-il ramassé de bonne heure, et, à la tombée de la nuit, toutes les portes étaient fermées, tous les châssis de toile écrue (qui, à cette époque, tenaient encore lieu de carreaux dans une grande partie de la Bretagne) avaient été baissés et les volets rabattus par-dessus, si bien qu'on eût dit la ville entière endormie ou morte, sans les rumeurs qui sortaient par bouffées des habitations, et les clartés qui passaient sous les fentes des portes et entre les jointures des croisées.

Une maison surtout, située au milieu de la principale rue de Loudéac, se distinguait par la clarté qui brillait à travers sa fenêtre sans volets et par les éclats de rire qui en sortaient fréquemment. Cette maison était celle de la veuve Flohic, qui tenait, à cette époque, l'auberge la plus achalandée de l'endroit. Une enseigne, suspendue au-dessus de la porte, à côté d'une touffe de guy, avertissait les passans et les étrangers de sa destination. La veuve Flohic avait fait peindre sur cette enseigne Jésus-Christ en habit complet de gentilhomme, et l'épée au côté, montant au ciel, soutenu par deux anges. Au-dessus on lisait ces mots : *Ar résurrection hon Salver,* — la résurrection de notre Sauveur; et plus bas, également en breton : *Dinée des voyageurs à pied : quatre sols. Couchée des voyageurs à pied : six sols.* Au haut de l'enseigne était écrit : *Auberge par la permission du roi et du parlement.*

Or, dans une salle basse de la taverne de *la Résurrection*, cinq buveurs

se trouvaient, ce soir-là, joyeusement attablés près du feu, ayant chacun devant eux un *pichet* en faïence rempli de cidre nouveau. Le peu d'élégance de leur costume, uniquement composé de berlinge et de gros drap, n'aurait pas suffisamment indiqué leur condition à une époque où beaucoup de gentilshommes bretons conduisaient la charrue en habit de toile et l'épée au côté; mais l'absence de celle-ci prouvait clairement qu'ils n'appartenaient, ni les uns ni les autres, à la noblesse. C'était en effet une réunion de gens du peuple, mais d'autant plus digne d'être observée, que ces cinq hommes résumaient alors toute la littérature du pays : c'étaient les quatre plus grands poètes connus de la Bretagne.

Le plus vieux d'entre eux, Ivon Troadec (Ives aux grand pieds), était le *sonneur* (1) le plus renommé des pays de Goëlo et de Tréguier. Il passait pour maître consommé dans l'art du *bigniou* et de la *bombarde* ou hautbois. Nul ne savait comme lui conduire un branle, et sa présence seule donnait de l'éclat à un *pardon* ou aux *aires* neuves. Il était également recherché dans les châteaux, où il passait souvent des semaines entières, pendant l'hiver, jouant du rebec et donnant le bal à la jeune noblesse. Outre sa réputation musicale, il avait encore acquis une grande célébrité comme *rimeur*, et l'on citait de lui une foule de *guerz* populaires qui se chantaient à tous les fours et à tous les moulins de la vallée. Ivon Troadec était un vieillard joyeux et sensible, une espèce d'Anacréon de bourgade, dont l'ame sans fiel débordait dans de gracieuses compositions et d'innocentes railleries. Sa figure grotesquement curieuse portait l'empreinte de ce caractère bienveillant, dépourvu d'écorce et d'angles, qui l'avait rendu le bienvenu de tout le monde.

Le voisin qu'il avait à ses côtés formait avec lui, au physique comme au moral, le plus entier et le plus frappant contraste. C'était un homme dont l'extérieur annonçait une vigueur peu commune. Il était petit, mais large, anguleux, massif; on eût dit un buste d'Hercule soudé aux courtes jambes d'un Lapon. Ses cheveux roux tombaient en désordre sur un vaste front épanoui qui s'alliait singulièrement au reste de son visage, dont les traits confus rappelaient assez ces esquisses grossièrement indiquées par le fusin d'un dessinateur inhabile. Or, ce petit homme à figure sauvage n'était autre que Ian Abalen, autrefois soudard du comte de Rieux, établi, depuis quelques années, à Bréhand-Loudéac, comme arquebusier et fourbisseur d'armes, et auteur du fameux drame des *Quatre fils d'Aymon*.

Vis-à-vis étaient assis deux autres buveurs. L'un était Per Coatmor

(1) Musicien.

(Pierre du bois de la mer), beau jeune homme, tout triste et tout pâle de son génie, qui n'avait pu se faire prêtre parce qu'il était serf, et qui jetait sa douleur dans des *sones* qui faisaient pleurer les jeunes filles aux veillées. L'autre, déjà vieux, portait un costume si particulier, qu'il mérite une courte description. Une longue robe arménienne, faite de gros drap et doublée de peaux de lapins, l'enveloppait tout entier. Il avait pour coiffure une toque également garnie de fourrures, et sa longue barbe blanche descendait jusqu'à sa poitrine. De sa poche sortait à demi une longue écritoire, et à sa ceinture était suspendu un livre à couverture de bois et à garniture de fer, sur lequel était gravé le cachet distinctif adopté par lui et qui était *un Saturne armé de sa faulx*, avec cette légende : *Virtus hanc aciem retundit*. A ces signes, il était facile de reconnaître Jacques Colinée, élève du célèbre Henri Etienne, et l'inventeur des lettres italiques. C'était le *maître ès art d'impression* de la cité de Loudéac, et le livre qu'il portait à sa ceinture était le fameux Testament grec in-8°, dont il avait lui-même gravé et fondu les caractères, qu'il avait composé, imprimé, corrigé, annoté et broché; car, à cette époque, l'imprimerie n'était pas seulement une industrie : c'était, à la fois, un art, un métier, une science. Il fallait réunir, dans sa seule personne, l'érudition de dix de nos savans, l'adresse de cent de nos ouvriers. Aussi était-ce plus qu'une profession, c'était comme un sacerdoce, comme une franc-maçonnerie; quelque chose de mystérieux et d'effrayant pour le vulgaire, qui, ne pouvant comprendre tant de patience, de travail, d'intelligence, criait à la sorcellerie, en se signant, épouvanté, devant le noir appareil de Guttenberg.

Enfin, plus bas que les quatre personnages dont nous venons de parler, sur un escabeau à trois pieds, un idiot était accroupi dans l'attitude ramassée et tout animale particulière aux êtres atteints d'une débilité mentale. Les traits d'Olier Morvan n'étaient point ceux qui caractérisent une imbécillité native. A ce front chauve et ouvert, à cette tête amincie vers la partie postérieure, à ces yeux dilatés, mais longs et délicats, à cette régularité affaissée de tous les muscles de la face, il était facile de reconnaître une de ces natures coulées dans un beau moule, mais manquées à la fonte, et n'en sortant qu'à demi modelées, avec d'admirables lignes subitement interrompues, de merveilleuses expressions à demi altérées. Morvan, en effet, était tombé dans la vie, tout calciné de passions, et brûlant comme un métal en fusion; mais, pour n'avoir point rencontré le bon côté du moule, il s'était trouvé faussé, et était devenu ce je ne sais quoi, tenant le milieu entre l'homme de génie et l'idiot; ce type à moitié effacé, qui faisait mal à voir et jetait l'esprit dans une sorte d'inquiétude incertaine. Il avait voulu d'abord entrer dans les ordres, mais

ses excès l'avaient bientôt fait expulser des écoles; alors il s'était livré aveuglément aux dérèglemens les plus frénétiques. Balloté entre ses appétits de bête fauve et ses scrupules de chrétien, il s'était jeté, tour à tour, dans les désordres et les repentirs; il s'était fait soudard, pillant les campagnes du Léonnais, violant les femmes et incendiant les fermes; puis on l'avait vu, deux mois entiers, au haut du *Menez-Brée*, dans une grotte humide, couché sur la pierre, et criant ses remords à Dieu. De si monstrueuses prodigalités d'imagination, de sensibilité et d'intelligence l'avaient épuisé, et il s'était trouvé conduit, jeune encore, à cette sorte d'hébétation dans laquelle il croupissait alors, et que traversaient à peine, de temps en temps, quelques lueurs de son énergique vitalité d'autrefois. Vers l'âge de vingt ans, et dans une de ces crises qui secouèrent tant de fois sa vie, il avait composé l'étrange drame de *Saint Guillaume* qui avait eu dans le pays un succès immense, et que toute la Bretagne était venu voir à Guingamp, où il avait été représenté. Mais Olier Morvan n'était plus, au moment où se passait la scène que nous décrivons, qu'un pâle fantôme de lui-même. Incapable de tout travail, et poussé par l'instinct de la conservation, il avait songé à tirer profit de la beauté de sa voix, et il s'était fait recevoir chantre de la paroisse de Bréhand-Loudéac. Ce n'était guère qu'au lutrin, pendant les plus belles cérémonies de l'année, lorsque l'église était embaumée d'encens, les dalles couvertes de genets fleuris, et les cierges allumés, qu'il semblait encore, parfois, se retrouver lui-même, et que l'intelligence descendait dans ce crâne vide et mort. Alors sa voix prenait une expression impossible à dire. On l'entendait dominer les chants de l'église par des accens si suaves et si terribles, par des inflexions si incisives et si enivrantes, qu'un vague saisissement courait dans la foule, et qu'on se disait à l'oreille avec une sorte d'effroi : — Morvan pense aujourd'hui ! — Mais ces élans étaient courts. Au sortir de l'office, où il avait retrouvé un sublime éclair de raison, il venait, au cabaret, noyer dans l'ivresse sa vague tristesse d'idiot, et les autres buveurs lui faisaient place près d'eux, en souvenir de ce qu'il avait été; et ils remplissaient son verre comme ils eussent fait de celui d'un absent ou d'un mort, par une sorte de survivance d'amitié et d'admiration pour l'ombre de ce qui avait été autrefois un grand poète.

Au moment où nous avons introduit nos lecteurs dans la taverne de la *Résurrection de notre Sauveur*, les pichets avaient été déjà remplis et vidés plusieurs fois, et les douces fumées du cidre commençaient à exciter les buveurs égayés par un feu d'ajonc qui flambait dans l'âtre. Ils s'abandonnaient à ce plaisir égoïste qui naît instinctivement chez nous de la comparaison d'un bien-être dont nous jouissons et d'une

souffrance que nous pourrions éprouver. La bise glaciale qui sifflait au-dehors leur rendait le cidre meilleur et l'aspect du foyer plus doux. Aussi la gaieté était-elle générale et bruyante. Per Coatmor, qui ne s'était point d'abord livré à la même joie que ses compagnons, était alors en but à leurs agaceries.

— Sur ma part du paradis! s'écria Ivon Troadec, Coatmor écoute plus le vent que ce que nous disons; le voilà la tête penchée contre la fenêtre; on dirait qu'il attend que la brise lui apporte quelque parole de jeune fille qui l'appelle pour causer avec elle derrière le pignon (1).

Le jeune maître d'école sourit doucement.

—Il fait un vent *impérial* (2), et de ce temps les paroles des jeunes filles ne seraient pas entendues, même par l'oreille d'une taupe.

— À quoi penses-tu d'ailleurs, Troadec? dit Abelen de sa rude voix. Ne sais-tu pas que Coatmor a renoncé à prendre les jeunes filles par le petit doigt (3)? Avant peu, tu verras sa tête sous un capuchon brun. Il commence déjà à prêcher contre l'amour et la danse.

— Qu'est-ce que j'entends? reprit Troadec avec une plaisante colère; prêcher contre la danse, *rimeur!* et les *sonneurs*, que deviendront-ils? Tu veux donc que l'on me promène avec une ceinture de paille autour du corps (4)?

— L'armurier ment comme un tailleur, dit le jeune poète en riant.

— Je mens! Vous allez voir, vous autres! Dis-nous donc ton dernier *sône* que tu chantais l'autre jour à Marharite Kerénor.

Le maître d'école rougit et voulut se défendre, mais tous les buveurs crièrent à la fois : — Dis-nous ton *sône*, Coatmor; vas-tu faire comme les demoiselles nobles quand on les prie de chanter un noël?

Le jeune poète ne put s'y refuser plus long-temps, et après s'être recueilli un instant, il commença le *sône* qui suit, de cette voix haute et prolongée particulière aux chanteurs bretons.

(1) Les Bretons, en parlant des conversations secrètes des amoureux, se servent de cette expression. C'est en effet *derrière le pignon* que le mystère de ces entretiens court le moins de risques, puisque c'est le seul côté de la maison où il ne se trouve pas d'ouverture qui puisse les trahir.

(2) Expression bretonne.

(3) En Bretagne, lorsque l'on voit un jeune homme et une jeune fille se tenir par le petit doigt, c'est une preuve qu'ils se font la cour.

(4) *Kemered ar gouriz plouz*, pour dire faire banqueroute, parce que dans le moyen-âge on conduisait en Bretagne les banqueroutiers autour de la paroisse avec une ceinture de paille autour des reins.

SONE.

— Je n'irai point avec vous jusqu'à Paris, mon doux ami, ni jusqu'à Rouen non plus. Qu'irais-je voir parmi les hommes du haut pays? — Une glace qui est souvent trompeuse, à ce qu'on dit.

Non, je n'irai avec vous que jusqu'au reliquaire du village, mon doux ami; jusqu'au reliquaire, pour voir les ossemens, car un jour il faut mourir!

Les ossemens sont là placés nuit et jour. Ils ont perdu leur vêtement de chair; il ont perdu leur peau si douce et leurs mains blanches, et leurs ames aussi! — Où sont-elles allées, leurs ames, mon doux ami?

Quand les prédicateurs sont dans la chaire, vous riez d'eux. Vous dansez dans cette vie!... — Oh! vous danserez aussi dans l'autre!

Car dans l'enfer il y a une grande salle tapissée pour les danseurs. — Tapissée de pointes de fer en dedans et tout autour.

Et là, nu-pieds, joyeux ami, vous danserez, et les démons avec une fourche rougie vous exciteront et vous diront: Danse encore, jeune homme; danse, jeune homme qui aimais les pardons.

— Taisez-vous, jeune fille, avec vos railleries, et aimez-moi, car je vous aime. Prenez-moi pour votre époux, et la vie sera douce pour nous, et je n'aimerai plus ni la danse ni les pardons.

— Je n'avais que quinze ans achevés, mon doux ami, quand j'allai au coin de l'église. Mon bon ange était là, et il m'annonça qu'il fallait aller au couvent.. au couvent pour me faire religieuse, et laisser les souffrances du monde de côté.

— Ma jolie maîtresse, croyez-moi, oubliez le couvent, mariez-vous à moi; je vous abriterai dans la joie, comme Dieu dans son couvent, ma maîtresse! Je vous abriterai dans ma joie, comme Dieu dans son couvent, ma maîtresse jolie.

— Non, non, jeune homme, cherchez une autre fille. Vous êtes un homme beau et corpulent(1), vous trouverez quelque autre aussi bien que moi, et mieux aussi, grace à Dieu!

— Je n'en veux ni de mieux, ni de semblable; il faut que je vous aie ou que je meure. Je n'en veux ni de mieux ni de pire; mais je veux que vous me preniez à merci.

(1) En Bretagne, aux yeux des paysans, la corpulence est une grande beauté; c'est un signe de distinction, de richesse, de loisir, comme, chez nous, dans la classe élevée, le potelé des mains et la blancheur du visage.

Tenez, ma maîtresse, voici une bague; mettez-la à votre main gauche.

— La bague de Dieu me conduira; je ne mettrai point d'autre bague à mon doigt que l'alliance de Jésus-Christ. Celle-là ne me quittera pas.

— Oh! ma maîtresse, que de temps j'ai passé près de vous sans profit, si ce que vous dites là est la vérité!

— Jeune homme, le temps que vous avez perdu près de moi, je vous en récompenserai en priant jour et nuit, pour que vous alliez en paradis.

— Adieu donc, ô jeune fille! adieu. Hélas! maintenant je le sais, on a tort de rire quand on est petit enfant, car la vie est triste; on a tort de trouver doux le lait de sa nourrice, car la vie est amère. »

— Bien chanté, Coatmor, crièrent tous les buveurs; tu es un beau rimeur.

— *Diis pietas tua et musa cordi est*, ajouta Collinée avec son sourire distrait et bon.

Un gémissement sourd se fit entendre aux pieds de la table, et une voix vibrante, voix pleine de tristesse et d'accent, répéta doucement :

On a tort de rire quand on est petit enfant,
Car la vie est triste;
On a tort de trouver doux le lait de sa nourrice,
Car la vie est amère!

Tous les yeux se tournèrent sur Morvan l'idiot. Son visage pâle s'était levé au niveau de la table; un éclair d'intelligence douloureux brillait dans ses regards, et deux larmes coulaient le long de ses joues affaissées.

— Olier a entendu, dit Abalen. Quand on lui parle, il ne sait pas ce qu'on lui dit; mais les vers, il les comprend encore. Il est comme les rossignols en cage, qui ne chantent plus que lorsqu'ils entendent un autre rossignol chanter.

Puis, comme s'il avait pitié de cette raison momentanément rappelée :

— Ton pichet, chantre, dit-il à Morvan d'une voix rude.

L'expression intelligente quitta à l'instant les traits de l'idiot. Il avança machinalement son vase de faïence, et laissa éclater un rire stupide en voyant que l'armurier le lui remplissait.

Après un moment de silence, tout le monde parut avoir oublié l'incident qui venait d'avoir lieu.

— C'est grand dommage, mon jeune *ludi magister*, reprit Collinée en s'adressant à Coatmor, que toi et tous ceux-ci, vous ne soyez point nés dans Rome ou dans la belle Grèce; peut-être bien aurais-tu été un Horatius, celui-ci un Eschyle, et ce sonneur le beau chantre de Téos; mais Dieu

vous a fait naître sons un ciel inclément, parlant la langue des barbares, et c'est grande pitié de voir ainsi les perles de votre imagination enchâssées dans le plomb grossier de votre langage celtique.

— Ne dis pas de mal de la Bretagne, Collinée, s'écria Abalen. J'ai été soudard dans tout le haut pays jusqu'à la Seine, et je n'ai point trouvé d'autres contrées où l'herbe fût si verte, les landes si fleuries, et les clochers si hauts. Quant au langage, il est noble et fort, ainsi qu'il convient à des hommes. Les mots disent ce qu'ils veulent dire; ils touchent l'esprit comme une main et lui font sentir l'objet. La langue bretonne est la langue de nos pères; et Dieu fasse paix à ceux qui l'ont parlée avant nous! ajouta l'armurier en découvrant sa tête.

Le vieil imprimeur sourit.

— C'est ainsi qu'ils sont tous, dit-il; ainsi que j'étais aussi, moi, il y a vingt ans. Le jeune imagier Kernewote, qui m'est arrivé avant-hier, et qui veut faire son apprentissage dans l'art d'impression, est comme toi, Abalen; il croit que la langue bretonne est celle qui se parlait dans le paradis terrestre. Et cependant il sait le latin, lui. Je crois même qu'il fait aussi des vers bretons.

— Par la Vierge Marie, maître, pourquoi ne lui avez-vous pas dit de venir ce soir avec nous? il nous aurait chanté des *guerz* de Cornouailles.

— Il viendra, répondit Collinée.

Ce fut un cri général de joie.

— Apportez du cidre, veuve Flohic, hurla Abalen, je veux boire et chanter jusqu'à l'heure du *poul piquet*. Que Dieu te bénisse, Collinée, pour cette bonne pensée! — Et quand viendra le jeune gars?

— Je crois que le voici, répondit l'imprimeur en penchant l'oreille; et, en effet, le bruit de sabots criant sur les pavés neigeux se faisait entendre au dehors. Bientôt on heurta à la porte, et l'hôtesse alla ouvrir.

— Bénédiction de Dieu à cette maison et à ceux qui y sont! dit l'étranger en entrant.

— Et à vous, répondirent les buveurs.

— Nous vous attendions, Tanguy, ajouta Collinée.

Le jeune homme s'avança en s'excusant et le chapeau à la main. C'était un beau garçon de vingt-quatre ans, de petite taille, mais souple et élégant. Sa figure mobile était encadrée dans des flots de cheveux noirs qui tombaient des deux côtés sur ses épaules. Un costume complet de Kernewote, de couleur violette et garni de ganses écarlates, serrait sa taille. Ses larges culottes de toile piquée, à demi échappées de dessus ses hanches, descendaient jusqu'à ses genoux, et s'y réunissaient à des guêtres brunes, boutonnées sur le devant. Au moment où il s'approcha, tous les

yeux se tournèrent sur lui, et il y eut parmi les buveurs un échange de regards, un mouvement de bienveillance qui indiquait clairement que la première vue avait été favorable au Kernewote. Troadec et Abalen lui firent une place entre eux et l'engagèrent à s'asseoir.

— Venez au feu, mon jeune homme, lui dit le premier, car *le remplisseur de coffres* (1) est dur cette année, et je pense, ajouta-t-il, que, pour vous rendre dans notre ville, vous avez dû trouver, par les chemins, plus de bécassines que de pélerins. Le soleil ne gène pas la marche par le temps qu'il fait.

— Madame la Vierge a filé sa quenouille (2) pendant tout mon voyage, répondit Tanguy, et je n'ai trouvé dehors que des caqueux qui cherchaient les bêtes mortes et les pendus qui brandillaient aux potences. Tous les honnêtes gens étaient à la maison.

— Et vous avez marché long-temps ainsi?

— Trois jours entiers. De Kerné (3) ici, le chemin est long, et je doute que celui du paradis soit plus difficile. — Sans compter les soudards qui ravagent le pays.

— Les soudards! les avez-vous rencontrés? demandèrent à la fois toutes les voix.

— Non, par la protection de saint Corentin; mais j'ai vu de leurs œuvres. Les fossés de la route sont couverts de croix des deux côtés, et de Carhaix à Vannes on dirait un cimetière.

Tous se regardèrent en hochant la tête, et il y eut un moment de silence.

— Cela doit être ainsi, s'écria enfin Abalen, en frappant la table du poing avec violence, cela doit être ainsi. Le moyen que nous soyons tranquilles, maintenant que nous n'avons plus notre maître à nous, et qu'on nous a faits Français? Les deux yeux d'un homme ne peuvent voir de Paris dans le bas pays, et nous avons beau crier, ses oreilles n'entendent pas de si loin.

— Ah! où est notre bonne duchesse? reprit Troadec en soupirant. Que ne sommes-nous encore au jour où je la faisais danser, au son de mon bigniou, lors de son passage en Goëlo? car elle, elle ne méprisait pas

(1) *Ar raz-arc'h*, nom que les Bretons donnent à l'automne.

(2) Expression bretonne pour dire qu'il est tombé de la neige.

(3) Ancien nom de Quimper.

la musique du pays, et elle ne préférait pas les vielles criardes d'Auvergne, comme nos gentilshommes d'à-présent.

— Nous avons le parlement pour défendre nos droits, compère, dit Collinée avec douceur.

— Ah, oui, le parlement! Le parlement s'occupe bien des vilains comme nous! Le parlement sait qu'on nous emprisonne pour paiement de subsides qui ne font point partie de nos fouages; le parlement sait qu'on nous emploie à des corvées indues; il sait que les gens de guerre exigent de nous du blé, de la paille, du foin, et le reste, et, pour remédier à tout cela, qu'a-t-il fait? qu'a-t-il ordonné?

— Il a ordonné, reprit Coatmor, qu'on ne jouerait plus les tragédies qui amusaient le populaire de Goëlo et Tréguier.

Ce souvenir, jeté ironiquement par le maître d'école, sembla faire une impression extraordinaire. Le jeune homme venait de rappeler un des actes les plus impopulaires du parlement de Bretagne, un de ceux qui avaient le plus excité de récriminations et de résistances; et les hôtes qui se trouvaient alors réunis à la taverne de *la Résurrection* avaient dû nécessairement, vu leurs goûts et l'intérêt d'amour-propre tout spécial qu'ils y avaient, s'irriter encore plus vivement que les autres d'une pareille défense. Aussi s'éleva-t-il un chœur général de malédictions et de juremens contre l'ordonnance du parlement.

— Et pourquoi messieurs du parlement ont-ils fait cette défense? demanda Tanguy.

— Ah! pourquoi? répondit Abalen en ricanant; pour l'honneur des mœurs et de la sainte religion, à ce qu'ils disent. Parce qu'ils ne veulent pas que des serfs portent, même par plaisanterie, des habits de seigneurs et de prélats, de peur qu'ils ne les trouvent plus commodes que leurs *chupen*; parce qu'ils disent que c'est offenser le bon Dieu et les bonnes mœurs que de montrer sur le théâtre des prêtres et des nobles qui leur ressemblent.

— Puis, reprit Collinée à voix basse, c'est une occasion pour les manans de se réunir, de se compter, et cela est dangereux pour ceux qui nous mènent. Le populaire pourrait bien penser à la fin qu'il est assez grand pour faire ses affaires tout seul, et qu'il n'a plus besoin d'une nourrice qui lui donne sa bouillie, en en mangeant les trois quarts. Les dents nous ont poussé depuis quelque temps. Bientôt le jour pourra venir, pour ceux qui sont puissans, de méditer l'Évangile.

Et le vieillard frappa doucement sur le livre qui était suspendu à sa

ceinture, en murmurant : Οὐαὶ ὑμῖν οἱ ἐμπεπλησμένοι, ὅτι πεινάσετε; οὐαὶ ὑμῖν οἱ γελῶντες νῦν, ὅτι πενθήσετε καὶ κλαύσετε (1).

— Ainsi, dit le jeune Kernewote, je ne pourrai voir aucune de vos belles tragédies? Quand je suis parti de Kerné, on m'avait bien promis cependant que je serais témoin de merveilleuses représentations au pays de Tréguier. Nous n'avons pas entendu parler, dans notre Cornouailles, de la défense de messieurs du parlement.

— Vous êtes heureux d'être loin de Rennes ; mais jouez-vous aussi des mystères dans vos montagnes ?

— Nous en jouons. Outre les belles tragédies de *Saint Guillaume*, des *Quatre fils d'Aymon*, de *Sainte Barbe*, qui sont de la langue de Tréguier, nous avons aussi des mystères écrits dans le breton du Léonnais, qui est le plus doux de tous, et d'autres en langue de Cornouailles et faits dans le pays même.

— Et quelles sont ces pièces? demanda Coatmor.

— Il y a le *Comte de Gouesnou*, *Jacob*, la *Vie de Sainte Barbe*, *Sainte Triffine*, et beaucoup d'autres.

— Par le ciel ! je voudrais connaître ces tragédies, dit Abalen en frappant sur sa cuisse, et je donnerais bien pour cela une des meilleures arquebuses de ma boutique.

— Je puis vous en raconter une, répondit Tanguy ; j'ai joué le rôle d'Arthur dans *Sainte Triffine*.

— Malo ! Malo ! crièrent tous les buveurs, et Abalen par-dessus tous les autres. Noël au Kernewote ! Du cidre, veuve Flohic, et une bonne fascine dans le foyer. Nous allons entendre une tragédie de Cornouailles !

L'aubergiste apporta du cidre, réveilla le feu, et, après s'être recueilli un instant, Tanguy commença, avec une sorte de timidité qui ne ressemblait pas mal au trouble d'un jeune auteur risquant sa première pièce devant des juges habiles et sévères.

§ III.

Tragédie de Sainte Triffine et de Kervoura.

Au nom du Père, et du Fils, et du saint Esprit.

Ce que je vais vous raconter est la vie de sainte Triffine et de Kervoura, tragédie en neuf journées, avec prologues. Je prie Dieu le Père, Dieu le

(1) Malheur à vous qui êtes dans l'abondance, car vous aurez faim; malheur à vous qui riez maintenant, car vous serez dans le deuil et vous pleurerez.

Fils et l'Esprit saint de m'assister et de me donner une voix aussi douce que celle de la tourterelle dans les ifs des cimetières.

Voici ce qu'on voit dans la première journée.

On est alors à l'an de grace cinq cent huit, et Arthur porte la couronne de Bretagne. Il a épousé Triffine, princesse d'Hybernie, « qui est une femme sainte, s'il en fût sur la terre, qui se plie à toute chose avec une sincère humilité, et dont toutes les actions sont chargées d'une douce charité. » Kervoura, son frère, est, au contraire, un homme dont le cœur est plus noir et plus profond qu'une nuit d'hiver, et qui a pris Satan pour son ange gardien. Il a quitté sa sœur, et il parcourt le pays, cherchant la puissance et les richesses. Il arrive ainsi près du roi Abacarus, qui règne en Angleterre, et qui a une fille qui n'a point encore choisi d'époux. Abacarus, après beaucoup de victoires, a été frappé par la maladie; il est au lit, accablé de langueur et de poison. — « Je suis un roi puissant dans la vie, s'écrie-t-il; je voudrais être pauvre et trouver la santé. » — Il demande à Kervoura, qui est venu le voir, s'il ne pourrait pas lui trouver un homme capable de le guérir. Lui, jeune homme, qui a vu la France et la Bretagne, il doit avoir trouvé de grands physiciens qui savent remonter le corps comme des ouvriers habiles le font des machines et des engins de guerre. Kervoura lui promet de trouver un remède à ses maux. — « Si vous faites cela, dit Abacarus, vous êtes un jeune homme et j'ai une *pennères;* je ferai de vous deux un roi et une reine. »

Cette promesse allume l'ambition de Kervoura; « dût-il tomber au feu éternel, il veut guérir le roi pour obtenir la couronne. » Il va trouver une sorcière habile, « qui regarde les étoiles du ciel comme un alphabet, qui sait tout, et que les jeunes filles, malades d'un attachement, viennent souvent consulter. » Kervoura lui demande les moyens de finir les maux d'Abacarus; la sorcière invoque Jupiter et Satan. Satan apparaît avec grand bruit de tonnerre, et déclare qu'il faut prendre un garçon premier né, de sang royal, et âgé de six mois, le tuer, puis faire manger sa chair rôtie à Abacarus, et lui faire boire son sang; qu'alors celui-ci redeviendra fort comme un jeune homme, et qu'il pourra encore serrer la hache d'armes dans sa main et les jeunes filles dans ses bras. Kervoura, qui a tout entendu, reste bien embarrassé.

Cependant il part pour la cour du roi Arthur. Arrivé là, il s'aperçoit que sa sœur Triffine est enceinte. Il envoie aussitôt un messager à la magicienne. Celle-ci est occupée à lire Agrippa et Cornélius, « qui sont les deux plus grands auteurs dans l'art magique; et elle arrive de *la terre nouvelle*, où elle peut aller dans un instant, quand il lui plaît. » Aussitôt

que le messager lui a fait connaître le désir de Kervoura, elle regarde dans un verre d'eau, et y voit Triffine enceinte d'un garçon. Le messager rapporte cette nouvelle à Kervoura, qui se décide aussitôt à prendre toutes ses précautions pour s'emparer de l'enfant que sa sœur va mettre au monde, afin de guérir Abacarus et d'arriver au trône. — « Ce que je vais commettre est épouvantable, dit-il, mais il est honorable d'être roi; ainsi il faut que je rompe avec la conscience pour m'avancer dans le chemin de la cruauté. » — Il annonce alors à la cour qu'il veut bâtir un palais à Kerfuntun. Un page va trouver de sa part des picoteurs, et leur ordonne de venir travailler pour son maître; mais ceux-ci refusent, en se raillant. Kervoura, averti, arrive plein de colère.

KERVOURA.

Écoutez ici, mercenaires, que vous me contiez vos raisons! On vient de me dire que vous étiez terriblement beaux parleurs! Je veux voir si vous aurez maintenant la hardiesse de me répondre avec autant de respect qu'à mon page. (Éclatant.) Comment, caqueux! vous avez eu l'effronterie d'insulter mon page, et vous avez cru que je souffrirais cela? et vous avez cru que je baisserais la tête sous vos insultes, serfs?

LE MAÎTRE PICOTEUR, tirant son bonnet.

Monseigneur, excusez notre ignorance; il n'était point dans notre pensée de vous offenser, mais nous avons dit que nous étions placés ici pour achever un travail commencé depuis long-temps.

KERVOURA.

Je t'excuserai, coquin, comme tu le mérites. Quand le bâton t'aura parlé, alors tu me connaîtras. Si tu ne me respectes pas, quand je suis ailleurs, lorsque j'arriverai, tu t'en trouveras mal. (Il le frappe.) Tiens, fils de prêtre.

LE SECOND PICOTEUR, avec humilité.

Monseigneur, nous sommes prêts à vous suivre; ayez la bonté de laisser mon compagnon, et nous vous bâtirons un château où vous le direz.

KERVOURA.

Toi, ribaud, je te traiterai, un de ces jours, comme ton compagnon. — Tiens ton corps en arrière; mon bâton est lourd. — Et vous tous, venez avec moi; je veux vos services. (Leur montrant un terrain.) Voici la place où il faut m'élever un château. Ainsi prenez vos dimensions. On me fera des écuries, des cuisines, des salles et des chambres, et quand tout sera fini, peut-être paierai-je!... (Il sort.)



LE MAÎTRE PICOTEUR, *les regardant s'en aller.*

Ces seigneurs sont les fils du diable... Et nous, nous sommes les damnés de la terre! —

Les ouvriers se mettent à travailler en chantant leur chanson de métier.

CHANT DES PICOTEURS.

PREMIER PICOTEUR.

Il n'est personne, dans cette vie, quelque vaillant qu'il soit, qui ne trouve quelque part son maître.

DEUXIÈME PICOTEUR.

Pour nous, pauvres gens de métier, il y a assez de souffrances!... Travaillons-nous, on nous frappe; sommes-nous oisifs, on nous frappe encore.

TROISIÈME PICOTEUR.

Avec de méchantes gens, nul homme de métier ne trouve son compte. Souvent, pour tout paiement, il reçoit des coups et des injures.

QUATRIÈME PICOTEUR.

Mais la misère rend plus fort et les mauvais traitemens plus durs à la peine. — Celui qui se promène souvent devient plus agile à la course.—

Le château est enfin construit, et Kervoura en est content. Il éloigne Arthur, en le faisant inviter par Abacarus à l'aller voir à Londres, et il amène sa sœur Triffine à sa nouvelle maison de Kerfuntun. Arthur arrive à la cour d'Abacarus avec une suite nombreuse.

ARTHUR.

Maître souverain, monarque prudent, je me sens rempli de joie en votre présence; je voudrais vous témoigner à quel point je suis touché. Je sens mon cœur bondir dans ma poitrine. O roi! par vos souffrances, je laisse pour vous ma femme et ma famille sans balancer, et je suis venu à la terre d'Angleterre pour vous consoler dans vos peines par mon ardente affection.

ABACARUS.

Souverain des Bretons, vous avez obligé un homme. Si j'en pouvais encore trouver l'occasion, je voudrais verser pour vous tout mon sang. Votre seul aspect m'a mis tant de joie dans l'ame, que je me crois guéri, en vous voyant dans ma maison.

Abacarus donne ensuite ordre de faire faire bonne chair à Arthur et à sa suite.

Mais Kervoura poursuit toujours ses projets. Triffine accouche, il lui

soustrait son enfant, en lui faisant accroire qu'elle a avorté, et il envoie celui-ci en Hybernie avec une nourrice. L'enfant s'embarque sur la grande mer, pauvre agneau qui ne sait pas qu'on le conduit au loin pour mourir.

Ici finit la première journée.

— Et c'est une belle journée, Kernewote, dit gravement Abalen en lui versant à boire.

Les seigneurs sont les fils du diable;
Et nous, nous sommes les damnés de la terre.

Maître Collinée devrait graver ces deux vers-là, en bonnes grosses lettres, et les afficher à sa porte aux yeux de tous, au lieu de ces grandes feuilles couvertes de grimoire qu'il expose derrière ses châssis. — Ce Kervoura est un vrai seigneur; par saint Briec, je voudrais savoir ce qu'il deviendra.

— Et Triffine, ajouta Coatmor, la sainte et douce femme.

— *L'enfant s'embarqua sur la grande mer*, murmura la voix de l'idiot; *pauvre agneau qui ne savait pas qu'on le conduisait au loin pour mourir!*

— Silence, Morvan! dit Troadec. L'idiot se tut. Tanguy reprit aussitôt.

Ici commence la seconde journée.

Le navire qui porte l'enfant et la nourrice vogue sur la mer, on ne voit plus partout que le ciel, qui est noir, et l'eau qui est plus noire que le ciel. Les matelots ont perdu leur route, et la petite voile blanche flotte, égarée, comme la feuille d'une rose d'épines sur un étang. « Ce vent est fou, dit le maître, il brisera le mât, si nous ne baissons les voiles. » Les matelots s'apprêtent à obéir; mais voilà que tout à coup un vaisseau flamand paraît; il arrive comme un goëlan, les voiles étendues. Le navire breton veut en vain fuir et se défendre; il est bientôt atteint, les pirates l'abordent.

LE CAPITAINE FLAMAND.

Ah! ah! paysans manqués, nous voilà bord à bord. Quand on n'est pas le plus fort, il ne faut point se défendre. Mais maintenant vous voilà pris; votre cargaison est notre propriété. — Et vous, vous êtes celle des poissons.

LE PREMIER MATELOT, à genoux.

Tout ce que nous possédons vous appartient, disposez-en; mais pitié pour nous! laissez-nous la vie! Nous nous sommes rendus, ne nous tuez pas.

LE CAPITAINE.

Tu te rends après que tu es pris, toi? Va à la mer. Un plongeon sur la

tête. (Il le tue et le jette à la mer.) Aux autres maintenant. (Les Flamands tuent tous les matelots. Le capitaine flamand s'adresse à la nourrice.) Et toi, jeune fille, avec ton petit oiseau, lève-toi; tu étais la ribaude de ceux-ci, n'est-ce pas? Jette ce bâtard à la mer, si tu ne veux être invitée à la même fête que tes amans.

LA NOURRICE.

Tuer un pauvre enfant innocent!... Oh! cela est un crime sans cœur. Il y a de la pitié en moi. Vous me faites horreur.

LE CAPITAINE.

Jette à la mer cet enfant, te dis-je, et nous te laisserons vivre, et si tu es une belle fille, tu nous serviras comme tu servais les autres.

LA NOURRICE.

J'aime mieux mourir que de perdre mon ame. Il se trompe celui qui croit que je lui livrerai ainsi mon honneur pour rançon. — Je ne jetterai pas non plus mon pauvre innocent dans la mer; ma vie est à vous, mon honneur est à moi.

L es Flamands furieux veulent la frapper de leurs haches, mais leurs bras restent immobiles et paralysés. Effrayés de ce miracle, ils tombent à genoux, et le navire, sans conducteurs et jouet des vagues, disparaît sur la mer bleue.

La scène suivante se passe à Saint-Malo. Un ange apparaît à l'évêque de cette bonne ville. Il lui dit que le bon Dieu *lui fait ses complimens* et lui annonce qu'un navire de pirates flamands vient d'aborder au rivage, qu'il faut aller quérir un enfant qui s'y trouve avec sa nourrice. « C'est, dit l'ange, un rejeton de haute lignée, et l'Éternel le réserve pour un grand miracle. » L'évêque obéit. Il se rend au navire et en ramène la nourrice et l'enfant.

Ici finit la seconde journée.

Dans la journée suivante on voit Arthur de retour près de Triffine et Kervoura qui part pour l'Hybernie. En y arrivant, il demande la nourrice et l'enfant qu'il a envoyés il y a un mois, mais on lui répond qu'on ne les a point vus. Kervoura devient pâle et s'asseoit; puis, tout éperdu de désespoir, il s'écrie :

« Le malheur est sur tous mes projets. Il suffit que je désire une chose pour qu'elle échoue. Je ne sais pourquoi je me tiens dans cette vie : pourquoi ne pas mourir plus tôt? La corde ou l'eau!... puisque l'enfer ne veut pas s'ouvrir pour moi! Démons qui brûlez, je suis plus malheureux que vous, car l'ambition est la plus brûlante des flammes. Oh! je le sens, le désespoir me rendra fou; je deviendrai semblable à un chien enragé. — Cet enfant, qu'est-il donc devenu? où l'a-t-on conduit? qui l'a pris?

— Berit, Astarot, venez à moi! Je renonce à Dieu; je me livre à vous, je me donne à vous sang et ame, yeux et oreilles, je me donne à vous pour toujours si vous voulez me dire où est l'enfant! »

Les démons paraissent, et Berit dit à Kervoura qu'il a été trompé par Triffine, que l'enfant est en son pouvoir. Le méchant entre en fureur, et il jure dans son ame de se venger.

Cependant Triffine ne se doute de rien. « La sainte femme est dans son oratoire aussi joyeuse qu'un ange, » lorsqu'une de ses servantes entre précipitamment.

LA FILLE DE CHAMBRE.

Triffine, Triffine, reine de la Petite-Bretagne, malheur à vous! — Je viens d'un endroit où j'ai entendu une horrible discussion que les princes avaient entre eux, dans la salle du conseil. — Ils ne pouvaient me voir. — J'ai entendu, tout entendu... et je suis tombée sans force sur la terre!

TRIFFINE, *émue.*

Ma fille, je vous en supplie, dites-moi ce que vous savez.—Que disaient-ils dans le conseil?

LA FILLE DE CHAMBRE.

Ma maîtresse, avant ce soir, vous serez prisonnière.

TRIFFINE, *étonnée.*

Ce soir, prisonnière? qu'est-il donc arrivé? — A quel sujet? Grace à Dieu, je suis innocente; je ne mérite pas que l'on me fasse de la peine.

LA FILLE DE CHAMBRE.

Croyez ce que je vous dis, et écoutez-moi. — Votre frère Kervoura est cause de tout. — Il a écrit de sa main, de sa propre main, il a écrit!... des crimes abominables!... Oh! à leur pensée mon cœur se soulève. Il a écrit que vous aviez eu un enfant et que vous l'aviez tué, par haine pour votre époux. Ensuite il a dit que vous aviez soudoyé des gens pour tuer celui-ci. Les princes, les barons, à la lecture de cette lettre, ont conclu qu'il fallait vous jeter en prison pour vous juger.

TRIFFINE.

O Jésus! ce coup m'a frappée..... je ne puis me lever. (*Elle veut se lever et tombe à genoux.*) Vierge et anges du paradis, ayez pitié de moi, car je suis accusée sans raison.

LA FILLE DE CHAMBRE.

Ma maîtresse, ma maîtresse, au nom du vrai Dieu, prenez courage et relevez-vous. Il n'y a point de temps pour les larmes, car si l'on vous surprend, votre malheur sera bien plus grand encore.

TRIFFINE.

Hélas! ma fille, que voulez-vous que je fasse? S'ils veulent me perdre, je suis perdue. Et c'est mon frère Kervoura, mon frère! ô mon Dieu! que lui ai-je fait? que lui ai-je fait?

LA FILLE DE CHAMBRE.

Hâtez-vous, hâtez-vous, puisque vous en avez encore le temps. Changez vos vêtemens, prenez un simple habit de paysanne et vous pourrez sortir du palais comme une servante. — Voici une jupe et un corset. Habillez-vous avec courage et sauvez-vous; — et au nom de Jésus-Christ, ne dites pas un mot de moi, car, s'ils savaient ce que je fais, ils me tueraient.

TRIFFINE, quittant ses vêtemens.

Voici le triste habit que prennent les reines ! Voici la toile qui couvre les princes ! Que Dieu me soit en aide, puisqu'il faut que je les quitte; puisqu'il faut vous dire adieu, noblesse et couronne! — Oh! mon Dieu! sortir seule ainsi ! une femme ! la nuit ! Oh! que j'ai peur !

LA FILLE DE CHAMBRE.

Maîtresse, il est temps de fuir, le terme fatal approche. Je voudrais pouvoir vous conduire sur le chemin et vous consoler; mais le roi des anges est un bon pasteur; invoquez-le dans les dangers.

TRIFFINE, en pleurant.

Ceci est le départ d'une femme pure qui, du rang de reine, est tombée à la condition d'une pauvre fille. — Adieu donc à mes douces habitudes, adieu à mes pompes, adieu à ma royauté ! (Elle embrasse les portes et les murs.) Adieu au palais de mon époux, adieu à mon crucifix d'or, qui recevait mes confidences de joie; maintenant les croix de pierre des carrefours seront baignées de mes larmes.

Triffine sort; elle marche long-temps dans la nuit, comme une femme qui va à la mort, aussi frissonnante que les feuilles des buissons. Toujours, derrière elle, elle croit entendre des voix qui crient : Triffine! Triffine !... Et quand le bruit des traquets des moulins s'élève dans la vallée, elle se penche pour écouter si ce n'est pas le galop des cavaliers qui la poursuivent. Souvent, au milieu de la nuit, il lui semble qu'il passe dans l'air des rumeurs, que des flammes scintillent au loin sur les bruyères. Alors elle se dit : — Ce sont les courils qui dansent, et elle presse le pas, tout éperdue. D'autres fois, elle entend de grands coups qui font retentir les pierres blanches des *doués* dans les prairies, et elle se dit encore : — Ce sont les lavandières de nuit qui lavent leurs draps mortuaires; et elle court plus pâle et plus éperdue, elle marche ainsi jusqu'au

jour. Quand l'aube vient, elle se trouve au milieu de plusieurs routes qui se croisent, devant un grand calvaire. Elle s'assied sur les marches de pierre.

TRIFFINE.

Je vais m'arrêter ici : mes pieds sont gonflés et ne peuvent plus me soutenir; la douleur a brisé les forces de mon courage; je suis trop faible pour continuer. (Elle s'assied, et se met à pleurer.) Pauvre Triffine! tu te croyais heureuse à jamais, et ton sort a changé sans que tu l'aies mérité. A quoi t'ont servi tes honneurs? A quoi t'ont servi tes beaux vêtemens des dimanches? Hélas! quand je me regarde, je me fais pleurer. Me voilà vêtue comme la plus pauvre des esclaves. J'ai quitté tous ceux que j'aimais, et encore je suis criminelle à leurs yeux. O mon frère Kervoura, tu m'as perdue! et pourtant nous avons été élevés tous deux sur le même cœur.... Mais il faut que je continue ma route. (Elle se lève.) O Jésus-Christ! cœur triste comme moi, sois mon protecteur contre les méchans, et garde-moi.

Triffine reprend sa route. Bientôt elle arrive dans une ville et entre dans une église.

TRIFFINE.

Entrons dans cette église pour faire ma prière à la reine de la vie; c'est elle qui m'a préservée et qui me préservera toujours. (Elle se met à genoux.) Vierge Marie, glorieuse avocate des hommes, vous êtes le soulagement des orphelins; consolez, oh! consolez cette pauvre reine qui vous prie. Après bien des souffrances, il ne lui reste rien. (Cherchant à se lever.) Mon corps est accablé de fatigue; les jointures de mes membres sont brisées; je ne puis plus ni me lever, ni marcher. Ma tête, flottant sur mes épaules, est tout étourdie, et je ne sens plus ni mon corps ni mon esprit. (S'affaissant sur elle-même.) Voici la fin de tout. — Je n'ai plus de courage. Ma place est marquée ici, je ne la quitterai plus. Après tant de peines et d'inquiétudes, mon cœur se rend à la douleur : je n'en puis plus.

(Elle tombe dans un sommeil d'accablement.)

Ici finit la troisième journée.

Voici ce qu'on voit dans la quatrième journée.

La duchesse d'Orléans et sa demoiselle de compagnie arrivent dans l'église où Triffine est endormie. Elles la réveillent, et lui demandent qui elle est et ce qu'elle fait là. Triffine leur dit alors qu'elle est une pauvre étrangère, et que, victime de la haine d'hommes puissans et nobles, elle a été forcée de fuir son pays. La duchesse lui propose de la prendre à son service, et Triffine accepte, mais sans lui dire qui elle est; car la duchesse est la tante d'Arthur, et si elle connaissait Triffine, elle pourrait peut-être la rendre à son neveu pour la faire mourir.

La scène suivante se passe à la cour du roi de la Petite-Bretagne, qui déplore la disparition de sa femme, et qui pleure amèrement, parce que le doux visage de Triffine n'est plus là pour le réjouir.

ARTHUR.

Mes princes, gens de ma maison, j'ai une grande mélancolie dans le cœur de ne savoir ce qu'est devenue ma femme. Hélas! je crains que dans son trouble elle ne se soit jetée à la mort. — Triffine, Triffine, as-tu pu être si prompte à t'effrayer, si prompte à fuir d'auprès de moi? Étais-je donc si terrible avec toi? ne savais-tu pas bien que je n'aurais pu te perdre, et que la corde du gibet que je voulais passer à ton cou se serait bien vite changée en deux bras caressans? Si tu n'avais péché, que ne restais-tu à la maison? Mes gens, oh! je vous en supplie, cherchez-moi ma femme, et tirez-moi de peine. Oh! mes gens, donnez-moi des nouvelles de Triffine, car il y a dans mon ame un grand chagrin à cause d'elle.

Mais les gens d'Arthur ne savent rien de la reine. Le roi se résout à envoyer un messager pour la chercher par toute la Bretagne. Le messager va par le pays, assemblant les hommes au son de sa trompe, et demandant à tous s'ils n'ont point vu Triffine, la reine de la Petite-Bretagne. Elle est petite, dit-il; elle a les yeux noirs et plus doux que ceux d'une brebis; elle est rose, et tout son visage est si beau, qu'on le dirait doré par le reflet d'une étoile. Mais nul ne peut dire qu'il a vu la femme que cherche Arthur, et le messager revient tristement vers le roi, qui est seul et qui pleure toujours.

Triffine aussi est bien malheureuse chez la duchesse d'Orléans. Il y a là une vieille gouvernante qui la bat, et qui finit par l'envoyer garder les pourceaux. Triffine arrive à l'endroit où est le troupeau, et elle parle à celui qui le conduit.

TRIFFINE.

Venez ici, jeune garçon; retournez à la ville, et moi je resterai à votre place près des pourceaux, pour les garder toujours.

LE GARÇON.

Comment, vous voulez rester ici seule? une belle fille comme vous, garder ces pourceaux! Il vous faudrait trouver un bon ami pour vous garder vous-même ainsi que ces animaux. (S'approchant de Triffine.) Moi, j'aurais un grand désir de rester ici avec vous. Le temps nous paraîtrait plus court à tous deux. Lorsque le ciel serait bleu, nous pourrions nous amuser dans les campagnes, et quand il sera triste, nous irons causer dans le creux de quelque rocher. (Il s'approche encore.) Ecoute-moi, jeune fille, si tu veux, nous ferons une convention. Tu consentiras à ce que je désire, et moi je ferai dès l'aurore ton travail et le mien.

Triffine repousse avec indignation ces propositions, et elle reste seule exposée aux loups et aux soudards qui désolent le pays. — « Moi qui ai été la première princesse et la plus riche de l'Hybernie, dit-elle, voyez-moi maintenant! Mon corps a porté l'or, l'argent, les diamans et les perles; mon front s'est épanoui sous la couronne des reines, et maintenant me voilà gardienne de pourceaux immondes! » — Cependant elle prie pour alléger ses souffrances. La duchesse, qui se promène dans la campagne, l'aperçoit de loin, et, en la voyant ainsi à genoux, si pleurante et si doucement désolée devant Dieu, elle dit à sa demoiselle : « Mademoiselle, la prière de cette jeune femme m'a rendue triste, et je me sens épouvantée. Je crois que c'est quelqu'un de qualité. » — Elle s'approche alors, et, après avoir cherché à consoler Triffine, elle lui dit qu'elle sera désormais femme de chambre. Triffine joyeuse la remercie.

Dans les scènes suivantes, on voit l'intendant d'Arthur qui arrive chez la duchesse d'Orléans. Il se rend à la cour du roi de France, Louis, et, en passant, il est venu saluer la tante de son maître. La duchesse lui fait grande joie et grande chère.

Ici finit la quatrième journée.

Voici ce qu'on voit dans la cinquième journée.

La duchesse se promène dans son jardin avec l'intendant d'Arthur; tous deux parlent de la reine, de la reine douce et malheureuse, qui dort sans doute dans quelque tombe inconnue, sans avoir sur ses os une pierre qui demande les prières de ceux qui passent, sans avoir à ses pieds une croix pour avertir qu'elle avait été chrétienne. Tous deux sont tristes, et ils pensent que le bonheur de la vie est plus léger que la bale de l'avoine que le moindre vent emporte, lorsque Triffine elle-même entre dans le jardin pour cueillir une salade. La duchesse va lui parler, et l'intendant, qui ne la voit et ne l'entend que de loin, est pourtant frappé de sa beauté et de sa voix fraîche, qui bruit comme une source dans l'herbe. On se met à table, et Triffine entre dans la salle du festin. L'intendant la suit des yeux. Il croit reconnaître ses traits pâles et charmans; il commence à soupçonner la vérité, et il demande à voir de plus près cette jeune fille qui sert les gentilshommes. Mais Triffine, avertie, refuse de venir; elle quitte la salle, et se renferme dans sa chambre. Alors la duchesse, à qui l'intendant a fait part de ses soupçons, vient elle-même la trouver. Après quelques questions, elle lui dit :

LA DUCHESSE.

Dites-moi, jeune femme, si vous êtes Triffine, reine de la Petite-Bre-

tagne, comme on m'en donne l'espérance. Je m'épouvante à cette pensée, car si vous êtes Triffine, certes, j'en ai le cœur brisé.

TRIFFINE.

Je n'ai rien à vous dire, — rien qu'à vous supplier, au nom de Jésus-Christ, de me secourir dans cette vie, car j'ai été accusée injustement, et le cœur me manque à l'idée du châtiment.

LA DUCHESSE.

Je vous fais serment que, lors même que vous seriez coupable, pas un cheveu ne tomberait de votre tête: vous n'avez rien à craindre; mais, au nom du ciel, dites votre nom.

TRIFFINE.

Puisqu'il faut tout vous découvrir, je suis Triffine, noble femme et reine, depuis six ans servante dans votre palais!

LA DUCHESSE.

Sauveur de ma vie! — Princesse, je vous demande pardon des insultes qui vous ont été faites. — Dieu! vous ici, servante des servantes! gardienne de pourceaux! — Que tout ce qu'il y a de gens dans ma maison vienne pour demander pardon à la reine, comme je le lui demande moi-même. — (Elle se met à genoux.) Reine de la Petite-Bretagne, je vous en prie, au nom même de vos souffrances, pardonnez à votre tante!

Triffine la relève, et pardonne à tout le monde. L'intendant, de retour, apprend à Arthur que sa femme est retrouvée, et le roi arrive avec empressement. Mais quand il se présente au palais de la duchesse, celle-ci l'arrête à la porte et lui demande ce qu'il cherche. Il dit qu'il vient voir la rose qu'il aime, la souveraine de son cœur. Alors la duchesse lui présente successivement plusieurs femmes, comme on fait aux nouveaux mariés de Cornouailles, et Arthur dit toujours que ce n'est point celle qu'il demande. Enfin Triffine paraît, et le roi s'écrie en pleurant:

La voilà! maintenant je suis content! Voilà Triffine, reine de la Basse-Bretagne. — Pardonnez-moi de vous avoir causé de la douleur, madame! Oh! j'ai bien souffert pour vous, croyez-moi!

TRIFFINE.

Arthur, j'ai essuyé bien des peines; mais je ne m'en plains pas, puisque Dieu le voulait, et que je suis toujours votre plus aimée. Arthur, regardez-moi! Oui, je suis bien la jeune fille d'Hybernie que vous avez conduite chez vous avec la couronne royale au front. Voilà un voile d'or que j'ai conservé. Regardez-le, Arthur! je le portais le jour où nous nous promîmes l'un à l'autre de vivre ensemble avec bonheur!

ARTHUR, attendri.

Cela est vrai ; voilà nos noms brodés là, en or pur... Triffine, oh ! croyez-moi, je ne livrerai plus mon oreille aux faux rapports, je ne croirai plus que mes propres yeux. Viens avec moi, femme choisie, et, avec la grace de l'Esprit saint, nous vivrons encore heureux, malgré les méchans qui voudraient nous contester notre joie.

LA DUCHESSE.

Gloire à Dieu et à la vierge Marie, puisqu'ils ont réjoui les cœurs de tous les Bretons ! Arthur, vous m'aviez envoyé ma nièce en mendiante ; je vous la rends vêtue en reine ! Allez donc, et soyez, jusqu'à la fin de vos jours, doux et bons l'un envers l'autre. Un miracle a été fait en votre faveur ; délassez-vous maintenant dans la douce présence de votre épouse, Arthur, et songez que si vous faites encore couler ses pleurs, vous pécherez.

TRIFFINE.

Venez, Arthur, mon roi ; venez, et je serai votre reine fidèle.

Arthur part pour la Bretagne avec Triffine, et ici finit la cinquième journée.

Le Kernewote s'arrêta encore une fois pour vider son pichet, que Collinée lui avait rempli ; ses auditeurs, émerveillés, le regardaient avec une véritable admiration. C'était chose toute nouvelle pour eux que cette adroite contexture d'un drame qui se déroulait sans épisodes étrangers, sans lacune, sans divagations. Ils suivaient cette série logique de scènes soumises à une pensée unique, et ressemblant à autant de fils conduits par la même navette pour former une trame serrée. Ils éprouvaient une fièvre croissante d'intérêt qui semblait devoir les mener à la crise ; puis, tout à coup, des points d'arrêt venaient agacer et irriter leur attention ; ou bien une chute subite du drame (comme celle où Tanguy venait de s'arrêter, à la fin du cinquième acte) coupait en deux l'intrigue, arrêtait les prévisions, et donnait à ce qui allait suivre tout le charme de la nouveauté et de l'inattendu. Ils sentaient tout cela sans pouvoir l'exprimer distinctement. Et puis leur esprit, habitué à l'obscure confusion des tragédies habituelles, se sentait tout à coup saisi, devant l'œuvre qu'on leur présentait, de je ne sais quel sentiment de lucidité facile et profonde, d'une sorte de bien-être et de puissance, comme il arrive toujours en face des œuvres empreintes d'un beau caractère d'harmonie et d'unité.

— Celui qui a fait cette tragédie connaissait son Horatius, dit Collinée. *Simplex duntaxat et unum.* Il a suivi la marche d'Homerus dans ses belles rapsodies :

Semper ad eventum festinat, et, in medias res,
Non secus ac notas auditores rapit.

— Je ne sais pas le latin, maître, reprit Troadec; mais la tragédie du Kernewote me fait l'effet de nos beaux airs du pays quand je les joue sur la bombarde. On ne pourrait y rien changer, ni s'arrêter en route; c'est tout d'une pièce, comme la croix de Saint-Michel-en-Grève.

— La suite, la suite! s'écria Abalen, avec une curiosité âpre et brusque. Le public parlera quand les acteurs auront fini.

Tanguy reprit.

Voici ce que l'on voit dans la sixième journée.

Kervoura est dans le désespoir, parce que sa sœur est rentrée en grace près d'Arthur. Il envoie demander pardon à celui-ci, et il s'excuse, en disant qu'il avait été trompé lui-même. Le roi de Bretagne, après avoir balancé un peu, veut bien qu'il revienne à la cour. — « Il m'a fait du mal, dit-il, mais maintenant mon bonheur est si grand, que je voudrais que tout le monde fût heureux. Ce qui est passé est oublié. Dites-lui de venir. Il n'y a rien pour moi désormais en arrière dans la vie, rien au-delà des limites de mon intérieur si doux. » — Kervoura arrive à la cour, et s'excuse encore près d'Arthur. Il lui annonce que Triffine accouchera, dans trois mois, d'une fille. — « Vous verrez, dit-il, par la vérité de ma prédiction, si je mérite que l'on me croie. » — Cette prédiction s'accomplit en effet. Mais Kervoura est tourmenté nuit et jour par sa haine; elle bat incessamment son cœur, comme une mer furieuse. Il est malade du bonheur de Triffine. Enfin, lassé de ses tortures, il s'endort un moment. Alors les démons paraissent et l'entourent. — « Il dort, dit Astarot, mais son esprit veille toujours dans les tourmens; je vais lui souffler un nouveau moyen de perdre Triffine. » — Il s'approche ensuite de son oreille, prononce quelques mots à voix basse, et quand le prince s'éveille, il s'écrie qu'il a trouvé le moyen de se venger, et il est tout joyeux de sa mauvaise pensée.

Cependant Triffine ne soupçonne rien. On vient lui dire que son frère veut lui parler, et qu'il la prie de venir le trouver dans un bois qui est peu éloigné du palais, parce qu'il a un secret à lui confier. La reine se rend à l'endroit indiqué; mais des soldats qui ont été placés là par Kervoura l'entourent aussitôt, la prennent dans leurs bras et l'embrassent de force. Arthur, averti, arrive en ce moment. Il voit de loin la reine dans les bras des soldats, et, croyant que c'est de son consentement, il entre dans une grande colère et jure de punir son épouse infidèle.

Cependant il rencontre un prêtre et veut le consulter, mais celui-ci, qui est un serviteur que Kervoura a envoyé ainsi déguisé, apprend au roi que Triffine lui a avoué, en confession, qu'elle le trahissait. Arthur, qui n'a plus de doute, se décide alors à se venger. Il fait saisir la reine par des soldats qui la conduisent dans un cachot creusé sous la terre, et où il fait si noir qu'un ange gardien n'y verrait pas l'homme qu'il protége. — « Entrez, madame, dit l'un des soldats à Triffine, voilà le palais et la chambre dorée que vous méritez; voici de la paille pour votre lit, et ces fers entoureront votre corps, jour et nuit, comme des ornemens royaux.

Quand la journée suivante commence, Triffine est dans sa prison, maigre et désolée.

TRIFFINE.

Dieu! qui donnes la force, console mon cœur déchiré! Hélas! avec le temps, je sens qu'il faut céder. Voilà neuf mois que j'habite ce trou obscur. Neuf mois ici, sans feu, sans un rayon de lumière! Oh! si je voyais seulement une étoile! Une étoile, mon Dieu, au milieu du ciel bleu! — Ah! roi des astres, donne-moi un changement! Donne-moi vite un changement, car je ne puis plus rester dans cet abîme. — Pauvre femme! J'étais accoutumée aux duvets moelleux, aux couvertures de soie, et depuis neuf mois la paille est sous mon corps, les lézards et les crapauds me servent de courtines! Mes membres se sont endurcis dans la douleur. Nuit et jour mon corps se gerce sous les morsures du froid. Jésus, secoure-moi! Justice, mon Dieu! Justice et torture, s'il le faut; j'aime mieux mourir que de rester ici.

Mais le parlement s'est assemblé pour juger Triffine. Arthur entre et s'adresse au chef des juges.

ARTHUR.

Salut, président, votre roi est venu à votre palais pour vous porter sa plainte contre une femme. Elle est en prison maintenant. Vous aurez pour agréable que je parle moi-même pour ma cause; je me choisis en Bretagne pour mon avocat... Si cela vous déplait!.... je suis votre roi.

Le président lui répond que lui et le parlement lui sont soumis. Arthur rapporte alors les accusatiens qui s'élèvent contre Triffine. On interroge des témoins, qui tous sont gagnés par Kervoura et qui répondent de manière à faire condamner la reine. Les juges font paraître celle-ci devant le tribunal.

LE PRÉSIDENT.

Reine de la Petite-Bretagne, Triffine, avancez: voici que nous sommes

venus pour vous faire connaître le contenu de l'accusation portée contre vous, pour les crimes que vous avez commis envers votre époux.

TRIFFINE.

Je suis prête, messieurs. — Je ne me défendrai pas. Parlez à votre fantaisie devant la pauvre femme que voici ; je sais bien que je n'ai pas de défense contre les raisons que vous chercherez.

LE PRÉSIDENT.

D'abord pourquoi avez-vous fait périr l'enfant que vous avez mis au monde?

TRIFFINE.

Je n'ai rien à vous répondre, messieurs; j'ai dit déjà que je n'avais pas eu d'enfant.

LE PRÉSIDENT.

On a dit aussi que vous vouliez faire mourir votre époux.

TRIFFINE.

Arthur!... — Dieu voit la vérité et sait si je l'aime encore!...

LE PRÉSIDENT.

On vous accuse enfin d'avoir été trouvée avec des amans dans un bois.

TRIFFINE.

Si vous saviez la vérité, messieurs, aussi bien que ces hommes que je vois là et qui m'accusent (elle montre les témoins), mille remords sur eux! — Mais, messieurs, je vous ai dit ma volonté; ma vie et mon corps sont à vous; — à Dieu le reste!

LE PRÉSIDENT, faisant avancer Arthur qui s'est tenu à l'écart.

Madame, voici le roi votre époux. Je vous supplie, au nom de Dieu, de lui parler comme à un homme loyal et de lui dire la vérité.

TRIFFINE, à l'aspect de son mari se lève, et s'écrie avec amertume.

Je suis criminelle! — et il est un homme loyal. — Je me suis donnée à la Vierge sainte, qu'elle réponde pour moi si elle le veut; — je n'ai rien à dire. (Tendant les bras au roi, avec un élan d'amour.) Oh! Arthur!.... Arthur!.... (Le roi reste immobile, Triffine se couvre le visage.) Adieu, adieu, mes gens, je veux la mort!

Le parlement va aux voix; Kervoura opine pour la mort de la reine; un conseiller lui dit : « Il est bon de penser, monseigneur, que c'est votre sœur, et vous auriez le courage de l'envoyer mourir!... Je n'ajouterai rien à ce que j'ai déjà dit; Dieu soit en aide à ceux qui sont affligés! »

La sentence est enfin portée, le président, avant de la lire, pose la main sur les dépositions et dit :

LE PRÉSIDENT.

D'après ces charges-ci, nous avons délibéré et condamné Triffine à mort. Nulle considération ne peut empêcher l'arrêt; il faut qu'elle périsse. Je suis maintenant son juge souverain. La reine de Bretagne est sous ma volonté, car je suis le président de ce parlement, et tout le monde doit courber la tête devant la sentence que je rends. En conséquence, vu les crimes de la reine de Bretagne (il les énumère), nous la condamnons à être dépouillée de son habit de reine, de sa couronne, à demander pardon au roi Arthur, puis à avoir la tête coupée sur un billot. — Voilà l'arrêt. La mort sans rémission, et je signe de ma propre main cette sentence de rigueur. Après je donne cette femme au bourreau pour qu'il prenne sa tête.

L'arrêt est ensuite annoncé au peuple; un messager tout habillé de noir va par les villes et les campagnes; il marche nuit et jour, et il s'arrête à tous les carrefours; il sonne de la trompe et il crie : — Par ordre du parlement, Triffine, reine de Bretagne, va mourir; priez Dieu pour son ame. — Puis il passe plus loin, et sa voix retentit ainsi par toute la Bretagne, et tous les cœurs sont frappés de crainte; chacun dit tout bas : On tue les reines maintenant comme de simples femmes; que va devenir le monde? Voilà que le billot rouge sert d'oreiller aux têtes couronnées.

Cependant Triffine a été reconduite dans sa prison où elle attend l'heure; la pauvre femme est triste, car, au moment de mourir, la vie lui devient plus douce. Elle est jeune, elle est belle, elle est pleine de jours, et elle voudrait vivre; elle voudrait entendre, encore une fois, le bruit lointain des fléaux dans les aires des métairies, pendant les belles journées de l'ouest; voir encore une fois une *Fête-Dieu* pour chanter avec les prêtres, et jeter des fleurs sur les petits enfans habillés en saint Jean-Baptiste; elle touche ses mains qui sont chaudes, qui sont fraîches, et elle pleure en songeant que bientôt elles pourriront dans la terre, froides et desséchées; et elle les embrasse, folle de douleur, et elle crie à Dieu pour lui demander qu'il ait pitié d'elle.

TRIFFINE.

Oh! comme mon cœur est triste! Mon temps est fini, mon temps est fini, je le sais! Dieu éternel! et vous ne viendrez pas à mon secours? — Ah! quand j'aurais abattu, brisé sous mes pieds vos temples saints, quand j'aurais brûlé vos églises, profané vos sacremens, alors encore je trouverais en vous de la miséricorde en présentant à vos yeux ce que j'endure. Roi des étoiles, ô mon Dieu! serai-je la seule à ne pouvoir obtenir pitié de vous? Vous êtes plein de charité pour toute la nature; tout l'univers vous doit sa conservation; les anges chantent nuit et jour

votre gloire ; le poisson dans la grande mer, le ver dans sa maison de terre, crie votre nom; à chaque créature vous donnez sa part de joie, et à cette pauvre femme-ci, vous ne donnez que tourmens! Christ! pourquoi suis-je humiliée? pourquoi condamnée à mourir? A mourir, mon Dieu! à mourir! à mourir d'une mort violente! — Mais vous ne savez donc pas ce que c'est que mourir, Seigneur? — Mais voyez, Christ, je n'ai point péché, vous êtes bon, et je suis punie! Oh! je deviens folle à cette pensée; je deviens folle en songeant que vous aussi vous m'abandonnez. Triffine, Triffine, pauvre chère insensée, que veux-tu? Te venger de Dieu? O Jésus! pardon, pardon, mon Sauveur! c'est ma souffrance qui crie et accuse, et non ma volonté.

(La voix de l'ange Raphaël se fait entendre.)

— Courage, fidèle Triffine!

TRIFFINE.

Ah! donnez-moi du courage, Seigneur, donnez-moi du courage! que je souffre jusqu'à ce que vous soyez satisfait.

L'ANGE RAPHAEL.

C'est la peine qui donne la gloire. Dieu a dit: Gloire pour tourmens!

TRIFFINE.

J'obéirai. Oui, j'obéirai. Je ne me damnerai pas pour la torture de la chair.

L'ANGE RAPHAEL.

Il faut que ce soit ainsi.

TRIFFINE.

Oui, oui, je n'écouterai que vous. Il faut gagner l'auréole; il faut chercher le ciel et dépouiller la terre. Vous serez mon maître, ange que j'entends, et vous enleverez, du bout de vos ailes, les souillures qui flétrissent encore mon ame. — Mais je suis abandonnée depuis si long-temps; je souffre tant, ô mon ange gardien! voyez mon corps affaissé sous les chaînes! Vierge, Vierge, détournez un instant vos regards de votre fils pour soutenir mon cœur.

L'ANGE RAPHAEL.

Courage, femme, Dieu écoute ta prière : rappelle-toi Jésus-Christ, la seconde personne de la Trinité. Celui-là versa jusqu'à la dernière goutte de son sang, quand il était dans votre vie, et nulle plainte ne tomba de sa bouche, car il était content de souffrir pour les pécheurs. Et vous, Triffine, vous êtes impatiente de vos maux! vous jetez à Dieu vos plaintes pour un peu de douleur!... Ma sœur chérie, oh! par combien de douceurs sera payée votre amertume! Regardez ici, ma sœur! celui qui vous parle vous consolera. (L'ange devient visible.) Je prendrai votre ame et j'irai la poser aux pieds

de la Vierge sainte! — Sois fidèle jusqu'à la dernière heure, ma sœur, et ne tarde pas plus long-temps au milieu des langueurs de ce trou obscur qu'on appelle la terre.

TRIFFINE.

Ange de lumière! que vous êtes beau! Votre amie a été consolée par votre voix. Je suis à Dieu seul maintenant. Plus de larmes. Justice, presse tes supplices. Je veux souffrir. Oh! quand arrivera l'heure de la mort? Oh! quand verrai-je le reflet de mes yeux dans le brillant de la hache du bourreau.

Mais, pendant que Triffine se résigne ainsi à la mort, l'évêque de Saint-Malo, averti par Dieu, part pour Rennes avec le fils de Triffine et sa nourrice. L'enfant est armé comme un cavalier, il a une épée à la main, des pistolets; ceux qui le voient passer s'émerveillent en remarquant son regard fier, et ils se découvrent devant lui en disant : Celui-ci est un jeune saint ou un ange déguisé qui va faire quelque miracle.

Là finit la septième journée.

Voici ce qu'on voit dans la huitième et dernière journée.

Tous les juges sont assemblés et le peuple regarde. Triffine entre, ses beaux cheveux épars. Elle s'arrête devant Arthur qui est debout entre ses soldats, pâle comme un fantôme. La pauvre femme tombe à deux genoux devant lui. — Pardon, Arthur, de ne vous avoir pas fait assez heureux! pardon, Arthur, de n'avoir pas été assez tendre avec vous! pardon, Arthur, de n'avoir pas été assez douce à votre cœur, de ne vous avoir pas rendu la vie comme un jour de paradis! Voilà les fautes dont je suis coupable; voilà l'amende honorable que je vous fais; je n'ai point commis d'autre crime. Adieu, mon Arthur, je meurs sans colère, car c'est vous qui me tuez; je meurs sans regret, car vous ne m'aimez plus. Après avoir dit cela d'une voix qui fait pleurer tout le monde, Triffine se lève comme une reine, la tête rejetée en arrière, et elle marche vers l'échafaud. Quand elle est arrivée, deux soldats la prennent et la font monter près du billot.

LE PREMIER SOLDAT.

Agenouillez-vous là, donnez vos deux mains que je les attache avec cette corde.

LE DEUXIÈME SOLDAT.

Il faut couper sa belle chevelure pour pouvoir trancher plus facilement son cou délicat. (A Triffine.) Femme, dites adieu maintenant à la vie et à ceux que vous aimez; regardez-vous à votre dernière heure. Vous ne vous lèverez plus vivante de la place où vous êtes.

TRIFFINE, *avec ferveur.*

Dieu, donnez-moi le courage de pardonner à tous mes ennemis.

(Étendant sa main vers la foule.)

Adieu donc au monde! adieu à vous qui m'avez vu vivre couronnée et heureuse! Je meurs votre princesse et votre reine, car c'est sans raison que l'on me traite ainsi. Au jour du jugement dernier, je me présenterai devant Jésus-Christ avec une tête dans ma main, et il la fera voir à ceux qui m'ont condamnée, et il les maudira. Adieu, jeunes filles, que je vois là-bas; adieu, heureuses jeunes filles; dans votre joie de vivre, n'oubliez pas Triffine que les vers mangeront dans sa fosse. Adieu, beaux enfans, qui venez me voir mourir, hélas! vous ne savez point ce que c'est, vous qui ne faites que de naître. Adieu à tous ceux qui sont ici. — Il en est un surtout à qui je dis trois fois adieu. Je l'attendrai dans le ciel.

LE DEUXIÈME SOLDAT, *pleurant.*

Je suis si triste, en entendant cette femme, que je n'aurai jamais le courage de la frapper. Certes elle est innocente.

LE PREMIER SOLDAT.

Ne dis pas cela, ou tu seras puni. Tu parles de ce que tu ne connais pas. On nous a ordonné de la tuer, il faut le faire.

LE DEUXIÈME SOLDAT.

Coupe-lui la tête, si tu le veux; pour moi, je ne le ferai pas. Quand je regarde son visage, mes membres deviennent sans force.

LE PREMIER SOLDAT.

Te voilà devenu singulièrement tendre! J'ai vu un temps où tu n'étais pas si sensible, quand tu éventrais les femmes enceintes, et que tu mettais leurs enfans au bout de ta pique.

LE DEUXIÈME SOLDAT.

Quelle différence!... C'était en pays étranger.

TRIFFINE.

Au nom de Dieu, mes gens, exécutez l'injuste sentence, car je n'attends plus rien que la fin de ma vie.

LE PREMIER SOLDAT.

Nous faisons aussi trop de façons avec elle. Puisque la main te tremble, à moi... *(Il prend la hache.)*

LE DEUXIÈME SOLDAT.

Attends. Écoute : quelle est cette trompette? Regarde, voilà des cavaliers qui galopent vers nous ventre à terre.

(L'enfant, l'évêque et leur suite paraissent; l'enfant arrivant jusqu'à l'échafaud.)

L'ENFANT, aux soldats.

Arrêtez, soldats, ne frappez pas trop vite ; celui qui le ferait ne serait pas sûr de sa vie. Si quelqu'un fait un pas, si quelqu'un touche cette femme, je lui brûle le cœur d'un coup de pistolet. — Je défends ma mère ! — Elle aura justice contre ses ennemis et contre les faux témoins. (Se tournant vers les juges et les témoins.) Faux prêtre, j'aurai ta vie devant tous les princes. Qu'on saisisse cet homme et qu'on le mette en prison. Justice, parlement ! Si on le laisse échapper, on s'en repentira. (Aux soldats qui sont sur l'échafaud.) Venez ici, misérables, avec vos cordes ; jetez à terre ce faux témoin ; et ce Kervoura, liez-le comme un sanglier furieux. (Aux juges.) Juges, il faudra que vous rapportiez aujourd'hui votre arrêt, car ces trois misérables doivent être pendus.

ARTHUR.

Quelle preuve apporte cet enfant de ce qu'il avance ?

L'ENFANT.

Vous le saurez, Arthur. (Il court vers l'échafaud.) Mais il faut que je délivre cette sainte. Courage, madame, vous vivrez, me voilà venu à votre secours. (Il la prend par la main, et s'avance avec elle vers Arthur.) Arthur, roi de Bretagne, celui qui vous parle ici est vôtre fils. Oui, je suis l'enfant que Triffine a mis au monde, et c'est à cause de moi qu'elle a souffert tant de tourmens. Sauvé par la grace du Seigneur, j'ai été élevé par l'évêque saint que vous voyez. Je ne suis pas venu sans preuves. — Voici ma nourrice, que Kervoura connaît ; voici des gens qui sont vivans et que vous pouvez interroger. (Se jetant dans les bras de Triffine.) Ma mère, ô ma mère ; jamais vous n'avez vu de fils rempli d'autant de joie.

TRIFFINE.

Un fils, un fils.... J'ai un fils ! (Elle le regarde.) Comme il est beau mon fils ! (Au roi.) Arthur, oh ! ne cherchez pas d'autre preuve que le cri de mon sang. (Elle étend la main sur la tête de l'enfant.) Je le bénis ; c'est mon enfant.

KERVOURA.

Comment peut-on écouter les mensonges d'un singe de cet âge ? — C'est sans doute un fils de prêtre qui cherche aventure. Et vous donneriez, Arthur, la couronne de Bretagne à l'enfant de quelque ribaude ? Si je ne me retenais, je l'écraserais sous mes pieds.

L'ENFANT.

Je ne suis pas le fils d'une ribaude, Kervoura ; je vais te le prouver, car je te connais. C'est toi, tyran, qui m'as enlevé dès ma naissance pour me faire mourir lorsque j'aurais six mois, afin de guérir Abacarus et de

gagner une couronne; le démon t'avait donné ce conseil, et l'ange du Seigneur me l'a fait connaître. Tu vois, Kervoura, que je te connais.

KERVOURA.

Tu mens.

L'ENFANT.

Pourquoi pâlis-tu alors?

KERVOURA, égaré de colère.

Je n'y puis plus tenir. Je quitte ces lieux si l'on ne chasse ce bâtard. Va-t-en, drôle, et tiens ce soufflet. (Il donne un soufflet à l'enfant.)

L'ENFANT, tirant son épée.

A moi la loi! à moi, mon père et ma mère! — Princes et barons, je veux vengeance. J'ai été insulté par ce méchant; le combat! je demande le combat!

ARTHUR.

Que Dieu juge; j'en croirai ce qu'il décidera. Laissez combattre cet enfant.

Kervoura et l'enfant descendent alors dans la lice; mais l'ange saint Michel combat à côté du fils de Triffine. Kervoura se sent comme frappé d'aveuglement, et l'enfant lui perce le cœur. Le pied sur son cadavre, et appuyé sur son épée qui est debout dans le corps du traître, il dit: Arthur, celui-ci était un méchant; je suis ton fils, et ma mère est une sainte.

Le roi ouvre ses bras à la reine et à l'enfant, et tout le monde s'en va heureux.

Ainsi finit la vie de sainte Triffine et de Kervoura, tragédie en huit journées.

Que Dieu protége l'honorable assemblée qui a bien voulu l'écouter jusqu'au bout, et qu'il donne place à tous ceux qui sont ici dans son saint paradis. — Amen.

§ IV.

Les poètes bretons.

Un applaudissement général suivit le dernier mot prononcé par Tanguy; toutes les voix s'élevèrent en même temps.

— Malo! Malo! Kernewote, c'est une belle tragédie.

— Une tragédie à vous faire éclater le cœur dans la poitrine, ajouta Troadec. J'avais froid dans mes cheveux blancs en entendant les soldats parler à Triffine sur l'échafaud, et dire: — Il faut couper sa belle che-

velure pour pouvoir trancher plus facilement son cou délicat. Femme, vous ne vous leverez plus vivante de la place où vous êtes.

— Et toi, Morvan, dit Abalen en frappant sur l'épaule de l'idiot, que penses-tu de la tragédie du Kernewote ?

L'idiot releva la tête. Il jeta sur l'armurier un long regard d'une intelligence et d'une douleur indicibles, et avec un accent dans lequel l'égarement de la passion se mêlait étrangement à l'interrogation naïve et enfantine :

— Où est Triffine ? dit-il, où est Triffine ? Mon Dieu ! moi j'aime Triffine.

Puis, d'une voix harmonieuse, il murmura ces vers de son *Saint Guillaume*.

« Non il n'est point d'autre femme qui vaille celle-ci, point d'autre « femme aussi parfaite, point d'autre fleur sans tache comme elle. »

— Sur le salut de mon ame, l'idiot a raison, s'écria Abalen ; il n'y a point de Triffine dans tout le pays jusqu'à la Seine. C'est plus qu'une sainte, c'est une vraie femme, et je donnerais ma part de paradis pour vivre mes jours avec sa pareille. Oh ! ce Kervoura ! si j'avais été Arthur, je lui aurais mangé les entrailles ! Pourquoi meurt-il de la main de cet enfant ? Il aurait fallu le faire déchirer à quatre chevaux et exposer les quatre morceaux de son corps aux quatre vents du ciel.

— C'eût été une mort vulgaire, dit Coatmor, et il fallait que dans sa punition on sentit la main du Tout-Puissant. Il y avait bataille entre Dieu et le diable ; le diable avait pris un homme fort, et Dieu n'a voulu prendre qu'un enfant pour tuer l'homme fort, afin de faire comprendre que son bras était assez long pour n'avoir pas besoin d'une grande épée au bout. — Cela est habile et beau.

— Et vous, mon maitre, dit Tanguy en s'adressant à Collinée, la tragédie vous a-t-elle dit quelque chose au cœur, quoique écrite dans la langue des barbares ?

— *Le roitelet aime toujours les toits de chaume où il est né, et la voix de ses frères* (1), répondit le vieillard, et cependant, Kernewote, cette pièce n'obéit guère aux règles d'Horatius.

Ficta voluptates causa sint proxima veris ;
Nec, quodcumque volet, poscat, sibi fabula credi.

Il eût mieux valu pour celui qui a fait la tragédie qu'il eût connu la belle antiquité et qu'il eût traité quelque sujet du temps des Hellènes.

(1) Ar laouenanicq a gar atao ar touën pe leach e voüe ganen ag ar monez deus e breudeur. (Proverbe breton.)

Iliacum carmen deducit in actus. Au lieu de cet enfant, il aurait pu faire descendre de l'empirée Minerve aux bras blancs, θεα λευκωλενος, ou bien Iris la prompte messagère, ωκεα Ιρις αγγελος. C'eût été noble et grand.

— Laissez l'enfant, laissez l'enfant, cria Coatmor. Que me font à moi vos Minerve et vos Iris, maître Collinée? Je ne suis point un païen, par saint Briec! Mais l'enfant!... Oh! comme cela fait du bien de le voir délivrer sa mère! comme cela console! comme cela fait croire à la Providence! Mon Dieu! c'était bien beau ces temps d'autrefois où l'on voyait des miracles. Oh! comme j'aurais voulu vivre alors et être un saint pour causer avec les anges, parler à la mer, à la flamme, à la terre, et voir qu'elles m'entendaient!... Mais ces temps-là sont passés, il ne vient plus d'anges en Bretagne; tout se perd, les beaux miracles, les beaux usages, la foi de nos pères; nous ne voyons plus de saints chez nous, depuis que les Français sont venus. La Bretagne s'en va, et bientôt notre langue même sera oubliée.

— Ne dis pas cela, Coatmor, foi d'Abalen, cela ne sera pas. Vois-tu, quand un peuple a ses saints à lui, son langage à lui, ses chansons et ses tragédies à lui, ce peuple-là ne change pas de nom aussi facilement qu'une fille qu'on marie. Les seigneurs peuvent se faire Français s'il leur plaît, mais nous, nous resterons ce que nous sommes. Nous n'apprendrons pas la langue de ceux du haut pays, et s'ils veulent que nous les entendions, il faudra qu'ils parlent la nôtre. Nous resterons avec nos grands chapeaux et nos longs cheveux, pour nous reconnaître entre nous, et quand l'occasion viendra, malo pour la Bretagne! nous nous lèverons avec l'arquebuse et les fourches à la main, en jetant notre cri : *Liç dar pot callec deuz an Armoricq* (place aux durs garçons de l'Armorique)! Il se trouvera bien encore, de par le monde, un pauvre gentilhomme qui consentira à être duc de Bretagne; qu'en dis-tu, Kernewote?

— Je dis que le jour où il faudra chasser les Français de nos paroisses, les hommes de la Cornouailles prendront leurs habits du dimanche et leurs *penbas* les plus lourds, et que nos gentilshommes ne seront pas longs à sangler leurs chevaux des montagnes : tous ont gardé leurs anciennes pensées, et le seigneur de Pont-l'Abbé a laissé sur la porte de son grand château l'écusson de Bretagne, avec la levrette et la devise (1).

— Que la sainte Trinité vous entende! dit Coatmor, alors les beaux jours reviendront pour notre pays.

— Et les jabadeaux et les passe-pieds reprendront dans les châteaux, dit Troadec.

(1) Il fallut un ordre exprès du roi et des menaces pour le lui faire retirer.

— Et le parlement n'empêchera plus de jouer les tragédies, dit Abalen.

— Et moi, ajouta Tanguy, je deviendrai expert dans l'art de maître Collinée, et j'imprimerai les belles poésies de la Bretagne, et nous aurons nos livres, comme nous avons nos clochers, nos rivières et nos montagnes!

Un cri général de joie répondit au jeune homme.

— Béni soit le jour où tu es venu parmi nous, Tanguy, dit l'arquebusier en étendant vers lui sa large main; tu nous as fait aimer mieux notre pays et notre langage; tu es un brave compagnon, et si quelqu'un te voulait du mal, rappelle-toi que tu as dans ce corps-ci une douzaine de pichets de sang prêts à couler pour toi.

— Les Kernewotes n'ont pas moins de sang dans les veines que ceux du pays de Tréguier, répondit Tanguy, touchant la main d'Abalen et en s'inclinant avec une courtoisie toute chevaleresque; j'ai un crâne à faire défoncer à ton service.

— Je voudrais voir comme je te vois, ajouta l'armurier, l'auteur de *Sainte Triffine*, car celui-là aussi est un chrétien et un Breton.

— Tu le vois comme tu me vois, Abalen, car l'auteur de *Sainte Triffine*, c'est moi.

Une exclamation de surprise s'éleva à ces mots, et les regards se tournèrent vers le Kernewote, qui, rouge jusqu'au front, baissait les yeux et penchait la tête avec un mouvement à la fois fier et modeste; bientôt les applaudissemens éclatèrent de toutes parts.

— Malo! malo! Noël au Kernewote! Noël à *Sainte Triffine*! Noël à la Bretagne et aux auteurs bretons! du cidre, une mer de cidre, veuve Flohic; c'est aujourd'hui fête.

— Il est minuit, mes gens, dit une voix sèche qui sortit du fond de l'âtre; les chrétiens doivent rentrer chez eux maintenant.

En prononçant ces mots, la veuve Flohic s'était levée du banc qu'elle occupait dans le fond de l'immense cheminée, et, tenant à la main une chandelle de résine retenue entre les deux branches d'un bâton fendu, elle s'avançait vers la table pour enlever les pichets.

— Est-il vraiment l'heure des morts? demanda Troadec.

— Écoutez, dit la veuve.

Les buveurs firent silence et penchèrent la tête. Le son triste et clair d'une cloche arriva distinctement jusqu'à la salle de l'auberge; tous se découvrirent et se signèrent; bientôt une voix lugubre s'éleva dans la nuit:

Réveillez-vous, gens qui dormez,
Priez Dieu pour les trépassés.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Tanguy avec terreur.

— C'est *le sonneur des ames*, dit Coatmor (1); il est venu nous surprendre comme la mort au milieu de la joie et des espérances, pour nous avertir que ceux qui sont dans les cimetières lèvent maintenant leurs tombes en attendant les prières.

S'il y en a parmi vous, ajouta-t-il, qui ont quelqu'un qu'ils aiment dans le purgatoire, ils n'ont qu'à se mettre à genoux avec moi. — Voici un *innocent* (2) qui demandera pardon à Dieu pour les ames en peine.

Tous les buveurs s'agenouillèrent, et il se fit un grand silence; on entendait au-dehors le vent qui soufflait dans les toits anguleux et qui faisait grincer la poulie de fer du puits banal; la cloche du *sonneur des ames* tintait au loin, et son cri monotone arrivait par raffales, avec le bruit confus des moulins et des cascades. Tout à coup, au milieu de ces mille rumeurs funèbres, la voix de l'idiot s'éleva douce, triste et suave; elle psalmodiait le *de profundis* pour le repos des ames de ceux qui étaient morts.

§ V.

Conclusion.

Peu d'années après la scène que nous venons de rapporter, la Bretagne était en feu, et l'effort de nationalisation, qu'Abalen avait annoncé, était tenté par elle. La ligue, cette croisade religieuse dont les communes avaient fait si vite un mouvement républicain, la ligue avait pris en Bretagne un caractère tout spécial d'insurrection populaire. Un ambitieux secondaire, espèce de rognure des Guise, Mercœur, s'était mis à la tête des turbulences bretonnes, et il s'efforçait de rajuster les débris du trône ducal. Mais trop d'élémens inconciliables travaillaient alors notre province, pour qu'il pût les atteler utilement à son ambition. Le peuple et la noblesse tiraient en sens inverse. Le premier, lassé du bat féodal, avait décidément pris le mors aux dents, et faisait tous ses efforts pour se débarrasser du cavalier qui l'écrasait depuis six cents ans. La seconde,

(1) Dans toutes les villes du pays de Tréguier, on avait conservé, jusqu'à la révolution de 1789, l'usage de faire parcourir les rues par une espèce de watchman chargé de demander des prières pour les morts. On appelait en breton ce sonneur de nuit *le sonneur des ames*.

(2) *Innocent* est le nom donné en breton aux idiots. Nos paysans les regardent comme spécialement agréables à Dieu, par l'impossibilité dans laquelle ils sont de mal faire; aussi font-ils grand cas de leurs prières.

tout en se divisant en partis hostiles, tout en sollicitant le secours des communes, pour se déchirer elle-même, n'en voulait pas moins conserver ses prérogatives et son pouvoir absolu sur le corvéable. Il résulta nécessairement de ces prétentions contraires un désaccord radical entre le populaire et les gentilshommes, désaccord qui les empêcha de travailler utilement à l'affranchissement de la Bretagne. Bientôt même les paysans firent cause à part, et commencèrent à courir sus aux seigneurs et à leurs hommes d'armes, quel que fût leur gonfanon et leur cri de rescousse. Mais cet élan révolutionnaire était prématuré, ce n'était qu'une de ces crises de fièvre et de colère auxquelles un peuple, malade de son état social, s'abandonne de temps en temps; indispositions passagères, qu'un peu de sang apaise bien vite, que nos vieux historiens désignaient sous l'expression poétique d'*émotion du populaire*, et nos gazettes d'aujourd'hui sous le nom d'*émeutes*. L'émeute de la Bretagne eut le résultat de toutes celles qui n'ont pas l'esprit de naître viables et de grandir jusqu'à la révolution. On tua ce que l'on put de rebelles, on pendit ce que l'on prit, et, comme il fallait quelqu'un qui payât les frais de la guerre, on pardonna au reste. La noblesse bretonne fit ensuite sa paix avec le roi, qui lui accorda toutes sortes de faveurs pour se l'attacher, et tout alla comme devant. Ce fut la dernière tentative de la Bretagne pour s'isoler, et le dernier rêve d'indépendance de nos communes. Le peuple, détrompé de ses espérances, se replongea dans son indifférence politique, et n'opposa plus à la conquête française que la résistance d'inertie de ses coutumes, de sa langue et de ses superstitions. Ces moyens, si faibles en apparence, ont seuls suffi pour lui conserver, pendant trois siècles, sa physionomie spéciale, et ce n'a pas été, à notre avis, un spectacle sans intérêt que cette lutte silencieuse et héréditaire de quelques milliers de familles contre l'influence étrangère, lutte que prolongeront encore quelque temps les croyances et l'amour du sol, mais dont on peut prévoir la fin prochaine, et dont nous consignons ici l'expression dernière.

Ainsi, trois siècles auront suffi pour renouveler les pensées de la race la plus énergique, la plus volontaire; d'une race dont la ténacité a reçu la plus incontestable de toutes les confirmations, celle d'un proverbe populaire. Trois cents ans, jour pour jour, après cette soirée où nous avons représenté une réunion d'auteurs bretons écoutant la tragédie de *Sainte Triffine*, se berçant de l'espoir prochain de redevenir un peuple indépendant, d'avoir une langue spéciale, une littérature, un théâtre, moi qui suis peut-être le descendant d'un de ces manans-poètes, moi, Breton francisé, tout fier de savoir un peu la langue presque perdue de mes pères, je déchiffre avec peine, sur un manuscrit rongé des mites, cette même tragédie,

comme je le ferais d'un papyrus trouvé à Herculanum. Je déroule ses vers comme les bandelettes des momies d'Égypte, cherchant à y découvrir le mystère d'une civilisation perdue. Je fais effort d'historien et de philosophe pour deviner ce qui les faisait palpiter, pour mettre un instant de côté mes inclinations cosmopolites et mes aspirations vers l'association universelle, pour comprendre cet égoïsme de tribus et ces sympathies pour l'isolement national. Fils si différent de mes pères, j'étudie la pensée de ces vieux poètes comme une œuvre morte, sans être sûr de toujours la comprendre! — Et trois fois cent années ont pu effectuer de si prodigieux changemens! Et dans nul autre lieu de l'Europe, peut-être, le mouvement civilisateur n'a été plus lent, plus insensible qu'en Bretagne! Nulle part ailleurs, le passé n'est aussi près du présent, et pourtant ce passé est déjà si éloigné, qu'il faut l'étudier, comme les planètes du ciel, avec l'induction et l'analyse! Quels pas ont donc faits partout ces trois siècles qui viennent de passer? Qu'étaient-ce donc que ces géants qui ont emporté avec eux, si loin, dans les plis de leurs robes, les idées, les croyances, les espoirs de nos ancêtres, que ces idées, ces croyances, ces espoirs sont devenus pour nous des problèmes à résoudre, des thèses d'antiquaire à soutenir? N'y a-t-il pas quelque chose de rafraîchissant et de sain pour l'ame dans la contemplation de cette prodigieuse marche du genre humain, au milieu des obstacles et des piéges? En regardant, derrière cet infatigable Ahasvérus, la route déjà faite, qui oserait douter de sa force pour celle qui lui reste à faire? Qui? Peut-être quelques incrédules sans foi, exploitant le paradoxe et calomniant le progrès auquel ils doivent ce qu'ils sont, comme ces abbés du XVIII[e] siècle qui riaient de la religion qui les faisait vivre; quelques prêtres du désespoir qui voudraient nous faire prendre le monde pour un manége et l'humanité pour un cheval aveugle, tournant autour de la meule de la nécessité. Mais pour celui qui cherchera la vérité, comme on a dit de la chercher, avec un cœur simple et pur, pour celui-là il ne s'élèvera point de doutes. En voyant disparaître ces natures saillantes dont la Bretagne nous offre un reste si curieux, en apercevant cette action lente, mais irrésistible, du temps sur l'égoïsme à grande échelle, décoré du titre d'esprit national, il comprendra que l'œuvre providentielle s'accomplit, et que les empreintes de la monnaie humaine s'usent dans le frottement, afin que tout puisse être un jour frappé à un coin unique. Et qu'il ne s'inquiète pas si, dans cette transition, les sociétés lui paraissent sans ordre, sans raison, sans poésie; il faut qu'il regarde notre siècle comme un déménagement du genre humain, dans lequel idées, foi et sciences se trouvent confondues. Placée entre un passé démoli et un avenir pour lequel on commence seulement à rassembler les maté-

riaux, notre société couche à la belle étoile, mal protégée par de vieilles toiles arrachées à l'ancien édifice, à grand'peine recousues, et sur lesquelles des législateurs ont écrit je ne sais quel nom, que chacun répète. Mais ce bivac n'est point la demeure définitive. Après de longues et pénibles marches dans le désert, après avoir vaincu les obstacles, commis bien des fautes, oublié bien des fois son Dieu et adoré le veau d'or, le genre humain arrivera enfin à la terre promise, et, plus heureux que les Hébreux, il n'y trouvera point d'ennemis à combattre.

En attendant, ayons foi et espérance, nous qui marchons encore sous le poids du jour, et qui ne verrons peut-être pas le soleil de Josué. Pour croire à l'avenir, étudions le passé et marquons de combien de pas nous avons devancé nos pères. Surtout ne craignons pas de revenir à la route qu'ils suivaient, nous lui avons tourné le dos à jamais.

Après avoir passé par l'état de famille, de tribu, de peuple, et enfin de nation, il ne nous reste plus qu'à accomplir la grande coopération universelle. L'être social a jusqu'ici procédé par agrégations. Grain de sable d'abord, puis rocher, puis montagne, il doit devenir, quelque jour, un globe immense qui absorbera tout dans sa vaste gravitation. Or, le jour où ce but sera atteint est déjà proche; car voilà que la montagne a grandi, voilà qu'elle prend une forme; il ne lui faut plus qu'un axe pour qu'elle devienne un monde, et, cet axe, nous en avons déjà trouvé les deux pôles, et nous leur avons donné leurs deux grands noms : *Liberté*, *Association*.

ÉMILE SOUVESTRE.

NOTICES

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

SUR L'ALLEMAGNE.[1]

En vérité, les écrivains de ce temps ont une bien grande adoration ou bien peu d'opinion d'eux-mêmes. Ils s'adorent à ce point de ne vouloir rien perdre des moindres lignes sorties de leur plume, ou ils s'estiment si peu, qu'ils n'hésitent pas à tout couvrir de leur signature. Ils ont hâte de recueillir et d'avouer au grand jour le plus mince fragment enfoui au fond d'un journal. Telles pages dictées par la circonstance et qui étaient mortes avec elle, réapparaissent sous un titre nouveau, détachées de l'événement politique ou littéraire qui les avait produites, n'ayant plus aucun sens dans le présent ni dans l'avenir.

Pour quelques écrivains de science et de talent qui ont acquis le droit, par leurs succès et leurs travaux antérieurs, de rassembler leurs plus petites productions, parce que celles-là même ont une véritable importance dans la série de leurs études; pour quelques noms éminens que le public aime à suivre dans toutes leurs transformations, et dont il recherche les œuvres avec empressement sous quelque forme qu'elles lui arrivent, com-

(1) Un vol. in-8°, chez Prevost-Crocius.

bien qui, s'abusant sur leur puissance et l'intérêt qu'ils réveillent, devancent l'âge et la renommée, et commencent la vie littéraire par où ils devraient la finir : moissonneurs hâtifs qui veulent faire la moisson avant que le blé n'ait jauni.

Depuis trois ou quatre ans surtout, la librairie française a émis sur la place toutes sortes de mélanges, *Mélanges historiques*, *Mélanges politiques*, *Littérature et philosophie mêlées*, etc., et tout récemment encore elle vient de nous donner des *Mélanges historiques et littéraires* où l'on prétend apprécier saint Augustin en huit pages, Grégoire de Tours en six, Théodore de Bèze en dix. Au moins l'auteur de ce dernier recueil a-t-il su, dans une spirituelle préface, se sauver du *ridicule* de cette résurrection en objectant l'usage et son libraire, qui a *voulu recueillir ses mélanges*. Et nous sommes bien disposés à le croire, car si nous connaissons malheureusement trop d'écrivains toujours prêts à signer n'importe quels livres, on trouve encore mieux des libraires toujours empressés à les publier. L'insatiable et ignorante librairie engloutit aujourd'hui toute sorte de pâtures : les nippes ou les embrions littéraires de tout ce qui a quelque renommée, comme les romans étiolés de ses *jeunes hommes*, jeunes en effet, car ils n'ont eu le temps de se faire ni pensée ni style. C'est ici le cas de dire que jamais, à aucune période de notre histoire littéraire, les voies qui conduisent au champ de la publicité ne furent plus larges, plus déblayées d'obstacles. N'est-ce donc pas à tort que certains jeunes gens, trop portés à s'abuser sur leur force, se plaignent de se voir étouffés, de manquer d'organes? Eh! messieurs, il ne faut qu'un peu de talent et de volonté pour se frayer sa route. Faites preuve tant soit peu de l'un et de l'autre, et la voix de la presse ne vous manquera pas.

Il y a peu d'années, un jeune homme professait les humanités ou la rhétorique dans un collége de Paris. Cette modeste chaire convenait peu à son ambition, car dès-lors il pensait à la députation et peut-être au ministère. Il ne brillait cependant ni par la science ni par les idées; mais c'était un esprit fin, souple et délié, qui jugea tout d'abord qu'il y avait une route plus sûre, plus directe que le professorat, pour le conduire au but qu'il se proposait. La presse commençait à prendre les grands développemens que vous savez : il confia sa fortune à la presse, et il fit bien; la presse a été magnifique avec lui et l'a richement doté. Quels si grands services lui a-t-il donc rendus? Qu'a-t-il fait pour elle? Une étude plus ingénieuse que profonde sur Beaumarchais; un éloge de Bossuet, un mémoire équivoque sur la littérature du XVIe siècle, qui l'un et l'autre lui valurent de partager un prix à l'Académie; de piquans articles en forme de bulletins pour les combats de la rue Saint-Denis pendant le ministère Vil-

lèle. C'est là tout, ce nous semble, avec les articles de polémique quotidienne qu'il écrit maintenant pour la Doctrine, comme il les écrirait pour tel autre système qui présenterait les mêmes garanties à sa fortune politique. La presse lui a donné, elle, richesses et puissance, une chaire en Sorbonne, une place au conseil d'état et la députation, Et qui sait jusqu'où iront ses libéralités? Elle n'ignore pas que le jeune député nourrit dès long-temps des espérances plus hautes, et soyez assuré qu'elle lui sera un appui fidèle, lorsque le simple matelot qui a tant exploré la terre ministérielle, croira le moment venu de prendre en mains le gouvernail. Vous voyez bien que la presse est une maîtresse facile, une reine débonnaire, qui n'est ni ingrate ni oublieuse, et qu'il faut bien moins de talent que d'esprit et de volonté pour captiver ses faveurs.

Mais il n'y a en tout ceci que des rapports bien éloignés avec les *Mélanges* que M. Saint-Marc Girardin appelle *Notices politiques et littéraires sur l'Allemagne*. Pour le moment, nous n'avons qu'à nous occuper du livre, que les Allemands ont, à notre avis, traité avec un peu de dédain.

Dans la partie des *Notices* consacrée à la politique, M. Saint-Marc Girardin expose l'état de l'Allemagne; il demande l'unité germanique, et il l'espère... Pour quelle époque? Nous ne savons. C'est chose assez problématique pour qu'en la rêvant peut-être dans l'avenir, on ne puisse pas lui assigner de terme. Sans doute, s'il ne fallait qu'enlever toutes ces minces clôtures qui séparent les petites principautés, et réunir sous une même dénomination les habitans de Cobourg, de Saxe-Meinengen, de Weimar, les Hessois, les Westphaliens, le duché de Nassau et celui de Bade, etc., je crois que l'entreprise ne serait pas très difficile. Nous croyons même que si l'on en était venu là, on pourrait bien ôter toute espèce de contrepoids aux royaumes de Saxe, de Bavière, de Wurtemberg. Mais l'Autriche, mais la Prusse, ces deux nations rivales qui aspirent toutes deux à dominer l'Allemagne, l'une par l'ascendant de ses vieilles traditions, l'autre par l'énergie d'une puissance qui se développe, et la perspicacité de ses vues d'avenir, comment formera-t-on jamais une unité de ces deux moitiés d'empire que l'intérêt seul du moment peut rapprocher? Comment faire baisser la tête à cette antique aristocratie de Vienne devant l'ancien petit duché de Brandebourg? comment croire que Berlin, cette ville si active, si intelligente, si animée, cette reine du Nord, s'incline jamais devant cette capitale de l'Autriche, devant cette vieille douairière de l'Allemagne, dont elle démêle fort bien la faiblesse et les rides à travers les couronnes de diamans et les manteaux d'empereur qui la recouvrent. Parlez-nous de cette unité morale, de cette unité intellectuelle de la nation allemande; c'est bien : le mot de *Germania*

embrasse tout; le nom d'Allemand fait battre tous les cœurs, et nous avons vu, en 1813, comment ce peuple savait se rallier sous un même drapeau, avec un même cri de guerre et un même enthousiasme. Mais quant à cette unité matérielle, absolue, qui ne peut reconnaître qu'un centre d'action et un gouvernement, il faut des siècles entiers pour en venir là, si jamais on doit y venir.

M. Saint-Marc Girardin se complaît surtout à parler de l'Autriche et de la Bavière. Il y a des gens qui lui ont reproché les éloges qu'il donne à ces deux pays. Eh bien! nous, nous sommes sûrs qu'il est de très bonne foi, et nous avouons que l'Autriche, vue d'une certaine façon, doit être une délicieuse contrée. Supposons, par exemple, que vous voyagiez aux frais du gouvernement, c'est-à-dire fort à votre aise, sans vous inquiéter du prix des voitures, ni de la cherté des hôtelleries, attendu que le budget est là derrière vous, qui ne sait pas chicaner avec un postillon, ou un valet de chambre. Vous traversez rapidement, en vous berçant dans une bonne chaise de poste, le beau pays de Saltzbourg aux romantiques souvenirs. Vous avez avec vous un passeport qui vous sauve des perquisitions de la douane, et des lettres de recommandation qui attendrissent la police elle-même. Vous voilà à Vienne. Vienne est une ville très curieuse par ses monumens, très belle par ses environs. Vous la visitez sous le patronage de quelque grand seigneur, non pas à pied, ce serait trop long, mais dans un coupé officiel dont les glaces ne se baissent ni devant la prison, ni devant la masure, mais devant les palais des princes, les cathédrales gothiques, ou les magnifiques points de vue qui se présentent au-delà des boulevards. De là, vous allez à Bade. C'est, en été, un lieu de réunion charmant, un petit monde de choix, une ville toute pleine de princes, toute parfumée d'aristocratie, tout éclatante d'épaulettes, de décorations et de rubans. On y passe une vie très douce; on s'y retrempe dans je ne sais quelle atmosphère supérieure à laquelle la foule ne peut atteindre. Là, vous n'avez qu'un signe à faire, et tout ce que vous pourriez regretter de Vienne accourt dans cet Élysée de Bade; l'opéra y vient avec ses dieux et ses machines, ses héros et ses danseuses; l'orchestre avec ses convois d'instrumens; l'artiste avec sa palette, et je ne sais quoi encore. Pour vous qui êtes les rois de cet empire et les divinités de ce temple, vous n'avez qu'à vous laisser aller à tous les enchantemens qui vous arrivent dans les salons de la noblesse, dans les parties de campagne, aux jours de grande fête, et aux soirées intimes. De Bade, vous revenez à Vienne. Vous avez fait vos preuves d'homme d'esprit et d'homme du monde. Vous n'avez point eu la sottise de montrer trop de libéralisme, et de lancer, comme une fusée incendiaire, au milieu de cette belle noblesse

couverte de dentelles et de gaze, un souvenir, un mot de la révolution de juillet. M. de Metternich est content de vous. Il veut vous voir; il vous prend à part. Il vous dit que l'Autriche est mal jugée, et vous explique comme elle est sage, comme elle est forte, voire même libérale, cette Autriche que les journalistes français se plaisent à dénaturer. Vous sortez de là ébloui, subjugué par le tableau que vient de vous tracer le premier ministre, et en rentrant chez vous, vous trouvez, pour dernière preuve de la richesse et de l'esprit généreux et éclairé de l'Autriche, un panier de vin de Joannigsberg (de ce vin dont le congrès de Vienne a assuré la propriété à M. de Metternich, et qui se vend jusqu'à vingt-cinq et trente francs la bouteille en Allemagne), un brevet en règle d'un ordre assez connu, et quelque ouvrage rare sur le pays. Ce n'est là peut-être qu'une supposition; mais si tout cela se réalisait, l'Autriche, ainsi vue à travers ce prisme, ne serait-elle pas un pays merveilleux, un véritable Eldorado?

Or, vous savez ce que c'est que l'Autriche, et comme état puissant, compacte, et comme pouvoir sage et durable, deux grandes qualités que M. Saint-Marc Girardin lui attribue. L'empire autrichien se compose d'élémens tout hétérogènes, entre lesquels il n'y a jamais eu ni alliance complète, ni fusion. C'est la Bohême, cette vieille nation slave, qui est restée slave au milieu de l'Allemagne, qui, pareille à la Jérusalem déchue, se souvient de ses gloires d'autrefois, et regarde avec ambition et douleur sa royale ville de Prague et son Hradschin; c'est la Pologne, qui garde encore le reste de couronne murale qu'elle a portée, et le tronçon du glaive qui s'est brisé entre ses mains; c'est la Hongrie, où les fiers magnats votent encore dans leurs assemblées en agitant leurs sabres; la Hongrie, où les priviléges nobiliaires révoltent le peuple, tandis que les exigences impériales fatiguent cette vieille et orgueilleuse noblesse; c'est le Tyrol, où l'on ne retrouverait peut-être pas un second André Hofer, car le sang du premier n'a pu féconder les racines de l'absolutisme, mais bien celles de la liberté ; c'est l'Italie, cette reine tombée qui cherche un diadème sur son front, et qui n'y trouve qu'une plaie; qui se surprend encore à vouloir brandir sa noble épée, et qui ne soulève que des chaînes; qui regarde vers la mer comme pour voir si elle ne lui amène pas, ainsi qu'aux temps anciens, de riches cargaisons ou des flottes victorieuses, et qui l'entend se plaindre de son abandon et de son veuvage.

Sont-ce là des bases bien solides pour leur confier en toute sûreté l'avenir d'un état? Sont-ce là des élémens de durée, des membres qu'il soit si facile de rejoindre pour en former un tout imposant, complet, harmonieux?

L'Autriche ne le sent que trop peut-être; et voilà pourquoi elle main-

tient dans son administration intérieure ce système de défiance et de réserve, qui ramène tout au secret de ses délibérations, et s'efforce de ne rien laisser percer au dehors. L'Autriche est, au XIXe siècle, le seul état qui rappelle l'ancien gouvernement mystérieux de Venise. Tous ses projets se discutent dans l'ombre; toute sa politique s'enveloppe d'un voile épais, et demande le silence. Elle redoute le bruit, la publicité, l'indiscrétion des journaux; elle ne souffre pas même l'éloge, comme l'a dit M. Saint-Marc Girardin, car l'éloge peut amener le blâme, ou tout au moins la discussion, et la discussion lui fait peur. Elle a son conseil des dix, qui ne doit rien révéler de ses délibérations. Elle a son pont des Soupirs à Olmütz et à Spielberg. Silvio Pellico, Maroncelli et le noble Gonfalonieri y ont expié le crime d'avoir montré plus de patriotisme et d'idées libérales qu'elle n'en voulait. Quant à ses moyens de défense, ils reposent sur cette police dont le tronc est implanté au cœur de l'empire, au palais du ministre, et dont les mille rameaux s'élargissent, se divisent, et vont se répandre dans toutes les provinces, dans toutes les villes, dans tous les bourgs de l'empire, jusqu'aux frontières, tandis que les racines touchent, par des voies que l'on ne connaît pas, aux villes et aux royaumes étrangers. Cette police, vous la trouvez partout, à votre hôtel, dans les rues, au théâtre, à l'église; c'est le commissionnaire qui vous offre ses services; c'est le marchand qui, tout en vous ouvrant son magasin, reconnaît à votre façon de parler que vous n'êtes pas Allemand, et veut savoir d'où vous venez; c'est la jeune fille qui vous fait signe de l'angle d'une place. Restez chez vous, fermez votre porte, ne voyez personne: n'importe! on saura ce que vous avez fait tout le jour. Cachez vos lettres dans votre portefeuille, tournez la clé de votre secrétaire à double tour, vous ne serez pas bien loin, que l'on saura si c'est une correspondance d'amour ou une correspondance d'affaires que vous entretenez. D'ailleurs, la poste est là, et l'on serait mal venu de montrer ici ces susceptibilités sur le secret des lettres que nous avons parfois criées si haut en France. A Vienne, c'est chose convenue, toutes les lettres sont décachetées; personne n'échappe à cette loi commune, et l'un des hommes les plus distingués de cette ville, un homme qui, par les hautes fonctions qu'il occupe, approche très souvent de l'empereur et très souvent de M. de Metternich, ne nous a-t-il pas avoué lui-même qu'il avait été obligé de rompre des relations depuis plusieurs années établies avec un de nos compatriotes, parce que l'on ouvrait toutes ses lettres, et que dans les derniers temps ces lettres le compromettaient.

Ainsi cette police s'étend à tout. Elle entre dans l'intérieur de votre vie, dans le secret de vos occupations. Quel dommage qu'elle ne puisse



pas lire dans les replis de votre pensée ! Elle a d'immenses salles pleines de cartons rangés par ordre alphabétique. Je crois que toute l'Europe se trouve dans ces cartons. Quand vous arrivez, on y cherche votre nom. S'il n'y est pas encore, on se hâte de l'y mettre, car il est convenu que tout homme qui vient à Vienne doit être noté. S'il s'y trouve, mais sans être accompagné de mauvais signes, c'est bon, vous en serez quitte pour un léger espionnage; mais s'il est joint à quelque fâcheux renseignement politique, hélas ! vous ne savez pas à quelle active et rigoureuse surveillance vous allez être soumis !

Nous avons connu un jeune écrivain allemand, plein de nobles qualités, à qui la fantaisie vint un jour d'aller à Vienne. Il y apportait, aux yeux de la police, le grand tort d'avoir du talent, et le tort bien plus grand d'avoir, par-ci par-là, lâché, dans un livre ou dans un journal, quelques pages peu flatteuses pour l'Autriche. On le laisse venir; il loue un appartement pour quelques mois, et prend à son service un domestique que le maître de la maison vint lui-même lui recommander. Il y avait six semaines que ce domestique était chez lui, et il n'avait eu à lui reprocher qu'une lenteur incorrigible chaque fois qu'il lui faisait faire quelque commission. Un jour il l'envoie porter une lettre chez un de ses amis, et il attendait la réponse, lorsqu'il voit tout à coup son ami lui-même qui lui crie d'un air effaré : — Au nom du ciel ! dis-moi donc quelle idée as-tu de m'envoyer une lettre par un homme de la police ? — Je te l'ai envoyée par mon domestique. — Eh bien ! ton domestique est un agent de police en pleine activité, que j'ai vu souvent dans l'antichambre des bureaux, et qui n'a changé de fonctions et de costume que pour obéir à l'ordre de ses chefs, et ne pas te perdre un moment de vue. — En recourant à d'autres informations, le jeune Allemand apprit que l'excessive lenteur dont il avait souvent accusé son domestique ne provenait que de sa ponctualité à porter d'abord à la police toutes les lettres qu'il lui confiait. Il le renvoya le même jour, mais il quitta Vienne.

Parlerons-nous du papier-monnaie, cette autre plaie de la nation, qui va toujours s'élargissant ? parlerons-nous de cette inquisition qui pèse sur tous les journaux, sur tous les livres, et de ces restrictions sévères imposées sur tout ce qui tendrait à instruire le peuple et à l'éclairer. On dit bien que l'Autriche donne de grands encouragemens à l'instruction primaire : oui, mais, passé l'instruction primaire, les entraves se resserrent ; les sentinelles de la censure sont là pour vous mesurer la science d'une main avare. Les cours de haut enseignement ont à redouter tout à la fois et les susceptibilités de la théologie catholique et les interprétations de l'agent politique. L'Autriche n'aime ni les avocats, ni les gens de lettres :

les premiers, parce qu'ils discutent; les seconds, parce qu'ils peuvent avoir des inspirations dangereuses. Quand Grillparzer eut fait jouer sa pièce de *l'Aïeule*, le succès qu'il avait obtenu engagea plusieurs personnes en crédit à la cour à solliciter pour lui de l'avancement. Il était alors pauvre employé du fisc à 12 ou 1,500 francs d'appointemens. On s'adressa pour lui directement à l'empereur, qui répondit d'un air dédaigneux: Eh! que voulez-vous que je donne à un faiseur de vers? Depuis, Grillparzer a cependant obtenu un emploi plus important que celui qu'il occupait, mais un emploi qui semble créé tout exprès pour qu'il n'ait plus un moment de liberté, et qu'il ait à chasser loin de lui les séductions de la poésie.

Heureux gouvernement que ce gouvernement de l'Autriche! heureux conseillers auliques! heureuse police! s'ils pouvaient parvenir ainsi à mettre la pensée aux chaînes, ou à l'exiler; s'ils pouvaient renfermer tout esprit un peu rebelle, toute idée un peu trop hardie, dans une de ces fioles où Roland trouva sa raison perdue; si, dans l'étendue de l'empire, il n'y avait plus ni pensée, ni travail d'esprit, ni discussion, ni rêves d'avenir! Oh! l'heureux pays!

Mais le peuple autrichien, si ignorant qu'il soit, n'en est pas encore là, et l'intelligence lui arrive par des voies d'où il ne devrait pas l'attendre. Ce qu'il y a peut-être de plus triste à observer en Autriche, c'est la démoralisation qui existe dans les administrations; c'est qu'au-dessus de tous les réglemens, de toutes les lois, il y a une loi suprême à laquelle personne ne résiste : celle de l'argent. Ici la douane vous tend la main en plein bureau; là la censure se déride subitement au son de quelques florins. N'y allez pas avec tant de réserve ni d'un air si timide. Le marché se traite sans façon sous les yeux du chef, qui est d'accord avec son employé. Le prix se discute, et quand vos conventions sont bien arrêtées, vous donnez votre argent, et l'on vous accorde la faveur que vous demandez. De là vient qu'en Autriche il n'y a plus de douane et de censure que pour celui qui ignore le secret de les rendre muettes, ou pour celui qui n'a pas le moyen de les corrompre. Allez chez les principaux libraires, vous y trouverez les journaux français dont l'entrée dans les états autrichiens est sévèrement interdite, les livres dont un arrêt spécial défend la circulation et la lecture. Tout cela vient sous le couvert d'un grand seigneur que l'on gagne à prix d'argent, ou par suite du marché que l'on fait avec la douane. Ainsi le Viennois connaît tout ce que son gouvernement voudrait lui dérober. Ainsi il peut se repaître de ces germes de libéralisme dont on cherche à le garantir, et chaque nouveau livre qu'il acquiert lui révèle

en même temps la vénalité de ceux qui le gouvernent! Quel enchaînement de réflexions! et quel progrès!

Telle qu'elle est, j'aime pourtant mieux l'Autriche que la Bavière. L'Autriche a au moins un système à elle, une marche déterminée depuis long-temps; quand on est là, on sait à quoi s'en tenir; on sait qu'en s'arrêtant à cette condition de ne point parler politique, de ne pas médire de la police, ni des prêtres, ni de M. de Metternich, de ne rien écrire de suspect, et de penser le moins possible, ou du moins de penser tout bas, on peut tout à son aise courir le monde, respirer le grand air sur les boulevards, s'en aller au Prater, au théâtre, au bal, et mener du matin au soir bonne et joyeuse vie. Mais la Bavière, on ne sait encore ce que c'est. On y marche comme sur une planche vacillante. Elle a été libérale, et elle a foulé aux pieds les idées de libéralisme; son roi lui avait donné une constitution, et maintenant il n'a rien de plus à cœur que de la morceler et de la rogner; il voulait avoir des députés libres et indépendans, et il fait mettre en prison ceux qui s'avisent de voter autrement qu'il ne l'a dit; jeune homme, il a chanté la liberté, mais le baiser qu'il lui donnait était un baiser de Judas, il l'a trahie.

La Bavière a eu son caractère marqué, son rôle indépendant, et la voici qui se traîne à la remorque de l'Autriche, qui se met à genoux devant elle, qui, dans la peur qu'elle a de ne pas assez bien l'imiter, exagère encore toutes ses mesures de rigueur, tout son système de défiance, tout son espionnage religieux et politique. Je ne connais pas de ville qui présente, comme Munich, tant de doute et d'incertitude dans les esprits, tant de malaise intime, et tant d'élémens contradictoires : des moines, des soldats, des couvens et des maisons de joie; la religion prise à son plus haut point de rigorisme, et la dépravation de mœurs poussée au dernier degré. Munich est une ville toute sensuelle, qui se couvre d'un froc et porte un chapelet à sa ceinture. Le roi se déclare l'ami, le protecteur des sciences, et il laisse mourir l'université, en l'emmaillotant, en lui disputant pied à pied l'espace qu'elle occupe et la liberté d'enseignement dont elle a besoin. Il est artiste; il devrait avoir l'ame grande et généreuse de l'artiste, et il existe un édit d'après lequel tout écrivain qui a mal parlé de lui doit venir faire amende honorable devant son portrait. Un jour, un jeune homme, condamné à cet acte de soumission dégradante, cracha sur le portrait qu'on lui présentait. On le mit en prison, et depuis personne n'a pu dire ce qu'il est devenu.

Une autre fois vous entendez publier dans les rues de Munich une ordonnance ainsi conçue : « Quand S. M. paraîtra dans la rue, tout le monde sera obligé de la saluer. Si on est à pied, on restera devant elle

chapeau bas, jusqu'à ce qu'elle ait passé. Le cavalier descendra de cheval, et les personnes en voiture feront arrêter leur voiture. »

Le lendemain, le roi va à la chasse, et aperçoit un étudiant qui restait là, sa casquette sur la tête. Le roi descend de cheval, accourt vers lui : Me connais-tu? dit-il. — Non, monsieur, répond l'étudiant. — Or, il faut vous dire que S. M. n'a rien moins qu'une tournure royale, et que, pour ne pas exposer ses sujets à enfreindre involontairement son édit, il aurait bon besoin d'écrire sur son chapeau :

Je suis Gillot, berger de ce troupeau.

— Ah! tu ne me connais pas? ajoute le roi. — Non, monsieur, dit le pauvre étudiant, qui commençait pourtant à avoir peur. — Tu es un insolent. — Et il lui arrache sa casquette. Alors il arriva une scène fort plaisante. Un chambellan, qui avait admiré l'héroïsme de son maître, aperçut, à quelques pas de lui, un Anglais qui contemplait cette scène avec tout le flegme britannique, et ne pensait pas à se montrer plus sage que l'étudiant. Le chambellan s'élance avec colère et lui jette son chapeau par terre. L'Anglais riposte par un soufflet; et comme c'était un membre du parlement, un colonel, un homme puissant enfin, le lendemain, le chambellan fut obligé d'aller lui faire ses excuses.

A part cette belle partie de la Bavière où Vurtzbourg élève son vieux dôme au milieu des coteaux de vignes, où Bamberg s'étage toute radieuse au-dessus des plaines couvertes de houblons, le reste du royaume est une pauvre contrée. On y trouve peu de culture, peu d'industrie, presque point de commerce, et Nuremberg et Augsbourg doivent y pleurer leur prospérité et leurs jours de gloire d'autrefois. Munich, que M. Saint-Marc Girardin nous dépeint comme une ville merveilleuse, représente dans son enceinte tout le malaise, tous les vices radicaux du royaume. Il y a là moins de journaux, moins de libraires, moins de mouvement intellectuel que dans une des villes secondaires de la Saxe ou de la Prusse. On n'y imprime que des livres d'église, on n'y fabrique que de la bière.

Le roi de Bavière a cru se faire pardonner toutes ses erreurs de roi en affichant un amour excessif pour les arts; mais encore faut-il que cet amour, si noble qu'il soit, trouve une sanction dans les moyens qu'il possède légalement de se satisfaire. Aujourd'hui, il construit tout à la fois un nouveau palais, une chapelle byzantine et deux musées; tout cela bâti sur la plus grande échelle, peint à fresque et orné avec une magnificence toute royale. C'est une entreprise gigantesque à laquelle il faudrait la main d'un Louis XIV, et le pauvre roi Louis de Bavière n'est pas un

Louis XIV. Il prélève, il est vrai, sur une population de trois millions d'habitans une liste civile assez notable, environ sept millions de francs; mais cela ne suffit pas encore pour subvenir à ses dépenses. Il faut qu'il ait recours à des moyens extraordinaires, à des emprunts forcés, parfois même à des exactions. En attendant, il oublie complètement pour une ville comme Munich les choses de première nécessité. Il a construit, pour le plaisir d'inscrire sur les murailles, au-dessus de quelques fresques, ses mauvais vers allemands, il a construit un grand bazar où personne ne va, où vous ne trouveriez pas plus de trois marchands et un mauvais café, et vous chercheriez en vain dans toute la ville une halle, un marché couvert. Lui qui dépense des millions pour se bâtir un palais de fantaisie, n'a pas eu quelques milliers de florins à donner pour mettre à l'abri les laboureurs qui apportent leurs denrées à la ville. Il est allé jeter au milieu de la campagne sa Glyptothèque et sa Pinakothèque, comme pour dire à la ville : Tu viendras jusqu'ici; et la malheureuse ville aura beau se tirailler en tout sens, elle n'ira jamais jusque-là; elle a déjà plus de maisons qu'il ne lui en faut, et les rues commencées ne s'achèvent pas, car ce n'est ni une ville de commerce, ni une ville d'industrie : c'est une pauvre ville royale qui ne se soutient que par les fonctionnaires, la cour et la garnison. Versailles pouvait devenir une ville splendide avec de telles ressources; Versailles était au XVIIIe siècle le rendez-vous de l'Europe; mais Munich!.. Ainsi, à prendre la question sous ce point de vue rationnel et pratique, cet amour des arts, ce besoin d'élever des monumens qui pouvait être, chez Louis XIV et chez Napoléon, une grande et noble pensée avec les immenses ressources qu'ils possédaient, n'est, chez le petit roi de Bavière, qu'une dure ténacité d'égoïsme, une misérable envie de s'illustrer au détriment du bien-être matériel de ses peuples. Et voilà cependant ce que M. Saint-Marc Girardin loue avec emphase. Quand son *article* parut dans les *Débats*, il fut répété par les journaux de la Bavière, empressés à faire leur cour au pouvoir. Le roi le déclara charmant, mais les Munichois haussèrent les épaules.

Si de la partie politique nous passons à la partie littéraire, nous verrons que, pour être plus variée, elle n'est ni plus riche ni mieux pensée.

Le conte de *Marino Faliero* arrive un peu tard après l'élégante traduction d'Hoffmann de M. Loève-Veimars, et les nombreuses appréciations que l'on a faites du romancier allemand.

Les *Chants de Koerner* ont été aussi traduits maintes fois.

La *Légende de Cologne*, quoique arrangée avec esprit, n'est pas complète. Il y en a encore deux autres dans les traditions allemandes des frères Grimm.

Les *Récits et Contes divers* ne sont qu'une pauvre compilation. M. Saint-Marc Girardin ne s'est pas même donné la peine de choisir les hypothèses les plus justes et les mieux fondées. Ainsi, par exemple, en parlant du *Roman du Renard*, il nous explique très longuement comment l'idée de cette fine satire du moyen-âge a été empruntée aux dissensions d'un duc de Lorraine avec son ministre, et cette assertion a été depuis long-temps détruite de fond en comble par les savans d'Allemagne, notamment par Grimm et Gervinus. Il est assez démontré aujourd'hui, à tout homme qui connaît un peu l'histoire de ce poème et les modifications qu'il a subies en passant d'un pays à l'autre, que ce ne peut être une satire locale restreinte dans les limites d'un petit état. C'était la satire de l'époque, la satire des vices du clergé et de l'ambition des grands qui opprimaient le peuple. De là vient que ce poème a joui d'une si grande popularité, et que la France, l'Allemagne, la Hollande, le Danemarck, l'Angleterre, l'ont tour à tour adopté.

Nous ajouterons sur l'origine de ce poème quelques mots que M. Saint-Marc Girardin n'a pas daigné nous dire.

Selon M. Grimm, ce poème a dû prendre naissance au IXe siècle dans la Flandre française. Il fut écrit en latin par un prêtre. C'est de cet ouvrage que procèdent tous ceux que nous connaissons, et le poème hollandais le *Reinaart de Vos*, de Willem, et le *Roman du Renard*, français, publié par M. Méon, et les poèmes en haut et bas allemand. Il existe encore sur cette fable du renard un ouvrage plus ancien : c'est le poème latin d'*Isengrimus*, découvert par Grimm il y a quelques années, et qui doit remonter au XIe siècle. Les poèmes hollandais et français ne datent que du XIIIe, et le poème en plat allemand du XVe.

Le *Voyage* à travers les Vosges, pour arriver à Colmar, est loin de donner une idée satisfaisante des scènes tour à tour riantes et grandioses que présente l'aspect de ce pays. Si jamais vous l'avez parcouru par une belle matinée d'été, quand vos regards surpris découvrent d'un côté cette longue chaîne des Vosges, de l'autre, cette ligne bleuâtre de la Forêt-Noire, et, au milieu, cette plaine si vaste et si riche, traversée par le Rhin, quand le brouillard, qui pendait comme un voile au sommet des montagnes, se déchire tout à coup, et que là haut vous voyez poindre ces restes de manoirs, ces ruines de vieux châteaux dont le savant Schweighaüser nous a si bien redit l'antique histoire; au milieu de ce silence de la vallée, dans cette pure atmosphère du matin, au pied de ces ruines imposantes, en face de ces jolies maisons de campagne, de ces prairies si vertes et si fraîches, de quelque côté que vos yeux se tournent, ils rencontrent de gracieux, de magnifiques tableaux. M. Saint-

Marc-Girardin n'en a rien dit; son prosaïsme ne les a pas vus, ou sa chaise de poste l'a emporté trop vite.

Les *Voyageurs en Suisse* sont une jolie bluette, écrite dans un moment de verve et de bonne humeur.

L'*Analyse des Niebelungs* est incomplète. Ordinairement, lorsqu'on se propose de faire connaître un poème étranger, on en indique au moins la marche et le dénouement; mais ici l'auteur s'arrête à moitié chemin. Heureusement que, par une exquise prévoyance, M. Ampère avait suppléé depuis deux ans (1) à cette lacune du livre de M. Saint-Marc Girardin.

Après tous ces chapitres négligés ou superficiels des *Notices*, arrive une autre dissertation littéraire avec un nom imposant en tête : Goëthe! et, à la suite de ce nom, quatre pages! Quatre pages sur Goëthe, le roi, le créateur de la nouvelle littérature de sa nation, l'homme de génie qui a tenu pendant près d'un siècle le sceptre de la poésie allemande! Que diriez-vous donc, digne Schubart, vous qui avez fait tant de leçons publiques sur *Faust*, et vous, Weber, qui avez écrit un livre entier seulement sur la *Fille naturelle*, et vous Güschel, qui venez de publier encore trois volumes sur le caractère de Goëthe, et vous, Falck, et vous, Müller, et vous tous admirateurs passionnés du grand homme, que diriez-vous donc si l'on vous apprenait qu'il existe en France un écrivain qui a la prétention de connaître la littérature allemande, un professeur en Sorbonne, qui a trouvé le moyen de résumer, en quatre pages, tout ce qu'il avait à dire sur Goëthe?

Voici ce qui nous a le plus frappé dans les quatre pages sur Goëthe :

« Rien n'est si varié, dit M. Saint-Marc, que les œuvres de Voltaire. Cependant partout il y a une idée qu'il poursuit, partout un but qu'il cherche à atteindre. Dans Goëthe, rien de semblable. Le poète est partout dans les œuvres de Goëthe; mais l'homme, où est-il? Que veut Goëthe, encore une fois? Quelle influence veut-il exercer? Je ne sais; j'ai beau consulter à ce sujet son théâtre et ses romans : point de réponse. Il emprunte ses sujets tantôt au génie de la Grèce, tantôt au génie du moyen-âge. Voltaire aussi varie ses sujets; mais dans tous ses sujets il y a une singulière unité d'esprit. »

Ce que Goëthe voulait, il est facile de le voir. Goëthe était tout entier préoccupé de la question d'art; c'était l'art qu'il aspirait, dit-il lui-même dans ses Mémoires, à rechercher jusqu'à sa source, à étudier dans sa pureté primitive. C'était l'art qu'il désirait présenter sous toutes ses faces.

(1) *Sigurd*, traduction épique selon l'Edda et les Niebelungs. (REVUE DES DEUX MONDES du 1er août 1835.)

Voilà pourquoi, quand il l'a atteint d'un côté, il se hâte de le poursuivre de l'autre. Voilà pourquoi il passe tour à tour de la forme un peu rude du moyen-âge à la forme solennelle de l'antiquité, et de l'encadrement du drame à l'encadrement de la comédie ou de la poésie lyrique. L'art, c'est là sa pensée dominante, c'est là son but constant. Il n'y a peut-être pas une page de cet homme de génie, pas une petite ballade, pas une de ses simples chansons, qui ne porte, dans la coupure du vers, dans le choix des expressions, dans l'harmonie du rhythme, l'empreinte de cette pensée d'élaboration qui tendait à tout soumettre à un moule sévère et artistement travaillé. De là il arrive parfois que ses compositions sont un peu froides, que quelques-unes ressemblent, comme l'a dit Heine, à des statues de marbre blanc, bien polies, et inanimées. Mais approchez-vous de plus près, quelle finesse de détails! quelle grace et quelle fermeté de dessein! quel admirable coup de ciseau!

Avec cette idée d'art bien arrêtée, et cette volonté puissante de la suivre, l'influence que Goëthe devait avoir, il l'a eue, et elle a été immense. Il a entraîné à sa suite toute la jeune Allemagne; il lui a montré les nouvelles voies où elle devait marcher, et lui-même semble, à chacun de ses essais, avoir voulu s'élancer en tête, et frayer le chemin.

Après cela, que M. Saint-Marc Girardin veuille bien envisager dans leur ensemble les œuvres de Goëthe, nous osons croire qu'elles présentent un aspect tout aussi imposant que celles de Voltaire.

Il y a encore dans ces *Notices* un chapitre que nous avions hâte de lire, c'est celui qui a pour titre : *Des anciens poëmes épiques germains*; mais nous avons été complètement déçus dans notre espérance. L'auteur ne dit que quelques mots sur le cycle germanique et passe immédiatement à l'Edda. Pourquoi donc abandonner si vite cette longue chaîne d'épopées germaniques? M. Saint-Marc Girardin a-t-il pu nous croire si indifférens à cette merveilleuse poésie que les Wolfeam d'Eschenbac, les Henri d'Offterdingen exhalaient en face des gothiques cathédrales, comme un chant d'amour ou comme une prière? Qui de nous ne se fût pas réjoui de voir fidèlement reproduire, et la chanson mâle et sauvage de Hildebrand, et les romanesques aventures de Walther, et ces deux beaux monumens du moyen-âge, ces deux grandes épopées de la chevalerie, les *Niebelungs* et le *Livre des Héros?* Il y avait même des remarques du plus haut intérêt à faire sur les épopées allemandes, dont le sujet a été emprunté aux écrivains d'une autre nation. Ainsi, les poèmes de *Titurel*, *Parcival*, *Tristan*, *Vigalois*, etc., ne sont pas d'origine allemande; mais, en passant d'un pays à l'autre, ils ont pris une forme toute nouvelle. Ils se sont empreints de la naïveté, du mysticisme de la vieille Germanie; et tout en

conservant les noms, les faits que leur léguait la tradition française ou anglaise, ils sont devenus germains par le fond de la pensée, par le style et le coloris.

Malheureusement, il faut bien le dire, dans cette occasion comme dans les autres, le professeur de la Sorbonne a fait défaut ; l'écrivain *littéraire* a manqué à sa tâche quand il s'agissait des richesses intellectuelles de l'Allemagne, comme l'écrivain *politique* s'était timidement effacé, avait gardé un prudent silence en présence de la monarchie de Metternich et des petites royautés que le ministre-roi tient en laisse. Il n'est resté que le *touriste*. M. Saint-Marc Girardin nous a donné son *tour* en Allemagne comme les *dandies* de Londres publient, à chaque saison d'hiver, leurs voyages de six semaines en Suisse, en Italie ou en Espagne. Les *Notices politiques et littéraires* sont exactement de la même force et de la même famille que ces innombrables livrets dont la librairie anglaise est inondée chaque année sous le titre de *Sketches of Italy*, *Excursion in Spain*, *a Tour in India*, *my Sketch-Book*, etc., etc., livres de *Fashion*, mais dont la *Fashion* anglaise fait au moins les frais, tant elle est convaincue que ces livres sans importance ne contiennent aucun enseignement utile ou nouveau. Ici seulement la différence des *touristes* anglais et du *touriste* français est bien marquée : le budget, dit-on, a généreusement défrayé M. Saint-Marc Girardin de ses deux excursions au-delà du Rhin. Nous souhaitons pour le budget que l'auteur ait rapporté de son *tour* en Allemagne un fruit meilleur que ses *Notices politiques et littéraires !*

F. DE LAGENEVAIS.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

30 juin 1835.

La saison des foins rappelle dans leurs prés les représentans de la France. Le ministère lui-même va se disperser. Déjà M. Thiers a pris sa retraite aux portes d'Asnières, à peu de distance des ombrages royaux de Neuilly; M. Guizot part demain pour Eu avec le roi, et M. le président du conseil parle quelquefois, avec un soupir, du calme et de la fraîcheur qui règnent dans son château de Broglie. C'est à qui fuira les affaires et gagnera les champs. M. Pasquier et la chambre des pairs se voient avec désespoir cloués sur leurs siéges, et demandent grace aux détenus d'avril. Dans peu de jours, Paris sera désert, et c'est tout au plus s'il s'y trouvera assez de ministres pour expédier le courant des affaires.

Trois ministres manquaient déjà aux deux derniers conseils. Il s'agissait cependant du procès et de l'intervention. Pendant la petite et courte maladie de M. Pasquier, l'inquiétude avait été grande. On voyait la présidence des débats passer inévitablement à M. Portalis ou à M. Séguier, M. Bastard ayant refusé de remplacer M. Pasquier, et M. de Broglie se trouvant, par sa position, déchargé tout naturellement de ses fonctions de vice-président. Or, M. Portalis s'est trouvé, à cette occasion, fréquemment en mésintelligence avec le ministère, et la brusquerie, la bizarrerie de M. Séguier effrayaient la chambre. D'un autre côté, quelques nouveaux scrupules étaient venus tourmenter M. Pasquier au fond de son

lit. Il hésitait à venir se replacer en face de ces accusés traînés à l'audience par vingt gendarmes, frappés et tourmentés sur leurs bancs en présence de la pairie qui se flétrit en assistant à cette torture. Dans une des dernières séances, on a vu des juges se lever sur leurs siéges, et exciter les gardes municipaux à la violence; nous pourrions en citer un ou deux qui accompagnaient ces invitations de termes que le corps-de-garde envierait à la cour des pairs. La presse a recueilli ces faits, et ils n'ont pas été contredits; d'ailleurs on sait que la presse a lieu d'être circonspecte à l'égard de la pairie qui a montré plus que de la sévérité envers elle. Dans cet état de choses, les esprits sains de la chambre, et dans ce nombre nous comptons M. Pasquier, ont de nouveau cherché les moyens de mettre un terme à ces violences qui semblent devoir augmenter chaque jour. La proposition de renvoyer à la session prochaine pour obtenir une loi de procédure, a été remise sur le tapis; mais il a été impossible de s'entendre. M. Pasquier sommé par le ministère, au nom de la paix publique et de la royauté, de reprendre les rènes du procès, s'est levé piteusement de son lit de malade, et demain il se remettra à ses rudes et pénibles fonctions. On s'attend chaque jour à la retraite de M. Molé et de ses amis, qui ne peuvent assister long-temps à des scènes semblables à celles qui se sont passées, sans dévier de leurs principes. Mais n'importe, le procès continuera. M. Guizot a déclaré, dit-on, qu'il le mènerait à fin, ne restât-il que dix juges. M. Guizot a raison, dix juges suffisaient bien à Venise pour condamner des populations entières, pourquoi dix juges ne suffiraient-ils pas à Paris?

L'intervention est comme le procès. On s'y engage chaque jour un peu plus, sans bien savoir où l'on ira. On a débuté, il est vrai, par une timidité extrême. Tandis que l'Angleterre publiait la suspension du bill d'enrôlement, *le Moniteur* se bornait à ouvrir les bureaux de M. Persil aux volontaires de l'armée d'Espagne. Peu à peu on s'est avancé davantage, et les articles belliqueux du *Journal des Débats* ont surgi comme une menace dirigée contre la majorité du ministère. La France paiera la solde de la légion étrangère, la France donnera des officiers-généraux, elle enverra le long des côtes d'Espagne trois vaisseaux de ligne et sept ou huit frégates. Voilà déjà de grandes concessions faites au parti de l'intervention, c'est-à-dire à M. Thiers, car ni le roi, ni le maréchal Maison, ni le duc de Broglie, ni M. Guizot ne sont pour l'intervention. Le roi la combat toujours avec la même énergie; le maréchal jure qu'une intervention déguisée est absurde, et qu'une intervention avouée est folle. M. de Broglie s'est prononcé hautement dès le commencement de cette affaire, et le silence obstiné et prolongé de M. Guizot en dit plus que toutes les paroles.

Généralement, on sait peu de gré à M. Thiers d'avoir ainsi fait intervenir le *Journal des Débats* dans l'affaire de l'intervention, et vienne un instant favorable, on lui fera sentir toute la légèreté de sa conduite. Les familiers du château ont déjà remarqué sur la figure du maître les signes d'impatience et d'ennui qui se manifestent souvent au nom de M. Thiers, et quelles que soient l'obséquiosité et l'adulation du ministre auprès des gens de guerre et des hommes de l'empire, le maréchal Maison s'explique assez nettement pour laisser voir le peu de cas qu'il fait de son petit et remuant collègue. En un mot, on est las de M. Thiers, on voudrait s'en débarrasser honnêtement, et M. Guizot, qui se pique à son égard d'une fidélité vraiment platonique, a peine à déguiser le plaisir que lui causerait la retraite de son jeune ami. Pour M. Thiers, il s'inquiète fort peu de ces symptômes, ou plutôt il ne les voit pas, et avec sa présomption ordinaire, il se flatte de faire dominer le principe de l'intervention, de vaincre le roi, et d'arriver, en passant sur le corps de tous ses collègues, à la présidence du conseil. On ne peut, au reste, se figurer l'enivrement de M. Thiers. Entouré d'une petite cour qui le flatte et l'admire, choyé dans sa maison de campagne par les femmes, par les artistes, par tout ce qui dépend de lui, il se montre rarement au ministère et traite les affaires avec un mépris tel qu'il daigne à peine entendre les rapports verbaux de ses chefs de division. M. Thiers en est venu à ce point qu'il répondait dernièrement à un ex-fonctionnaire qui réclamait de lui un peu vivement l'exécution de sa parole, et qui invoquait la sainteté d'un engagement formel : « Monsieur, je donne des espérances, mais je ne fais pas de promesses. » Napoléon, dans tout l'éclat de son despotisme, ne se fût pas permis une réponse aussi outrecuidante.

Notre bon et célèbre Béranger peut apporter un douloureux témoignage de ce que nous avançons. En apprenant que M. Thiers avait donné l'ordre de transférer M. Trélat à Clairvaux, il se rendit auprès de M. Thiers, sans autre mission que celle qui lui était donnée par l'intérêt qui s'attache à l'infortune. M. Thiers a dû à Béranger et à feu Manuel l'amitié profitable dont l'honora autrefois M. Laffitte. Il devint ainsi propriétaire d'une demi-action du *Constitutionnel*, et c'est en quelque sorte sous la main protectrice de Béranger que s'élevèrent les fondemens de cette fortune qui a tant grandi depuis quelque temps. Béranger pria donc M. Thiers de se rappeler Magalon et l'indignation que lui, M. Thiers, avait ressentie en apprenant le traitement indigne infligé à cet écrivain par M. Corbière. Il ajouta que, sous la restauration même, ses chansons ayant été jugées coupables et l'auteur condamné à la prison, la prison avait été douce et honorable, et que personne n'avait songé à envoyer le chansonnier séditieux à Poissy

ou à Clairvaux. M. Thiers fut inexorable; il déclara qu'il avait le droit de choisir entre les maisons de détention; qu'un écrivain, ne fût-il condamné qu'à un jour de prison, le ministre était maître de lui faire passer ce jour dans un cachot, et dans un cachot à l'extrémité de la France. En fin, il s'exprima avec tant de violence, que Béranger sortit la tête baissée, en regrettant peut-être M. Corbière. M. Trélat ira donc à Clairvaux, et Dieu sait s'il n'est pas destiné à figurer, à son tour, sur la charrette de M. Lionne.

Quelques journaux assurent que le voyage de M. le duc d'Orléans n'est autre chose qu'une sorte d'exil, qui lui aurait été infligé pour avoir fait quelques caricatures sur M. Thiers, et l'avoir représenté sous les haillons de Robert Macaire. On s'est trompé. D'autres attribuent le départ du prince au désir de voir la princesse de Wurtemberg dont il a éte question. Il n'en est rien non plus. M. le duc d'Orléans voyage uniquement pour son plaisir, et non pour celui de M. Thiers, ou pour chercher, en chevalier errant, une princesse à conquérir. On l'a vu sur les bords du lac de Genève où se trouvaient, par hasard sans doute, quelques-unes des plus jolies femmes de la société de Paris; mais pour l'alliance projetée avec la maison de Wurtemberg, il en est peu question maintenant. Accorder une princesse de la sainte-alliance à un prince de la maison de juillet est une décision trop grave pour ne pas la soumettre au jugement des souverains, et la réponse de l'empereur de Russie, qui a été consulté par le roi de Wurtemberg, viendra sans doute de Kalish et de Carlsbad.

Plus le moment de ces conférences approche, plus les instances auprès de l'empereur d'Autriche augmentent. Jusqu'à ce jour l'empereur a répondu négativement aux deux invitations qui lui ont été faites. La cour de Vienne allègue des raisons d'étiquette. Le *Puntiglio* de la maison de Lorraine n'admet pas, dit-on, que l'empereur puisse se rendre à une conférence chez le roi de Prusse. Il est prêt à recevoir ses alliés dans ses états héréditaires, mais le choix de Kalish est un obstacle à sa présence dans le congrès. On espère toutefois vaincre cette résistance; en attendant, il serait bien curieux de connaître les démarches sans nombre et les efforts inouis des ministres étrangers pour obtenir cette concession de la cour de Vienne.

La nouvelle de la prochaine publication d'un acte diplomatique lancé de Carlsbad, et dont parle *le Mercure de Souabe*, est bien prématurée encore. C'est annoncer le résultat des démarches qu'on fait en ce moment, avant que ces démarches aient eu encore le moindre succès. Il est évident que le refus de l'empereur d'Autriche de se rendre à Kalish est une fin de non-recevoir opposée à ce projet de manifeste et de resserrement d'alliance. M. de Metternich ne se trouve pas encore assez maître de son

souverain pour exiger de lui un acte aussi décisif, et les antécédens de M. de Metternich auprès de l'empereur actuel, quand il n'était encore qu'archiduc, l'obligent à de grands ménagemens. On comptait beaucoup sur l'anéantissement de la révolution en Espagne et le triomphe de don Carlos; on se disposait à faire quelque chose de décisif quand la sainte-alliance se serait trouvée fortifiée de ce côté; mais la mort de Zumala-Carréguy pourrait bien entraver les affaires de don Carlos, et retarder encore pour quelque temps l'expédition du manifeste de Carlsbad.

D'ailleurs, les embarras de M. de Metternich augmentent sans cesse. Chaque jour, l'empereur Ferdinand montre moins de sympathie pour son habile et profond ministre. On sait que l'empereur a refusé de transmettre à la députation lombarde la réponse royale que lui avait formulée M. de Metternich, et que sa majesté apostolique a rayé, de sa propre main, la phrase de ce rescrit, par laquelle on déclarait qu'il ne serait apporté aucun changement à la politique qui régit les possessions de l'Autriche en Italie. Cette circonstance a produit un grand effet à Vienne, où il a été fortement question de la retraite de M. de Metternich. Nous ne pensons pas que M. de Metternich se retire, et sa retraite, si elle avait lieu, ne serait certainement pas de longue durée, tant les embarras s'accroîtraient autour du nouveau monarque, dont la situation offre beaucoup d'analogie avec celle de Louis XIII avec Richelieu. Il résulte toutefois de ces différends que la main de M. de Metternich s'appesantira moins rudement sur l'Italie, et que ses négociations diplomatiques, si absolues jusqu'à ce jour, seront désormais soumises à un contrôle qui le gênera. Les conférences de Kalish et de Carlsbad se ressentiront d'abord de la position de M. de Metternich, et elles perdront ainsi une grande partie de leur importance.

C'est encore vers M. de Talleyrand que se tournent toutes les inquiétudes; c'est de lui qu'on craint et qu'on espère, non pas un dénouement ni une solution, qui sont choses impossibles, mais un biais pour empêcher un choc entre la quadruple alliance et la sainte-alliance, une façon d'accommodement et d'attermoiement entre les principes opposés qui se donnent aujourd'hui rendez-vous en Espagne, comme pour en finir par un combat singulier. M. de Rigny, envoyé, en manière de promenade, du côté de la Belgique et du Rhin, a fait sentir la nécessité d'avoir au nord un diplomate plus habile et plus en crédit que lui, et M. de Talleyrand, à la lecture de ces dépêches, tout guéri de la goutte qui l'a empêché de prendre part au procès, s'est senti subitement atteint d'une indisposition qui l'oblige d'aller d'eaux en eaux jusqu'à Carlsbad. Son médecin ordinaire l'engage à quitter de nouveau Paris où il est de retour, et à essayer alterna-

tivement des bains minéraux de Tœplitz, non loin de Kalish, d'Ems, de Carlsbad, et de tous les lieux où va s'assembler préalablement la diplomatie européenne; puis le repos lui deviendra nécessaire, et il ira le goûter à Vienne. On sait que M. de Talleyrand ne voyage jamais que pour sa santé.

Si l'on osait, on proposerait bien aussi un voyage d'outre-mer à M. de Talleyrand, ne fût-ce qu'une traversée du Hâvre à New-Yorck, car nos affaires avec l'Amérique prennent une tournure singulière. Les journaux américains et l'opinion publique se prononcent vertement sur l'amendement Valazé; or le président Jackson n'a pas besoin d'être excité à nous traiter avec hauteur, et à refuser toute explication, toute espèce d'excuse. C'est au contraire, dit-il, la France qui nous doit une excuse, ou tout au moins une indemnité.—Que fera donc le ministère? L'amendement est formel. L'honneur français veut une réparation, et la fierté américaine la refuse. Comment faire courber cette fierté? Assurément, ce n'est pas le ministère actuel qui l'essaiera. La discussion qui a eu lieu dans les chambres a suffisamment révélé sa faiblesse, et cependant il lui eût été si facile de sauver la dignité du pays! Nous ignorons s'il sait que l'apparition à New-Yorck du brick qui vint chercher notre envoyé, M. Serrurier, jeta l'effroi dans tout l'état, et que chacun se disposa à s'éloigner, à la seule idée de la présence d'une flotte française, dont on croyait déjà voir *la mouche* dans le léger bâtiment au pavillon tricolore, qui franchissait l'entrée de la rade. Aujourd'hui, le gouvernement de l'Union est fort de notre hésitation, et peut-être, après avoir obtenu toutes les satisfactions et tous les subsides qu'il demandait, nous forcera-t-il à des démonstrations violentes que le ministère nous eût épargnées avec un peu de noblesse et de patriotisme.

On a de singulières nouvelles de Prague dans les salons carlistes. Il s'agit d'un ordre ou d'une prière, comme on voudra, adressé par Charles X aux journaux royalistes qui s'attaquaient le plus vivement au roi Louis-Philippe. Le roi de Prague demande avec instance qu'on ménage son cousin de Paris, et il regarderait, dit-il, comme ses ennemis, ou du moins comme des amis insensés et maladroits, ceux qui n'obéiraient pas à cette invitation. Toute la famille royale *actuelle* est comprise dans cet acte de protection, qui donne lieu à des conjectures sans nombre. Celle qui paraît la plus vraisemblable donne, pour cause à cette demande, des services récens et indirects rendus à la famille exilée, qui avait éprouvé quelques embarras. Nous nous bornons à rapporter ces rumeurs, sans rien affirmer ni rien contredire, étrangers que nous sommes au parti au sein duquel on les a répandues.

Paris a été occupé, durant cette quinzaine, d'un grand nombre de pe-

tits évènemens, parmi lesquels figurent, en première ligne, l'affreux procès de M. de la Roncière et de Mlle de Morell, et la demande en séparation de Mme la comtesse de Châteauvillars, enlevée, pendant les débats, par son mari, qui l'a conduite en Allemagne. On s'est aussi beaucoup occupé de l'affaire de M. Delaroche et de M. Thiers, qui a disposé, en son absence, d'une partie des travaux de peinture de la Madeleine. Le débat n'est pas sans importance, car qu'il peint à merveille la manière d'administrer de M. Thiers.

M. Thiers, qui aime à s'entourer d'artistes, et qui *collige* un musée composé de leurs mains, témoignait à M. Delaroche une amitié si vive, qu'il lui donna, à lui seul, tous les travaux de peinture de l'église de la Madeleine, c'est-à-dire sept tableaux immenses, sept vastes espaces, qui eussent absorbé vingt ans de la vie de Michel-Ange. M. Delaroche accepta tout, et cependant M. Delaroche avait si peu étudié la peinture à fresque, il avait si peu médité sur ce genre, qui demande des études et une conformation de talent particulières, qu'il demanda un congé d'un an pour aller étudier les fresques des maîtres en Italie. On ne connaît pas généralement le travail que demande la peinture à fresque. Le mur que l'artiste doit orner de ses conceptions est couvert, dans toute son étendue, d'un enduit de cire fondue, chauffée à soixante degrés, afin qu'elle pénètre de quelques lignes dans le tissu spongieux de la pierre. Si l'enduit est trop chauffé, ou s'il est trop sec, le pinceau ne saurait y rien produire. On l'étend donc journellement, une heure environ avant le travail de l'artiste; l'enduit, tiède alors, absorbe la couleur, l'étreint, la serre, et le peintre ne peut plus retoucher son travail. Il faut que sa pensée soit tout arrêtée, que ses tons soient complets, et que sa main soit infaillible au moment où il commence son ouvrage. Il y a plus : c'est que les tons changent comme s'ils subissaient une cuisson, et le peintre doit avoir prévu et calculé d'avance toutes les chances de cette altération. La fresque ne se fait guère que sur des proportions gigantesques; les figures et les corps doivent être dessinés sur une échelle six ou sept fois plus grande que nature, et la distance d'où la fresque est vue par le spectateur affaiblit encore l'effet des couleurs, déjà ternies et assombries par le refroidissement de la cire. Telles sont les difficultés que M. Delaroche se préparait à vaincre quand il partit pour l'Italie. Il lui fallait encore oublier son goût pour les détails, apprendre à moins finir sa peinture, et empreindre sa pensée des inspirations religieuses sans lesquelles on ne fera jamais un bon tableau d'église.

Tandis que M. Delaroche apprenait et désapprenait péniblement toutes ces choses, un jeune peintre qui avait étudié toutes les fresques des

grands maîtres en Allemagne et en Italie, et dont les tableaux portent tous, plus ou moins, le caractère des croyances qui l'animent, se présenta à M. Thiers. C'était M. Ziégler. Déjà long-temps avant le départ de M. Delaroche, M. Cavé, chef de la division des arts, avait offert à M. Ziégler, au nom du ministre, de peindre l'hémicycle ou la demi-coupole de la Madeleine. Ce travail n'avait pas été destiné à M. Delaroche, et il avait été offert à M. Ingres qui l'avait refusé. Il est vrai que M. Delaroche avant son départ en avait parlé au ministre, qui s'était excusé sur le manque de fonds; mais M. Delaroche offrit de s'en charger pour dix mille francs, pour rien, et M. Thiers, grand prometteur s'engagea, dit-on, avec lui. Rien ne fut signé toutefois, et comme M. Thiers ne tient pas beaucoup à ses promesses, bientôt après le départ de M. Delaroche, le travail de l'hémicycle fut confié à M. Ziégler, et cette fois la commande ministérielle fut accompagnée d'une signature.

Pendant ce temps, M. Delaroche étudiait tranquillement les fresques de Rome, de Venise, de Naples et de Milan, et s'enfermait, en se soumettant à toutes les rigueurs de la vie claustrale, dans le beau couvent des Camaldules près de Florence, où il essayait, à force de méditations et de retraite, d'obtenir du ciel un peu d'inspiration religieuse, et peut-être aussi un peu de couleur. C'est à Rome, je crois, que la terrible nouvelle lui parvint. Il partit aussitôt et vint s'abattre au ministère de l'intérieur, où il y eut une scène assez vive entre le peintre et le ministre. M. Delaroche avait reçu vingt-trois mille francs en avance; il déposa vingt-trois mille francs sur la table, renonça à ses travaux, et se retira chez lui, refusant de rien entendre. Depuis ce temps, M. Delaroche se tient sous sa tente, laissant à ses amis le soin de ses intérêts, et ceux-ci s'agitent autour du château et du ministère pour forcer M. Ziégler à renoncer à la peinture de la demi-coupole. De son côté, M. Ziégler s'obstine à la conserver, et il fait bien, car M. Ziégler a fait déjà un carton admirable, et se sent fort de ses études et de son talent. M. Ziégler répond aussi fort bien à ceux qui l'assiégent, en disant qu'il n'eût pas accepté, comme M. Delaroche, pour deux cent mille francs de peinture à fresque, si ses études de fresque n'eussent pas été faites, et s'il n'eût pas déjà tenté des essais sur les murs de la grande église de Munich, le chef-d'œuvre moderne en ce genre. En un mot, M. Ziégler tient bon; il sent toute l'importance du monument auquel il attachera son nom, et il jure qu'il briserait pour toujours ses pinceaux, s'il avait la faiblesse d'abandonner un travail qui décidera de sa vie entière.

On pense bien que le ministre aux doubles promesses éprouve quelque embarras, d'autant plus désagréable que la cour le blâme hautement,

et qu'en cette occasion la malveillance fait retentir d'une manière fâcheuse un nom qui lui est cher. Pour nous, pour tous ceux qui ont examiné attentivement l'intérieur de l'église de la Madelaine, nous nous félicitons, pour les arts, de l'humeur, fort juste d'ailleurs, de M. Delaroche. A voir le monument, il est facile de reconnaître que ces fresques, quelle que soit leur étendue, ne forment que des *médaillons*, qui gagneraient à être remplis par des mains différentes. Les statues qu'elles surmonteront, et qui sont en place, sortent des mains de nos premiers sculpteurs. Que Delacroix, que Scheffer, que Champmartin, que Sigalon, s'il est possible de le rappeler à temps de Rome, soient chargés de ces peintures, que M. Ziégler conserve son hémicycle, alors vous aurez d'admirables pages, achevées promptement, et vous n'aurez pas à encourir le reproche d'avoir accordé à l'intimité et à l'assiduité, un monopole qu'on ne peut réclamer qu'en se nommant Raphaël, Michel-Ange ou Vinci. Etex, Rude, Barye, Pradier, ont attaché leur nom à la Madelaine; laissez les peintres arriver à leur tour; et si M. Delaroche se trouve trop grand pour s'adjoindre à ses rivaux, qu'on lui ouvre le Panthéon où l'on voulait reléguer M. Ziégler, qu'on l'enfouisse tout vivant dans cette sépulture des grands hommes.

Les élégans de Paris parlent encore quelquefois de la voiture chargée de masques et attelée de quatre chevaux, qui traversait joyeusement les boulevards pendant les trois jours du carnaval. Cette voiture était celle de M. de Labattue, qui vient de mourir, à vingt-cinq ans, dans une auberge de Pise. Aujourd'hui, à l'Opéra, on voit une loge vide. Cette loge était celle de M. le comte de Labattue et de M. le comte Dubourg, morts tous deux le même jour; l'un d'une chute de cheval, sur la route de Saint-Cloud; l'autre dans un pays étranger, loin de sa patrie et de sa famille.

M. de Labattue possédait une fortune de cent mille livres de rentes, qui, par une disposition singulière, passe aux États-Unis, et doit servir à fonder, dans la ville de Washington, une université pour l'éducation de la jeunesse. Le père de M. de Labattue, citoyen anglais, enrichi en Amérique par le commerce, lui avait laissé sa fortune, en la substituant de la sorte, dans le cas où son fils mourrait sans enfans *légitimes* ou *naturels*. Tels sont les termes du testament. Le jeune Hinkinson avait été élevé en France; à la mort de son père, mistriss Hinkinson épousa le comte de Labattue, qui adopta son beau-fils et lui donna son nom. La mort du jeune comte privera sa mère d'une fortune qu'elle partageait, à moins qu'un enfant naturel n'ait été reconnu par lui. On pense qu'il y a lieu d'élever cette opposition, et que les deux millions de M. de Labattue n'iront pas rejoindre, en Amérique, les vingt-cinq millions que les chambres ont si généreusement votés.

Nous laisserons aux journaux quotidiens le soin d'enregistrer les débats du procès de M. de la Roncière, qui ont débuté par des dépositions accablantes pour l'accusé.

A TOUR ON THE PRAIRIES (*Excursion dans les Prairies*), par Washington Irving (1).

« Dans les régions tant vantées de l'extrémité occidentale de l'Amérique du Nord, à plusieurs centaines de milles au-delà du Mississipi, s'étendent de vastes plaines sans culture et sans habitans, où n'ont jamais été construits ni le manoir de l'homme blanc ni la hutte du sauvage. Ces plaines, d'une merveilleuse fertilité, sont entrecoupées de forêts, de bosquets, d'entassemens confus de productions végétales, et baignées par les Arkansas, le Grand-Canadien et la Rivière-Rouge, que forment une multitude de sources. Sur ce sol désert, mais chargé de verdure, errent encore en pleine liberté l'élan, le buffle et le cheval sauvage. C'est là que quelques tribus de l'ouest se répandent dans leurs excursions de chasse; c'est là que les Osages, les Creceks, les Delawares, et la plupart des familles indiennes qui participent à une demi-civilisation, cherchent parfois une retraite, dans le voisinage des terres cultivées par les Européens. D'autres tribus farouches, telles que les Pawnees et les Comanches, hôtes nomades des *Prairies*, et quelques hordes issues des contrées les plus escarpées des montagnes Rocheuses, parcourent aussi ce territoire, dont la possession exclusive est convoitée par chacune d'elles. De là naît une rivalité terrible qui se résout constamment en guerres et en actes de vengeance. La crainte incessante du danger est, pour toutes ces tribus, un obstacle à la formation d'une habitation permanente dans ces champs. Leurs chasseurs et leurs *braves* s'y répandent en corps nombreux, pendant la saison de la chasse, et fixent çà et là des camps mobiles, qu'ils forment avec des branches d'arbres et des peaux d'animaux. Ces expéditions ont toujours un caractère guerrier. Les chasseurs, armés pour l'attaque comme pour la défense, sont obligés de vivre dans une anxiété et une vigilance continuelles. S'ils rencontrent, dans leurs courses, des chasseurs d'une tribu rivale, un combat s'engage aussitôt. Leurs camps sont quelquefois envahis par des troupes armées, et, lorsque quelques-uns d'entre eux sont entraînés isolément à la poursuite du gibier, ils courent le risque d'être surpris et massacrés par des ennemis en embuscade. Des crânes fracassés et des squelettes humains, jetés au fond de quelque noir ravin, ou gisant près d'un ancien camp, attestent ces actes de carnage, et avertissent le voyageur du danger de sa marche. »

(1) Librairie européenne de Baudry, rue du Coq.

Telle est la description que Washington Irving, avant de commencer le récit de son voyage dans les *Prairies*, donne de ces lieux, qui, en grande partie, n'ont point été explorés par des hommes blancs. Le livre qu'il publie expose, sous une forme poétique, le résultat de son exploration, et présente à la fois tout l'intérêt de la nouveauté et tout le charme d'un petit chef-d'œuvre littéraire. Les romans de Fénimore Cooper nous avaient déjà initiés à cette vie errante des Prairies, à ces mœurs indiennes dont la douceur, parfois exagérée, forme toujours un contraste affligeant avec les malheurs de cette race, à qui l'Européen donne le droit de maudire la civilisation, puisque, par les progrès de cette civilisation, elle se voit incessamment repoussée loin du berceau de ses enfans et de la tombe de ses pères. A ces tableaux, tracés par une main habile, à ces récits dont la moralité éclate à travers les fictions, il fallait ajouter des tableaux où l'exactitude graphique, aussi bien que la vérité morale, s'alliât au prestige de la poésie. Mais quel écrivain pouvait entreprendre cette œuvre? A qui appartenait-il de rivaliser l'auteur de *la Prairie* et du *Dernier des Mohicans?* N'est-ce point à celui que déjà l'opinion publique désignait comme son émule?

« Les Indiens que j'ai eu l'occasion d'étudier dans leurs mœurs réelles, dit M. Irving, sont bien différens de ceux que nous représente la poésie. Ils n'ont point ce regard stoïque, cet air taciturne, cette sorte d'impassibilité qui ne laisse accès ni aux larmes ni au sourire. Ils sont taciturnes, il est vrai, lorsqu'ils vivent avec des hommes blancs, dont les intentions leur sont suspectes, et dont le langage leur est inconnu : mais placez un homme blanc dans des circonstances semblables, et vous verrez jusqu'à quel point son caractère se modifiera. Lorsque les Indiens vivent entre eux, ils ne sauraient être plus animés, plus gais, plus enclins à la confiance. Ils passent la moitié de leur temps à raconter leurs aventures de guerre et de chasse, ou à inventer des fables fantastiques. Ils excellent dans l'art mimique, et ce qu'il y a de singulier en ceci, c'est que les hommes blancs qui se plaisent à les considérer comme des admirateurs bénévoles de la grandeur et de la dignité de la race européenne, sont presque toujours l'objet de leurs satires bouffonnes. Les Indiens sont de malicieux observateurs qui examinent chaque chose en silence, échangeant entre eux, toutes les fois que quelque ridicule les frappe, des œillades significatives, mais réservant leurs commentaires pour le moment où ils sont seuls. C'est alors qu'il faut voir, dans leurs plaisantes parodies, leurs grimaces, leurs accès de gaieté.

« Dans le cours de mes voyages, ajoute Washington Irving, j'ai eu de fréquentes occasions de remarquer et leur propension naturelle à l'iro-

nie, et la joie bruyante qui préside à leurs jeux. J'ai rencontré souvent des groupes d'Osages, assis autour d'un grand feu, se livrant jusqu'à une heure avancée de la nuit à des conversations fort animées, et faisant par intervalles retentir les bois de leurs cris et de leurs rires.

« Je me suis également convaincu que les Indiens ne sont pas plus indifférens à la douleur qu'à la joie. Ils versent des larmes en abondance, souvent réelles, souvent affectées. On dirait qu'ils se font un mérite de ce signe extérieur de sensibilité. Personne ne pleure plus amèrement et plus long-temps qu'un Indien, à la mort d'un de ses proches ; il en est même qui se rendent sur les tombes, pour y pousser des gémissemens.

« Enfin, autant que je puis en juger, l'Indien, tel qu'on nous le représente en poésie, n'est, comme le berger des églogues, qu'une pure personnification de caractères imaginaires. »

L'auteur nous fait connaître toutes les circonstances qui ont précédé son voyage et tous les préparatifs nécessaires pour une telle expédition. Il nous représente d'abord l'escorte de chasseurs qui lui est indispensable, puis l'ordre de la marche, la composition de la troupe, le caractère de ses principaux compagnons. Rien n'est curieux comme ces descriptions, pour nous surtout dont les habitudes sont si étrangères à ces sortes d'entreprises aventureuses. C'est au commencement du mois d'octobre que, parti de Saint-Louis, chef-lieu du Missouri, il arrive au fort Gibson, situé sur la frontière des états, au confluent de la Grande-Rivière et de celle des Arkansas. Après quelques jours de marche, pendant lesquels une foule d'incidens viennent exciter l'ardeur des voyageurs, après des rencontres fréquentes d'Indiens, et de nombreux exploits de chasse, la joyeuse caravane, loin de toute habitation humaine, partage enfin tous les hasards de la vie sauvage. Au point de séparation des terres explorées par les Européens et des lieux où règnent exclusivement les peuplades indigènes, l'auteur signale un fait singulier que nous aimons à rapporter dans les termes même de son récit :

« La forêt où nous avions établi notre camp contenait, dit-il, une infinité d'arbres dont les troncs vermoulus servaient de ruches à des essaims innombrables d'abeilles. C'est une chose vraiment surprenante que l'accroissement qu'ont acquis depuis quelques années ces familles d'abeilles sauvages, dans toute l'extrémité occidentale du continent. Les Indiens considèrent leur agglomération sur un même point comme l'indice infaillible de l'approche de l'homme blanc, de même que la présence du buffle annonce celle de l'homme rouge ; ils disent qu'à mesure que les abeilles s'avancent, le buffle et l'Indien se retirent. Remarquez que, dans notre propre pensée, le bourdonnement de ces insectes annonce toujours la

proximité d'une ferme ou d'un jardin, et que leur multiplication semble dépendre de l'influence directe de l'homme. J'ai entendu dire qu'à une certaine distance de la limite des terres habitées, il est bien rare d'en rencontrer un seul essaim. Les abeilles ont été en Amérique les hérauts de la civilisation, annonçant constamment, par leur émigration dans de nouvelles contrées, la marche des Européens. Il est certains colons de l'ouest qui ont la prétention de déterminer d'une manière précise l'époque où la première abeille traversa le Mississipi. Quel fut l'étonnement des Indiens, lorsqu'ils commencèrent à s'apercevoir que les troncs de leurs vieux arbres exhalaient un parfum d'ambroisie! Rien ne saurait surpasser, ai-je ouï dire, les délices du banquet où ils goûtèrent, pour la première fois, un mets dont la saveur leur était inconnue, et qui ne leur avait coûté ni apprêt, ni peine, ni péril?

« Aujourd'hui les abeilles pullulent par myriades dans les magnifiques forêts qui traversent les *Prairies* ou qui bordent les rivières. Il me semble que ces contrées répondent merveilleusement à l'idée que nous avons de la terre promise « où coulaient des sources de lait et de miel; » car, tandis que les abeilles expriment le suc des fleurs qui croissent dans les champs, les riches pâturages nourrissent des troupeaux aussi nombreux que les grains de sable du désert. »

On aime à suivre dans ces lieux enchantés la marche de nos voyageurs. On partage leur joie, lorsqu'ils s'empressent de recueillir le miel que le hasard offre ainsi à leur avidité; on partage aussi leurs alarmes, lorsqu'il survient pour eux quelque accident sinistre. Que d'embarras ils éprouvent dans le déplacement et la surveillance de leurs camps, dans le transport de leurs tentes, dressées tantôt auprès d'une forêt, tantôt au bord d'une rivière, tantôt au milieu d'une plaine qui semble sans limite! Mais à leurs peines même se mêle toujours une secrète jouissance. Après le repas splendide qu'ils doivent au succès de la chasse, ils savent supporter la faim; après s'être abreuvés à une source pure, ils se résignent à boire une eau presque fétide; après une journée de fatigue, le sommeil de la nuit, au pied d'un arbre, a pour eux des douceurs infinies; ils vivent dans un perpétuel contraste; mais ce qui surtout les inspire et agrandit leur ame, c'est la contemplation de la nature. « Il y a, dit Irving, dans la solitude d'une *prairie*, quelque chose d'inexprimable qui jette dans l'ame un vague sentiment d'admiration et d'effroi. La solitude d'une forêt ne saurait en donner une idée: là où les arbres bornent votre vue, votre imagination peut à son gré se créer une brillante perspective; mais là où l'horizon seul arrête vos regards, vous n'avez que la conscience de votre isolement, et l'absence de toute trace humaine vous plonge dans une

affreuse mélancolie. Telles étaient mes impressions.... Si quelque bruit rompait le silence du désert, c'étaient tantôt les cris d'une troupe de pélicans, apparaissant comme des spectres sur les rives d'un étang, tantôt le sinistre croassement d'un corbeau qui planait sur ma tête, au même moment où une louve affamée rôdait non loin de moi, et faisait retentir l'air de hurlemens qui désolaient ma solitude..... » Mais à ces émotions si profondes succèdent bientôt des agitations imprévues qui enlèvent à l'ame et sa tristesse et sa sérénité. Les jeunes héros de la troupe se précipitent sur les traces d'un buffle, d'un élan ou d'un cheval sauvage; tout le camp est en émoi, chacun appelle la victoire, et, le combat n'étant pas sans danger, le triomphe est toujours glorieux. Étrange existence que celle de ces hardis chasseurs ! Que d'hommes de notre vieille Europe qui, après avoir épuisé tout ce que les plaisirs et les affections du monde offrent de sensations fortes et de jouissances romanesques, seraient heureux de partager un instant cette carrière d'aventures, où du moins rien n'est factice, ni dans la douleur, ni dans la joie!

Nous nous occupons rarement des théâtres; mais que se passe-t-il au théâtre qui mérite sérieusement d'appeler l'attention? Le Théâtre-Français a repris un peu de vie sous la direction de M. Jouslin de Lasalle; il est aujourd'hui de bon ton d'y aller entendre l'ancien répertoire, et peut-être le moyen le plus sûr d'attirer la foule serait de remonter avec éclat plusieurs pièces qui peuvent à bon droit passer pour des nouveautés auprès de la génération actuelle. L'ancienne tragédie, avec le personnel de la Comédie-Française, n'est plus possible; mais la troupe comique compte d'excellens sujets, et l'étude du vieux répertoire aurait le double avantage de la fortifier et d'offrir d'excellens modèles à nos jeunes écrivains. Nous engageons M. Jouslin à entrer plus avant encore dans cette voie, et d'appeler à l'aide de sa troupe vieillie de jeunes talens qu'on est tout étonné de ne pas trouver au Théâtre-Français. Comment Bocage, le seul appui du drame moderne avec Mme Dorval, n'est-il pas rue de Richelieu? La manière distinguée dont cet artiste vient de créer le rôle d'Ango dans la pièce de ce nom, jouée avant-hier à l'Ambigu-Comique, devrait faire tomber les préventions des plus vieux sociétaires de la Comédie-Française. C'est Bocage qui a fait le succès du drame d'*Ango;* mais sa place n'est pas à l'Ambigu-Comique, ni même à la Porte-Saint-Martin; elle est ailleurs. M. Jouslin le sait aussi bien que nous.

F. BULOZ.